DES PEUPLES

DU CAUCASE.

DES PEUPLES
DU CAUCASE

ET

DES PAYS AU NORD DE LA MER NOIRE ET DE LA MER CASPIENNE,
DANS LE DIXIÈME SIÈCLE,

OU

VOYAGE D'ABOU-EL-CASSIM.

PAR M. C. D'OHSSON.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,
LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1828.

PRÉFACE.

PLUSIEURS auteurs arabes du neuvième et du dixième siècles ont fait mention des peuples qui habitaient alors le Caucase et les pays situés au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Ces notions, quoique très-incomplètes, méritent d'autant plus d'être recueillies que ce sont les seuls renseignements que nous possédions sur plusieurs peuples septentrionaux; car ceux mêmes qui avaient des relations avec l'empire d'Orient, ne sont nommés par les historiens de Byzance, qu'à l'occasion de leurs guerres ou de leurs alliances avec cet empire; aucun de ces historiens ne nous les fait d'ailleurs connaître, et, parmi les ouvrages grecs contemporains, c'est uniquement dans le précieux traité de l'empereur Constantin Porphyrogénète : *De l'Administration de l'Empire*, qu'on trouve quelques détails sur les Russes, les Patchinakes, les Khazares, et d'autres nations du nord.

I

Après avoir rangé dans l'ordre qui nous a paru le plus convenable, les notions que contiennent, sur ces peuples demi-barbares, les ouvrages arabes, persans et turcs, que nous avons pu examiner, il nous a semblé que, pour rendre plus fidèlement les narrations souvent naïves et négligées de ces anciens auteurs, il valait mieux les présenter sous la forme d'un voyage. Nous avons supposé qu'un légat du khaliphe, envoyé en 336 (948), au roi des Boulgares du Volga, vassal du chef des croyants, raconte ce qu'il a vu dans les pays qu'il a traversés, et ce qu'il y a ouï dire sur les peuples qui habitaient les contrées du nord. Cette forme de narration nous a permis de conserver les expressions de nos auteurs, et nous nous sommes bornés à coordonner les textes selon les matières, n'ajoutant que quelques mots nécessaires pour leur liaison.

On devrait peut-être appliquer à ces écrivains mahométans le reproche que Strabon fait aux auteurs grecs et latins qui ont parlé des peuples du nord. Il blâme leur crédulité ou plutôt leur penchant à publier des fables. « Voyant, dit-il, les succès obtenus par ceux

« qui faisaient profession d'écrire des contes,
« ils voulurent plaire aussi, en narrant comme
« vraies des choses qu'ils n'avaient ni vues,
« ni entendues, non du moins de la bouche
« de ceux qui pouvaient les bien connaître,
« n'ayant d'autre but que celui d'amuser et
« d'étonner par le merveilleux. » (*Lib. XI, cap.* 6.)

Nous allons donner une analyse succincte des ouvrages manuscrits, cités dans les notes marginales, qui nous ont fourni des matériaux pour ce voyage.

I. Mouroudj uz-Zéhéb u Ma'adin-il-Djevhéri, مروج الذهب و معادن الجوهر, ou *Prairies d'or et mines de pierreries,* par l'imam Aboul-Hassan Ali, historien, théologien et jurisconsulte, célèbre sous le nom d'*El-Mass'oudi,* المسعودى, parce qu'il descendait, à la huitième génération, de Mass'oud, l'un des compagnons de Mahomet. Cet ouvrage, qui fut commencé dans l'année 332 de l'hégire (943-4), et achevé en 336 (947-8), se compose de cent trente chapitres, dont les soixante-sept premiers traitent de l'histoire ancienne, sacrée et profane, de l'histoire de

l'Inde et de la Chine, de quelques parties de la géographie, surtout des mers; des anciennes croyances et pratiques superstitieuses des Arabes, des temples chez plusieurs nations, et des divers calendriers. Le reste du livre est consacré à l'histoire de l'empire mahométan, depuis la naissance du prophète jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Ce que nous avons rapporté de cet ouvrage est extrait des chapitres suivants :

Chap. 11. De la mer *Pontous* (Pont-Euxin), de la mer *Maïttous* (Palus Méotides), et du détroit de Constantinople.

Chap. 13. Des rois de la Chine, des rois turcs, etc.

Chap. 14. Des mers, de ce qu'elles contiennent; des peuples qui habitent leurs côtes, etc.

Chap. 15. Des monts *Cabokh* (Caucase), et des peuples Alan, Sérir, Khazare, Turc et Boulgare; de la Porte des Portes (Derbend), et des rois et nations qui habitent dans le voisinage de cette ville *.

* Une traduction de ce chapitre a été publiée par M. J. Klaproth, dans le premier tome de son *Magasin asiatique*.

Chap. 32. Des *Saclabes* (Slaves), de leur pays, de leurs rois, et de la dispersion des peuples de cette race.

Chap. 33. Des Francs, des Galiciens, de leurs rois, et de leurs guerres avec les Andalous.

Chap. 34. Des *Nogbardes* (Lombards), de leurs rois et de leur pays.

Chap. 64. Des temples chez les Saclabes.

Mass'oudi annonce dans sa préface que la plupart des matières contenues dans le *Moufroudj-uz-Zéheb*, sont extraites de deux autres de ses ouvrages plus étendus, l'*Akhbar-uz-Zéman*, اخبار الزمان, et le *Kitab el-Evsatt*, كتاب الاوسط. Cet auteur, que nous pouvons appeler l'Hérodote arabe, nous apprend qu'il avait fait beaucoup de voyages sur terre et à travers les mers, pour chercher à s'instruire par lui-même de ce que les peuples et les pays divers offraient de remarquable; qu'il avait été dans l'Éthiopie et dans l'Inde; que de l'extrémité du Khorassan il avait passé au centre de l'Arménie, que de l'Irak il s'était rendu en Syrie, qu'il avait enfin parcouru la terre comme le soleil par-

court le firmament, et eu l'honneur de converser avec les souverains de ces régions si distantes.

Après avoir indiqué les titres de plusieurs autres ouvrages de sa composition sur des matières théologiques et métaphysiques, il cite une cinquantaine d'auteurs arabes dont il a compulsé les écrits, et annonce que ses *Mines de Pierres précieuses* contiennent un précis de ce que renferment ses autres ouvrages d'histoire et de géographie; qu'elles forment un recueil de ce que l'homme instruit doit savoir, de ce qu'il serait même inexcusable d'ignorer : « Car il n'y a, dit-il, aucune branche des sciences, aucune partie des traditions et de l'histoire qui n'y « soient traitées, soit avec étendue, soit en « abrégé. » Il finit par lancer des imprécations contre quiconque s'avisera d'altérer son ouvrage : « Que celui, dit-il, qui changera « quelque chose au sens de ce livre, qui en- « lèvera une colonne de son édifice, qui arra- « chera un de ses jalons indicateurs, qui « voilera ce qui y est clair, qui en omettra ou « qui y substituera, qui l'extraira ou qui « l'abrégera, ou enfin qui l'attribuera à un

« autre que nous, soit frappé de la colère « divine; qu'il essuye un prompt châtiment; « qu'il éprouve des maux qui épuisent sa « patience et troublent sa raison; que Dieu « en fasse un exemple aux savants, un aver-« tissement pour les hommes de lettres, et « lui ôte tout ce qu'il lui a donné; de quelque « nation, de quelque religion qu'il soit, « puisse-t-il perdre les bienfaits qu'il a re-« çus du Créateur tout-puissant de la terre « et des cieux. J'ai placé, ajoute-t-il, cet « épouvantail au commencement et à la fin « de ce livre, pour retenir celui qui serait « entraîné par son mauvais destin, afin qu'il « craigne Dieu, son seigneur, et qu'il songe « à l'époque de sa transformation; car le dé-« lai est bref, et le moment approche où il « faudra retourner à Dieu. »

Il existe à la Bibliothèque royale de Paris trois exemplaires manuscrits du *Mouroudj-uz-Zéhéb*, dont l'un toutefois est tronqué. La Bibliothèque de l'université de Leyde en possède aussi trois copies, mais toutes incomplètes. L'une contient les trente-deux premiers chapitres de l'ouvrage; une seconde en donne seulement les vingt-neuf premiers,

et l'on n'a dans la troisième que les quatre-vingt-dix derniers. Nous avons soigneusement comparé, pour les chapitres extraits, les textes de tous ces manuscrits.

On trouve dans la Bibliothèque de Paris un autre traité cosmographique de Mass'-oudi, sous le titre de *Kitab et-tenbih vé el ischraf*, كتاب التنبيه و الاشراف, qu'on peut traduire par *Livre de Mémoire*. Il le donne pour un abrégé de ses autres ouvrages; c'est probablement le dernier de ceux qu'il composa. L'auteur nous apprend qu'il l'acheva à Foustatt en Égypte dans l'année 345 (956-7.)

II. Kitab el-Méssalik vé el-Mémalik, كتاب المسالك و الممالك, ou *Livre des Itinéraires et des Provinces*, par l'imam Ab-oul-Cassim Mohammed el Haoucali (manuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde). C'est une description des pays mahométans, où l'auteur ne suit pas, comme la plupart des géographes de sa nation, la méthode de diviser la terre par climats, ou par zones parallèles, qui a l'inconvénient de confondre les matières. Il traite, en commençant par

l'Arabie, de chaque contrée séparément; il fait connaître ses productions, son commerce et ses impôts. Ce livre est le fruit des recherches de l'auteur, et des voyages qu'il avait faits pour ses opérations commerciales. Ebn-Haoucal nous apprend qu'il les commença dans sa première jeunesse, et qu'il partit de Bagdad en 331 (942-3); mais il ne composa sa géographie que dans l'année 366 (976-7). Il est à regretter que ce manuscrit contienne beaucoup de fautes, qui rendent souvent le sens inintelligible.

III. MA'DJEM-AL-BOLDAN, مُعجم البُلدان ou l'*Indicateur des pays par ordre alphabétique*, de Schahab-ud-din Abou Abd-allah Yacout, commerçant très-érudit, qui mourut près d'Alep, en 626 (1229). Ce que nous rapportons de ce dictionnaire géographique en arabe, que nous n'avons jamais eu sous les yeux, est puisé dans les extraits que M. Fræhn en a récemment publiés, sous les titres suivants : 1° *De Baschkiris, quæ memoriæ prodita sunt ab Ibn Foszlano et Jakuto;* 2° *De Chasaris, excerpta ex scriptoribus arabicis,* Petrop. 1822, in-4°, et 3° *Ibn Fosz-*

ans und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit, St-Pét., 1823, in-4°; ouvrages où l'on trouve des textes corrects, des versions fidèles, et des notes remplies de savantes recherches. Au reste, les trois articles du dictionnaire géographique de Yacout sur les Baschkires, les Khazares et les Russes, ont été copiés, par cet auteur, d'une relation d'Ebn Fozzlan, qui, dans l'année 309 de l'hégire (921), avait été chargé par le khaliphe de Bagdad, d'une mission auprès du roi des Boulgares du Volga, qui venait d'embrasser la foi mahométane.

IV. Kitab el-Moschtérék Vaz'en el-Mokhtélef Sok'en, كتاب المشترك وضعاً والمختلف صقعاً, ou *Des lieux divers qui ont des noms semblables*, par Abou Abd-allah Yacout; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. L'auteur dit que ce dictionnaire des homonymes géographiques est extrait de son *Ma'djem-ul-Boldan*, dont nous venons de parler.

V. Kitab Morassid el-ittila' ala essmaï el-Emkinet ve' el-Bica'. كتاب مراصد الاطلاع على اسماء الامكنة و البقاع, ou *Livre*

des Observatoires qui font voir les noms des lieux et des pays; ms. arabe de la bibl. de Leyde. C'est un abrégé du *Ma'djem-el Boldan*, par Safi-ed-din Abd-oul-Moumin, fils d'Abd-el-Hakk. Il annonce que le dictionnaire géographique de Yacout étant trop volumineux pour être facilement multiplié par les copistes, il avait cru, dans l'intérêt de la propagation des connaissances utiles, pouvoir enfreindre la terrible défense faite par l'auteur, de rien changer à son ouvrage; et qu'il en avait retranché les étymologies des noms géographiques, comme étrangères au sujet; les longitudes et les latitudes, parce qu'elles auraient besoin d'être vérifiées, et la mention des hommes illustres que chaque lieu a vu naître, parce qu'elle appartient proprement aux ouvrages biographiques. L'abréviateur nous apprend, en outre, qu'il a fait des additions à quelques articles de son original, et qu'il en a corrigé d'autres d'après des informations exactes.

VI. Kitab Assar-ul-Bilad, ve' Akhbar-ul-Y'bad. كتاب اثار البلاد و اخبار العباد ou *Description des pays et traditions des*

peuples; par le scheïkh Zacaria, fils de Mohammed de Cazvin; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Cette géographie, divisée en sept climats, fut achevée dans l'année 634 (1236-7).

VII. Kharidet el-A'djaïb ve' Faridet el-Garaïb. خريدة العجايب و فريدة الغرايب ou *Perle des merveilles;* par l'imam Siradj-ud-din Omar, fils d'El-Vardi, mort en 749 (1348-9). Cet ouvrage, dont il existe en Europe un grand nombre d'exemplaires manuscrits, et qui a même été traduit en latin, est divisé en deux parties; la première traite de la géographie; la seconde est consacrée aux trois règnes de la nature. Voici le jugement que porte de cette compilation, le Turc Katib Tchéleby dans son Dictionnaire bibliographique. « L'auteur, dit-il, a placé en « tête de son livre, une sphère où il a tracé « les contours des pays et des mers, croyant « les avoir exactement représentés : c'est une « erreur bien grande; mais cet homme n'é- « tait pas géographe, et sa carte ne ressem- « ble pas aux autres cartes. Il a d'ailleurs « rapporté dans cet ouvrage des faits dé-

« nués de vérité, et même des choses im-
« possibles, selon l'usage des Arabes et des
« hommes de lettres peu versés dans les
« sciences. Aussi ce livre est-il très-répandu
« parmi les gens qui sont bornés comme son
« auteur. »

VIII. Telkhiss-ul-Assar fi Adjaïb-ul-Acttar. تلخيص الاثار في عجايب الاقطار *Description des merveilles terrestres ;* par Abd-our-Raschid, fils de Salih, natif de Bacou, ville du Schirvan, sur la mer Caspienne; ms. arabe de la bibliothèque royale de Paris. L'auteur de cette géographie, divisée par climats, florissait vers l'année 800 de l'hégire (1397).

IX. Nokhbét-ud-Dahr fi A'djaïb-ul-ber vé el-bahr. نخبة الدّهر في عجايب البر والبحر *Extrait des siècles sur les merveilles de la terre et de la mer ;* par l'imam Schems-ud-din Abou Abd-allah Mohammed de Damas, mort en 994 (1586); ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Traité de cosmographie divisé en neuf livres.

X. Tacvim-ul-Boldan. تقويم البُلدان *Indica-*

tion des pays ; par Aboul-Fatha, prince de Hamah, mort en 712 (1312); ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est la géographie bien connue d'Aboul-Feda.

XI. NASCHAK-EL-AZHAR FI A'DJAÏB EL-ACTTAR. نشق الأزهار فى عجايب الاقطار ou *Parfum des fleurs sur les merveilles terrestres ;* par le scheïkh Abou Abd-allah Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Ayass le Hanéfite; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Traité de géographie où l'auteur décrit, sans aucun ordre, les villes et les pays connus des Musulmans, en commençant par l'Egypte, qui était probablement sa patrie, et dont il parle avec le plus d'étendue, d'après la description de Macrizy. Cet ouvrage fut achevé en 922 (1516).

XII. DJIHAN-NUMA. جهان نما *le Miroir du monde ;* par Moustafa Efendy, plus connu sous les noms de Hadji-Khalifa et de Katib Tchéléby. Géographie de l'Asie, composée en turc vers l'année 1058 de l'hégire (1648), et imprimée dans la même langue à Constantinople, en 1145 (1732-3).

XIII. Tarikh el Mulouk. تاريخ الملوك

Histoire des Rois, etc ; par Abou-Dja'fer Mohammed et Tabary, mort en 310 (922-3); tome troisième; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est le seul volume de cette célèbre histoire universelle, depuis la création jusqu'à l'année 309 de l'hégire (921), que possède la bibliothèque de Leyde, et il contient l'histoire des rois de Perse, depuis le règne d'Ardschir, fils de Babek, jusqu'au commencement de celui de Yezdedjourd, qui fut dépouillé de ses états par les Arabes; c'est-à-dire qu'il comprend la dynastie des Sassanides.

XIV. Fotouh el Boldan. فتوح البُلدان

Livre des Conquêtes ; par l'imam Abou-l Abbas Ahmed, fils de Yahia, surnommé el Balazori, البلاذري, né à Bagdad et mort en 279 (892-3); ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est l'histoire des conquêtes des Arabes depuis Mahomet.

XV. Tarikh el Kamil. تاريخ الكامل ou

Histoire complète ; par Ali, fils d'Ethir, né

en 555 (1160), à Djéziré, sur la rive du Tigre, et mort en 630 (1233). Histoire universelle très-estimée, depuis la création jusqu'à l'année 628 de l'hégire (1231), en douze volumes. Le huitième, contenant les annales mahométanes depuis l'année 295 (908) jusqu'à 369 (979), existe à la bibliothèque de l'Académie d'Upsal, et c'est l'exemplaire que nous avons consulté. Cette belle biblothèque possède deux autres volumes du *Tarikh èl Kamil ;* l'onzième, qui comprend l'espace de 527 (1132) à 585 (1189), et le douzième, de 586 (1190) à 628 (1230).

XVI. Zubdét ul-Fikret fi Tarikh ul-Hidjret. زبدة الفكرة في تاريخ الهجرة ou *De l'essence des méditations sur la chronologie de l'hégire ;* par l'émir Baïbarss, Rukn-uddin, el Manssouri, el Devadar, ou le chancelier, au service d'el Nassir, sultan d'Égypte ; ms. arabe de la bibliothèque d'Upsal. Histoire des khaliphes Abbassides, depuis le commencement de cette dynastie, en 132 (749), jusqu'à la mort du khaliphe El-Mosta'ïn-b-illahi, en 252 (866). Selon Katib Tchéléby, dans son Dictionnaire bibliographique,

cet auteur égyptien mourut en 725 (1325); et le *Zubdet-ul-fikret* est une grande histoire, en 11 volumes, où les événements sont rapportés année par année. Le manuscrit de la bibliothèque d'Upsal, en un seul volume, ne serait donc qu'un abrégé de ces Annales.

XVII. NOKHBET-UT-TAVARIKH VÉ EL-AKHBAR, نخبة التواريخ و الاخبار, ou *Extraits historiques*, par Mohammed Efendi, mort en 1050 (1640); manuscrit turc de la bibliothèque d'Upsal. Histoire universelle depuis Mahomet, comprenant les principales dynasties mahométanes qui ont régné en Asie et en Afrique, dediée au sultan Othoman Mourad, fils d'Ahmed. Le bibliographe Katib Tchéléby fait l'éloge de cet ouvrage historique, qui a été puisé, dit-il, aux meilleures sources.

XVIII. TARIKH BEDOU-I EL-KHALICAT, تاريخ بَدوء الخليقة, *Histoire des premiers temps après la création*, manuscrit arabe de la bibliothèque d'Upsal. Histoire des Patriarches, depuis Adam jusqu'à David. L'auteur, qui écrivait en l'an 604 (1207),

ne se nomme pas; mais il dit que l'auteur des *Mevzou'at*, الموضوعات, et du *Montazam*, المنتظم, ouvrages qu'il cite souvent, était son aïeul; ce qui le fait connaître pour le petit fils d'Abd-oul Faradj, fils de Mohammed El-Djaouzy, الجوزى, auteur célèbre d'un grand nombre d'écrits sur diverses matières, et principalement sur les traditions mahométanes. Le descendant d'Ebn el-Djaouzy annonce, dans une courte préface, qu'ayant lu beaucoup de livres historiques, sans en avoir trouvé un seul qui réunît les vies des prophètes (patriarches) et des rois payens, leurs contemporains, il avait voulu rassembler tout ce qu'on savait de ces hommes qui avaient été honorés d'une mission divine, à l'exception de Mahomet, auquel il avait consacré un ouvrage particulier.

XIX. Raouzat-Ouli-ul-Elbab fi ma'rifet-et-tévarikh vé el-Enssab, روضة اولى الالباب فى معرفت التواريخ و الأنساب *Jardin des doctes, sur l'histoire et les généa-*

logies, par Abou Souleïman Daoud, de Bénaket, sur la rive du Sihoun; manuscrit persan de la bibliothèque de Leyde. Histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'année 717 de l'hégire (1317), où elle fut achevée et dédiée au sultan Mohammed Oldjaïtou-khan, souverain de la Perse, descendant de Tchinguiz-khan. Cet ouvrage a été puisé, dit l'auteur, dans beaucoup de livres historiques; mais principalement dans le *Djami-et-tévarikh*, ou Recueil d'histoires, par le Khodjea Raschid-ed-din. Il ne se borne pas, comme la plupart des histoires universelles mahométanes, à faire mention des dynasties arabes, persanes et turques; voici le contenu des neuf sections qui composent cet ouvrage.

1° Histoire, depuis Adam jusqu'à la mort d'Abraham.

2° Des quatre dynasties des rois de Perse, depuis Keyoumarath jusqu'à Yezdédjourd, et des patriarches et prophètes, leurs contemporains.

3° De Mahomet et des khaliphes, jusqu'à la destruction de la monarchie des Abbassides, en 656 (1258).

2.

4° Des sept dynasties mahométanes qui régnèrent en Perse sous les khaliphes abbassides.

5° De l'histoire des Juifs, depuis Moïse jusqu'à Sadakeya (Zédékias), leur dernier souverain.

6° Histoire des chrétiens; généalogie de Marie jusqu'à David; Histoire des césars et des papes jusqu'au temps de l'auteur.

7° Histoire et géographie de l'Hindoustan.

8° Des trente-six dynasties qui se sont succédées en Chine, jusqu'à la conquête de cet empire par les Mongols.

9° De Tchinguiz-khan, de ses ancêtres, et de ses descendants.

XX. TARIKH AALY EFENDY, تاريخ عالى افندى, manuscrit turc, en deux volumes, appartenant à la bibliothèque de M. le comte d'Engestrœm à Stockholm. Histoire universelle, divisée en quatre parties, dont la quatrième, qui est la plus étendue, contient l'histoire de l'empire othman jusqu'à l'année 1006 (1597).

XXI. AKHBAR ED-DUWEL VÉ ASSAR UL EWEL, اخبار الدوّل و اثار الاوّل, ou *Histoire*

des monarchies et traditions de l'antiquité, par Ahmed, fils de Youssouf; manuscrit arabe appartenant à la belle bibliothèque de M. le général comte de Suchtelen, ministre de Russie à Stockholm. Histoire universelle, depuis la création, suivie d'un précis de géographie. Selon Katib Tchéléby, l'auteur était de Damas, et son ouvrage, qui fut terminé en 1008 (1599), est l'abrégé de la grande histoire universelle, fort estimée, du molla Moustapha Efendy, célèbre sous le nom de Djénaby, né dans l'Asie Mineure, et mort en 999 (1590).

XXII. Tarikh Mounnédjim-Baschi, تاريخ منجّم باشى, Histoire universelle, par Ahmed Efendy, chef des astronomes et des astrologues de la cour du sultan Othoman Mohammed IV, qui monta sur le trône en 1648; traduite de l'arabe en turc vers l'année 1720, par Ahmed, fils de Mohammed Nédim, client du grand visir Damad Ibrahim Pacha. Manuscrit turc en deux volumes, appartenant à l'auteur.

XXIII. Raouzat-us-safa, روضة الصّفا

Jardin de plaisance, par Mohammed, fils de Khavendschah, plus connu sous le nom de Mirkhond, mort en 903 (1498); manuscrit persan, appartenant à l'auteur. Histoire universelle en sept volumes.

XXIV. SCHAHNAMÉ, شاهنامه, *Livre des rois*, par Firdaoussy, de Thous; manuscrit persan, appartenant à l'auteur. Histoire poétique des rois de Perse, depuis Kayoumarath jusqu'à Yezdedjourd.

Les noms de peuples et de pays étrangers aux Arabes devaient être altérés sous la plume des copistes. Nous avons mis dans le texte la leçon qui nous a paru la meilleure, en indiquant, toutefois, les variantes en caractères arabes et latins, dans les notes marginales, et nous avons cherché à éclaircir, dans d'autres notes à la fin du voyage, les diverses matières dont il fait mention.

DES PEUPLES
DU CAUCASE

ET DES PAYS AU NORD DE LA MER NOIRE ET DE LA MER CASPIENNE,

DANS LE DIXIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART de Bagdad. — Schirvan. — Iran. — Moucan. — Petits princes du Caucase. — La Porte des Portes. — Monts Cabokh. — Mur du Caucase. — Sa construction. — Tabarsséran. — Tifliss. — Djorzan. — Abkhazes. — Sac de Tifliss. — Somtakhas. — Sanariens. — Schékis. — Cabalah. — Sérir. — Zirhguérans. — Gourdjes. — Goumikes. — Alans. — Château de la Porte des Alans. — Caschakes. — Les Sept Pays. — Contrées fabuleuses.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, nous implorons son assistance. Louanges à l'Éternel, le maître de l'univers, qui récompensera ceux qui le craignent, et qui a fait grace à notre

seigneur Mohammed, à sa famille et à tous ses disciples.

L'humble auteur de cette petite relation, Abou-el-Cassim Mahmoud, fils d'Omar, de Bagdad, ayant été honoré par le kaliphe El Moutti'-l-illahi [1] d'une mission auprès du roi des Bulgares, dans les régions du nord, a cru devoir consigner ici non seulement ce qu'il a vu dans son voyage, mais aussi les notions qu'il a pu recueillir sur les habitants des pays situés près des limites septentrionales de la terre.

Je partis de Bagdad le deuxième jour du mois de schewal de l'an 336 (16 avril 948), prenant la route de l'Arménie. Après avoir traversé les fleuves Arass et Kour, j'entrai dans le Schirvan. Ce pays est gouverné par un prince musulman, Mohammed, fils de Yezid, qui descend de Bahram Tchoupin. [2] A l'époque des premières conquêtes des Arabes, le Schirvan se soumit à payer un tribut au khaliphe Omar; mais il ne fut converti à l'islamisme que sous le règne du khalife Hischam, fils d'Abd-oul-Mélik [3]. Son

(1) Il fut le vingt-troisième khaliphe abasside; monta au trône le 22 djémadi-ul-akhir 334 (17 janvier 946), et mourut le 13 zilcadé 363 (6 août 974).

(2) بهرام چوبين ; var. بهرام جور , Bahram Djour.

(3) Il fut le dixième khaliphe ommiade, et régna de 105 (723) 125 (743).

souverain actuel, Mohammed, fils de Yézid, prend le titre de *schirvanschah*, à l'exemple de ses prédécesseurs, depuis le règne de Kessra (Cosroës) Nouschirévan; (I) * car ce puissant roi de Perse en investit un prince nommé Schirvan, de qui la contrée tire son nom et le souverain actuel son origine. Ce fut alors que Nouschirévan confirma les princes des divers cantons situés au milieu des monts *Cabokh* (1) (Caucase) (II), dans la possession de leurs territoires respectifs, qu'il leur donna le titre de *schah*, et leur imposa un tribut. (2) C'étaient le khacan des montagnes ou prince de Sérir, appelé *Hérarzanschah* (3); le roi de Filan (4), appelé *Filanschah*; le *Tabarsséranschah* (5), le prince des Lekzes, appelé *Kharischanschah* (?) (6); le roi de *Mascatt*, principauté

* Les chiffres romains renvoyent aux notes à la fin du vol ume

(1) قَبْخٌ ; قّبج, Cabtch; قّبق, Cabk; فتح, Feth. L'auteur du *Mérassid-el-ittila*, écrit قّبق, et dit qu'il faut prononœer *Cabk*.

(2) Mass'oudi, chap. 15.

(3) هرارزانشاه.

(4) فيلان.

(5) طبرسرانشاه.

(6) حرىشانشاه.

qui n'existe plus [1]; le roi d'*Iran* [2], appelé *Iranschah*; le prince de *Nodj* [3] et celui de [4] *Zerenguéran* [5]. Or, Mohammed, fils de Yézid, n'était d'abord que prince de l'Iran [6], pays situé près du Schirvan, dans les monts Cabokh, qu'il tenait de ses ancêtres avec le titre d'*Iranschah* (III); mais après la mort d'Ali, fils de Haïtham, souverain du Schirvan, il s'empara de cette principauté. Non-content de cette acquisition, il agrandit ses domaines de plusieurs états dont les princes descendaient de ceux auxquels Nouschirévan les avait donnés. Il s'est rendu maître du Moucan [7], qu'il ne faut pas confondre avec une contrée du même nom,

(1) مُسْقَط. « Bourg et peuplade du même nom, au-delà de la » Porte des Portes, sur la côte de la mer khazare. » (Yacout, *El Moschterek vaz'en*, etc.) L'auteur du *Merassid-ul-ittila'* ajoute que cette nation est musulmane, qu'elle est puissante, et que son territoire est situé entre celui des Legzes et la Porte des Portes.

(2) ايران.

(3) نبج; c'est peut-être *Nuschi*, ancienne ville du pays de Schéki.

(4) زرنكران.

(5) Balazori, chap. *Futouh Erminiyé*.

(6) لايزان; لايران, Laïran; لابران, Labiran; الابران, Alaberan; لابدان, Labedan; لايذان, Laïdhan.

(7) الموقانية.

située sur la côte de la mer Khazare (Caspienne) (IV). Il s'est aussi rendu maître de la ville *la Porte des Portes* (1), après la mort de son beau-père Abd-oul-Mélik, fils de Hischam, gouverneur de cette place (pour le khaliphe), qui avait hérité ce poste de ses ancêtres; l'un d'eux s'établit dans ces contrées septentrionales à l'époque où le prince Masslamah, frère du khaliphe Hischam, en fit la conquête. Mohammed, fils de Yézid, règne aussi sur une partie de la nombreuse nation des *Lekzes* (2), qui habitent les régions les plus élevées des monts Cabokh, et l'on peut dire que ces peuples constituent sa force (V); l'autre partie de la nation, qui ne lui obéit pas, est païenne. Ces Lekzes indépendants, nommés *Doudanis* (3), suivent des usages très-singuliers dans leurs mariages et leurs autres transactions civiles, et se croient issus de Doudan, fils d'Essed, fils de Khazimét (4) (VI).

Le Schirvan s'étend, au nord, jusqu'à la *Porte*

(1) مدينة الباب والابواب, littéralement : *La ville de la Porte et des Portes ;* plus connue aujourd'hui sous le nom de Derbend.

(2) اللكز.

(3) الدودانية ; لودانية, Loudaniyet; رودانية, Roudaniyet; دوانية, Douaniyet.

(4) Mass'oudi, chap. 15.

des Portes, qui lui sert de boulevard contre les peuples septentrionaux. Cette place est ainsi nommée de sa situation dans un défilé formé par la rive de la mer Khazare, et par l'extrémité orientale de la chaîne des monts Cabokh. Elle est ceinte d'une muraille construite en pierres, briques et argile; deux murs composés de quartiers de roche, unis ensemble par du plomb, s'avançant circulairement au sein de la mer, embrassent le port, et ne laissent aux vaisseaux qu'un passage étroit, fermé d'une chaîne et d'un cadenas, dont la clef est entre les mains de l'intendant du port, sans la permission duquel aucun navire ne peut entrer ni sortir. Ce port est fréquenté par les Khazares, les Sérires, les vaisseaux du Tabéristan, du Djourdjan, du Deïlem, et de la partie de la côte qui est encore habitée par des païens. On fabrique dans la ville des Portes beaucoup d'étoffes de coton, tandis qu'il ne s'en fait point dans l'Arran, ni dans l'Arménie, ni dans l'Azerbaïdjan. Le safran croît en abondance sur son territoire. On récolte dans le Schirvan, l'Arran et le pays de Tifliss une grande quantité de garance, qui s'exporte par mer à Djourdjan, d'où elle est transportée, à dos de bêtes de somme, jusque dans l'Inde. Il se fait dans la ville des Portes un grand commerce d'esclaves, qui y sont amenés de tous les pays

voisins habités par des infidèles [1], et il s'y tient dans l'année plusieurs foires, où se rendent en foule les marchands des provinces musulmanes et des provinces romaines, ceux de l'Arménie, de la Caschakie (Circassie) et d'autres contrées.

Les monts Cabokh se prolongent depuis les bords de la mer Khazare jusqu'à ceux de la mer *Ponttouss* (le Pont-Euxin) et de la mer *Maït-touss* [2] (les Palus-Méotidès), dans l'espace d'un peu plus de deux mois de chemin. On les dit habités par soixante-douze nations, dont chacune a son roi et sa langue particulière [3]. Il est de ces peuples qui, bien que voisins, ne se connaissent pas, étant séparés par des montagnes

(1) Ebn Haoucal, pag. 110.

(2) بُنطس ; مَايُطس. « La mer *Ponttous* et la mer *Maïttous*, « dit Mass'oudi (ch. 11), ne forment qu'une seule mer, quoi- « que séparées par un détroit; il ne convient donc pas de les dis- « tinguer par deux noms différents. Ainsi, nous les appellerons « indifféremment *Ponttous* et *Maïttous* dans le cours de cet « ouvrage. »

(3) « La ville de Dioscouria (dans la Colchide), dit Strabon « (liv. XI, ch. 2), est un lieu de marché pour les peuples voi- « sins. Il s'y rassemble, dit-on, des hommes de soixante-dix na- « tions, et même, selon quelques-uns, qui se soucient peu de la « vérité, de trois cent nations, toutes parlant des langues diffé- « rentes. Ce sont des Sarmates et des individus de tous les « peuples du Caucase. »

élevées jusqu'aux nues, des rochers escarpés et d'épaisses forêts.

Ce fut pour garantir ses États des invasions dont ils étaient sans cesse menacés par les peuples au nord de ces montagnes, tels que les Khazares, les Alans, Sérires, Turcs et autres barbares, que Kessra Nouschirévan fit construire un mur à travers le Caucase. L'extrémité de ce rempart, construit en quartiers de roche unis avec du plomb, s'avance, comme nous venons de le dire, dans le sein de la mer Khazare, devant la ville des Portes, l'espace de trois milles. Nouschirévan avait ordonné de conduire en cet endroit des bateaux chargés de pierres; on jeta ces pierres dans l'eau jusqu'à ce qu'elles se fussent élevées au-dessus de sa surface, et l'on bâtit le mur. Il se prolonge de l'autre côté de la ville jusqu'au sommet de la montagne qui la domine (1), et traverse ensuite les monts Cabokh, tantôt s'élevant sur ses plus hautes cimes, tantôt plongeant dans ses plus profondes vallées, et après avoir parcouru l'espace de 40 fersenks (2), il se termine au château fort de Tabarsséran (3).

(1) Balazori, l. c.

(2) Le *Fersenk* (parasange), mesure itinéraire de Perse, est à peu près la douzième partie du degré. Selon Mass'oudi (ch. 6), il a 8 milles, et le mille a 4,000 coudées de 14 doigts.

(3) طبرسران. Dans les divers exemplaires manuscrits du

Ce rempart étant coupé, du midi au nord, par plusieurs routes, fut muni, en ces endroits, de portes de fer, flanquées de tours. Le Cosroës établit une peuplade devant chacune de ces issues, pour la garder, ainsi que les parties voisines du mur (1). Ces portes ou forts, destinés à défendre les défilés dont les entrées sont appelées *portes*, sont au nombre de douze, savoir : le château de la porte de Saoul, de la porte des Alans, de Schabéran, de Mazaca, de Samsidjy, de Sérir, de Filan-Schah, de Carouyan, d'Iran-Schah, de Lian-Schah, de Lazica et de Tabarsséran (2) ; et comme la place située au bord de la mer Caspienne est la principale de ces forteresses, celle qui défend le passage le plus

Mouroudj-uz-Zéheb, et dans d'autres ouvrages arabes de géographie, ce nom est écrit طبرستان ; mais l'histoire des conquêtes des Arabes, par Balazori, fait plusieurs fois mention du canton de Tabarsseran, dans le Caucase, et l'on sait que ce nom lui a été conservé jusqu'à nos jours. Comme le nom de *Tabéristan*, province de la Perse, était plus familier aux copistes, ils auront cru rectifier une erreur en le substituant à l'autre.

(1) Ebn Mass'oudi, chap. 15, intitulé : ذكر جبل القبخ واخبار الامم من اللان والسرير والخزر.

(2) باب صول , اللان , الشابران , مازقه (مزقة), سمسجى, سرير, فيلان شاه, كاروبان (كاروبان), ايران شاه, ليان شاه,

fréquenté, elle a reçu le nom de *Porte des Portes* [1] (VII).

Voici, dit-on, à quelle occasion Nouschirévan fit construire ce fameux boulevard. Il venait de conclure la paix avec le roi des Turcs [2]; pour la cimenter, il lui demanda la main de sa fille. Ayant appris que ce prince consentait à une double alliance, il lui envoya la fille de l'une de ses parentes, qu'il avait adoptée et fait élever dans son palais, la donnant pour sa propre fille. Le Turc ne se douta pas de la supercherie; il fit conduire sa fille auprès de Nouschirévan; puis les deux souverains eurent une entrevue à *Bersiliyé* [3], où ils se donnèrent des fêtes et se témoignèrent réciproquement beaucoup d'amitié.

Un jour, le roi de Perse ordonna à quelques-uns de ses officiers d'aller pendant la nuit mettre le feu au camp des Turcs. Le lendemain, le roi

(لبان), لاذقه (لازنه), طبرسران, (طبرستان). Voyez les traités de géographie d'Ebn al-Vardi, et de Schérif el-Idrissy.

(1) *Djihan-numa*, impr., pag. 395. L'auteur cite un ouvrage géographique intitulé روض المعطار, ou *Jardins parfumants*, par le scheïkh Abou Abd-Allah Mohammed Homeïri, africain.

(2) C'est-à-dire, des Khazares, au nord du Caucase.

(3) برسليه. C'est peut-être Barschli, petite ville à 4 ou 5 lieues au nord de Derbend.

des Turcs lui porta des plaintes sur cet acte hostile commis par les siens. Nouschirévan feignit de l'ignorer; et, peu de jours après, il fit encore mettre le feu pendant la nuit au camp des Turcs. Leur souverain renouvela ses plaintes: cette fois, Nouschirévan lui en fit des excuses, et il réussit à l'appaiser. Puis le roi de Perse fit jeter des matières enflammées dans son propre camp, qui n'était composé que de huttes faites avec des roseaux, et lorsque le jour parut, il se plaignit au Turc, lui disant: « Vos gens fré« quentent mon camp; je ne puis soupçonner « qu'eux. » Le Turc lui jura qu'il ignorait entièrement le fait. Alors Nouschirévan lui dit: « Mon « frère, mes troupes et les vôtres sont mécon« tentes de notre paix, qui les prive de la gloire « des combats et des avantages du butin. Je « crains qu'elles n'en fassent tant que nous fini« rons par nous brouiller; et quel fruit aurons« nous retiré de notre réconciliation, qui vient « d'être scellée par une double alliance? Il fau« drait, pour prévenir cette fâcheuse rupture, « que vous consentissiez à ce que j'élevasse un « mur qui séparerait nos deux empires. J'y met« trai une porte, par laquelle personne ne pas« sera sans notre permission. » Le Turc y consentit et retourna dans son pays. Alors Nouschirévan fit construire la muraille, où l'on laissa

une ouverture qui fut fermée par des portes de fer, et le Cosroïs confia la garde de ce passage à cent cavaliers, tandis qu'il fallait précédemment cinquante mille hommes pour le défendre (1).

Mais il existe deux autres opinions, qui sont même plus généralement répandues, au sujet du véritable fondateur de cette fameuse muraille. Les uns l'attribuent à Alexandre le Macédonien, surnommé *Zou-l-Cornaïn* (le Biccrne); les autres, à un plus ancien conquérant, aussi nommé *Zou-l-Cornaïn*, sur lequel on n'a que des notions très-vagues. J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur cette matière.

Pendant mon séjour dans la ville de la *Porte des Portes*, j'obtins quelques renseignements sur les peuples que renferment les monts Cabokh. Je vais d'abord parler de ceux qui habitent le revers méridional de cette chaîne.

Au royaume de Schirvan touche le canton de *Tabarsséran* (VIII), dont le prince est musulman, et neveu d'Abd-oul-Mélik, dernier gouverneur de la Porte des Portes.

Plus à l'ouest, on arrive au pays des *Gourdjes* (2), dont le roi est appelé *Berziban* (3), titre que

(1) Balazori, l. c.

(2) كرج ; كرخ , Kerkh.

(3) برزيبان ; برزنيان , Berzénian ; دريبان , Dériban.

prennent tous les souverains de ce pays. Il est mahométan; mais ses sujets sont chrétiens.

On trouve ensuite le territoire de Tifliss, ville qui, moins grande que celle des Portes, est entourée d'une double muraille d'argile. Elle jouit, grace à la fertilité de son territoire, d'une abondance supérieure à celle de toute autre contrée. Quelqu'un m'a dit y avoir acheté dernièrement plus de 20 *rattels* (livres) de miel pour un dirhem (drachme). On y trouve, comme à Tabariyé (Tibériade, en Galilée), des eaux naturellement chaudes, qui servent pour les bains. Le Kour la traverse, et forme, en cet endroit, plusieurs cascades, qu'on met à profit pour moudre les grains. Les habitans de cette ville sont extrêmement probes et hospitaliers. Tifliss est l'une des places frontières les plus importantes de l'empire musulman, qui, de ce côté, est bordé de peuples ennemis (1).

Cette ville était, à l'époque de sa conquête par les Arabes, sous le règne du khaliphe Osman, le chef-lieu de la province arménienne de *Djorzan* (2), habitée par une grande nation chré-

(1) Ebn Haoucal, pag. 110.

(2) جُرّزان ; جزران, Djozran; جزوان, Djezvan; خزران, Khazeran; خزرية, Khazeriyet; جزرية, Djezeriyet, جوربة, Djouriyet. La vraie leçon est *Djorzan*, d'après le *Mérassid-el-*

tienne de même nom [1], dont le roi actuel s'appelle *Tobighi* [2]. Ce pays est défendu par des forteresses que le Cosroès Nouschirévan y fit bâtir; telles que *Sogdbil* [3], servant de place d'armes (contre les barbares); *Firouz-Cobad* [4], sur la frontière de l'empire romain, et une troisième nommée la porte de *Lazica* [5]. C'est dans cette contrée que se trouve le lieu nommé *Temple de Zou-l-Cornaïn* [6], et que le Kour

Ittilá, qui indique les consonnes et les voyelles de ce nom d'une province de l'Arménie, dont il dit que Tifliss est le chef-lieu. Dans le manuscrit de Balazori, ce nom est aussi écrit: جُرزان.

(1) Balazori.

(2) طبيغى.

(3) صُغدبيل. L'orthographe de ce nom est indiquée lettre par lettre, dans le *Mérassid-el-Ittilá*, avec cette explication: « Ville d'Arménie, sur la rive occidentale du Kour, à l'opposite « de Tifliss. »

(4) فيروز قباد. « Ainsi nommée de Cobad, père de Nouschi-« révan; c'est une ville proche de la *Porte des Portes*, commu-« nément appelée *Derbend*. Nouschirévan fit bâtir en ce lieu « un château qu'il nomma *Bab-Firouz-Cobad* (Porte de Fi-« rouz-Cobad). » (Article du *Mérassid-el-Ittilá*.)

(5) باب لازقه.

(6) مسجد ذو القرنين.

prend sa source (IX). Ce fleuve [1] traverse le pays d'Abkhaze, celui de Tifliss, et le territoire des *Savordiens* [2], peuple arménien très-redoutable, qui a donné son nom à une espèce de hache d'armes dont se servent les Sipahs et les autres troupes étrangères; on les appelle *haches savordiennes* (X). Enfin le Kour passe à trois milles de Barda'a, capitale de l'Arran, arrose le district de Bardadj [3], dépendant de cette ville, et reçoit, près du bourg de *Sanaret* [4], les eaux de l'Aras, qui viennent du côté de Trébizonde. Mêlés ensemble, ces deux fleuves se jettent dans la mer Khazare [5]. Le Kour et l'Aras donnent un poisson nommé *sermahi* [6], qu'on transporte

(1) « Le Kour, dit Mass'oudi, prend sa source dans la pro« vince de Khazeran, خزران (Djorzan), du royaume de *Djor*« *djin*, جرجين. » Ce dernier nom est aussi écrit dans divers manuscrits جربين, *Djerbin*; جرير, *Djerir*, et جرجر, *Djerdjer*. Celui de *Djordjin* ressemble à Géorgie.

(2) الساوردية; سياوردية, Siavordiyet; ساروية, Sarouyet; سلوردية; Salourdiyet.

(3) برداج. Cette ville, sur le bord du Kour, est appelée Bardidj, برديج, dans le *Mérassid-el-Ittilâ*, et d'autres géographies.

(4) الصنارة; صيادة, Sayadet; ضارة; Zaret.

(5) Mass'oudi, chap. 15.

(6) سرماهى.

jusqu'en Irac-Adjem, à cause de sa chair délicate [1].

Au-delà du Djorzan, et près de la chaîne des monts Cabokh, est le pays des Abkhazes [2], peuple chrétien, dont le roi est vassal de celui des Alans, ses voisins (XI).

Les Djorzans et les Abkhazes payèrent un tribut au gouverneur de Tifliss pour les khaliphes, depuis la conquête de cette ville par les Musulmans, jusqu'au règne de Motévekkul [3]. Un certain Ishak, fils d'Ismaïl, commandait alors dans cette province, et avec ses Musulmans il tenait en respect les peuples voisins; mais partisan des Ommiades, et, si je ne me trompe, appartenant même à cette illustre branche des Coureyschs, il refusait de reconnaître l'autorité du khaliphe Abbasside. Dans l'année 237 (851-2), les Arméniens, s'étant insurgés contre leur gouverneur, Youssouf, fils de Mohammed, qui s'était saisi de la personne de *Bacaratt* (Pagrat), leur principal *battrik* (patricien), et l'avait envoyé à la cour du khaliphe, acte de violence qui coûta la vie à Youssouf et

(1) Ebn Haoucal, p. 110.

(2) الابخاز.

(3) C'est à dire plus de deux cents ans. Le khaliphe Motévekkul monta au trône le 24 zilhidjé 231 (22 août 846).

à la plupart des siens, que les Arméniens massacrèrent, le khaliphe Motévekkul fit marcher un corps d'armée, sous les ordres du Turc Bogha, pour châtier les rebelles. Ce général, après en avoir fait passer au fil de l'épée environ 30,000, et réduit à l'esclavage un grand nombre, qui furent vendus, se rendit à Débil (Tovin), d'où il partit l'année suivante pour assiéger Tifliss. Il prit cette ville d'assaut en 238 (852-3), et la livra aux flammes; on dit que 50,000 individus y périrent. Ishak, qui avait été fait prisonnier, fut tué avec ses enfans et ses gens. Après cette exécution, le général Bogha conquit plusieurs châteaux dans ces contrées, d'où il revint chargé de butin, et traînant une multitude de captifs (1). Cependant, depuis cette époque, les Musulmans virent décliner leur puissance dans ces régions, et les peuples infidèles, très-redoutables, qui environnent Tifliss, ne voulurent plus être soumis à la cour khaliphale; ils s'emparèrent même de la plus grande partie du territoire de cette ville (2).

Le royaume de Djorzan est contigu au pays

(1) Mass'oudi, chap. 15. — *Kitab Duwel-ul-Islam*, par Schems-ed-din ez-Zéhébi. — Tarikh Mounnédjim Baschi, tom. I.

(2) Mass'oudi, l. c.

des *Somtakhas* (1) (Somkhittes), qui sont les uns chrétiens, les autres païens, et qui n'ont pas de roi (XII). On trouve entre ce pays et le château des Alans le territoire des Sanariens (2), peuple chrétien, dont les princes prennent tous le titre de *korisgovos* (3) (chorévêque) (4). Le nom propre de leur souverain actuel est Sennedjarib (5). Les Sanariens se disent d'origine arabe, et descendans de Nézar, fils de Ma'ad, fils de Mazar, de la postérité d'O'caïl. Ils croient que leurs ancêtres sont venus s'établir très-anciennement dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui. Ils dominent sur plusieurs peuples de leur voisinage (XIII).

On trouve entre le Kour et le Schirvan le pays des *Schékis* (6), peuple chrétien, chez lequel il y a des Musulmans (XIV); ce sont des marchands et des artisans. Leur prince s'appelle

(1) الصمصى, Samssaha; القطخا Sattakha.

(2) الصنارية; صبارية, Sabariyé; صنادية, Sanadiyé; ضيارية, Ziariyé; ضارية, Zariyé.

(3) كرسكوس; كرسكوش, Korisgovosch; كريكسو, Keriksou; كركسوش, Kerkésousch. M. St.-Martin nous apprend que Khorisgobos veut dire, en arménien, *Chorévêque*. (*Mém. sur l'Arménie*, tom. I, pag. 234.)

(4) Ebn Mass'oudi.

(5) سنجاريب. Ebn Haoucal, p. 114.

(6) شكى; شكين, Schékines.

Ader, fils de Sémet, fils de Hamaïn [1]. Ce canton touche à celui de *Cabalah* [2], vrai repaire de brigands et de mendiants. Les habitants de la ville de Cabalah professent l'islamisme ; mais ceux des campagnes environnantes sont chrétiens (XV). Le souverain actuel de Cabalah s'appelle *A'nbassat-el-A'ver* (Léon-le-Borgne) [3]. J'ai déja parlé du canton de Moucan, qui en est voisin.

Je passerai maintenant en revue les peuples qui habitent le revers septentrional des monts Caboukh.

A une petite distance, au nord de Derbend, on entre dans la principauté de *Khaïdac* [4], qui relève du khacan des Khazares. Celui qui règne aujourd'hui (332 de l'hég. et 943 de J.-C.) sur

(1) ادر بن سمة بن همابن — لدزبرسه بن همابن — بن هام — بن همابر. Le dernier nom est peut-être *Hamam*, همام, qui était usité chez les Arméniens.

(2) قبله ; قيلة, Caïlat; قيلى, Caïda.

(3) عَنْبَسَة الاعور. *A'nbassat* est un nom propre arabe, formé d'*A'nbass*, qui signifie *lion*.

(4) Les diverses copies de l'ouvrage de Mass'oudi, portent جيدان djidan; mais il me paraît hors de doute qu'il faut lire خيداق Khaïdac, puisque le pays ici désigné est encore habité par les Kaïtacs, peuple dont le nom est écrit قيتق, dans les traités de géographie d'Abou-l-Fetha et de Katib-Tchéléby.

ce pays est musulman; on le croit arabe et descendant de Cahtan. Il s'appelle Selifan [1], nom que portent, si je ne me trompe, tous les rois de Khaïdac. Il n'y a dans son pays d'autres Musulmans que lui, son fils et sa femme [2]. Il fait sa résidence dans la ville de Samander [3], qui est à quatre journées au nord de la ville des Portes [4], et seulement à deux fersenks de la frontière du petit royaume de Sérir [5]. Samander, fondée par Nouschirévan, était jadis la capitale du royaume des Khazares; mais, lorsqu'elle eut été conquise par Selman, fils de Rabiat, le souverain des Khazares transféra sa résidence à Itil [6]. Les environs de Samander sont couverts de vergers et de vignes; on en compte,

(1) سليفان ; سلمان, Selman. Les princes de ce pays, qui résident actuellement à Tarkhou, prennent le titre héréditaire de *Schemkhal* ou *Schefkal*. C'est peut-être le même titre que Mass'oudi aura voulu désigner, et qui aura été altéré sous la plume des copistes.

(2) Mass'oudi, chap. 15.—Ebn Haoucal (pag. 145) dit que le roi de ce pays est parent et vassal du khacan des Khazares, et qu'il professe, ainsi que son suzerain, la religion judaïque; mais cet auteur écrivait trente ans après Mass'oudi.

(3) سَمَنْدَر.

(4) Selon Mass'oudi, chap. 15, à huit journées.

(5) Ebn Haoucal, pag. 145.

(6) Mass'oudi, l. c.

dit-on, quatre mille : aussi le raisin y est très-abondant. Sa population, dont les Khazares forment la plus nombreuse partie, se compose de mahométans, de chrétiens et de juifs, qui ont leurs mosquées, leurs églises et leurs synagogues. Les maisons y sont en bois, assez grandes, construites comme des huttes (de nomades), avec des toits élevés [1]. J'ai ouï dire que les sujets du prince de Khaïdak attaquent souvent les habitants de la ville des Portes [2] (XVI).

Au nord-ouest et à trois journées de distance de la ville des Portes, on trouve le pays montagneux de *Sérir* [3], qui contient douze mille villages, et dont la capitale s'appelle Djirakh [4]. Le roi de Sérir est chrétien ; il prend, comme ses prédécesseurs, le titre de *filan-schah*, et celui de possesseur du sérir, c'est-à-dire du trône [5]. Voici ce qu'on raconte sur l'origine du nom de *Sérir*. Lorsque Yezdedjurd, le dernier souverain

(1) Ebn Haoucal, *ibid.* Cet auteur ajoute que les Russes saccagèrent, en 358 (968-9), la ville de Samander, et ruinèrent les vergers et les vignobles qui couvraient ses environs.

(2) Mass'oudi, l. c.

(3) سرير.

(4) جيرخ ; جيرج, Djiredj; جمرج, Djamardj; خندخ, Khandakh; خنوج Khanoudj.

(5) *Sérir* signifie *trône* en arabe, et de là probablement le conte que l'on fait sur le trône de Yezdedjurd.

de la dynastie perse des Sassanides, fuyant devant les Arabes (en 642), se retira dans le Khorassan, il envoya son trône d'or et ses trésors dans les monts Cabokh, sous la garde de l'un de ses officiers, qui descendait de Bahram Tchoupin. Ce seigneur persan se rendit maître du pays appelé aujourd'hui Sérir, et le transmit à sa postérité. Le souverain du Sérir a le droit de réduire ses sujets à l'esclavage. Il fait souvent des courses, au nord de ses frontières, sur le territoire des Khazares, ayant sur ce peuple voisin l'avantage qu'ont les montagnards sur les habitants des plaines (XVII).

On trouve, près du Sérir, le pays des *Zirhguéran* (1), nom qui signifie, en persan, *fabricants de cottes de mailles*. En effet, la plupart d'entre eux font de ces armures, ainsi que des sabres, étriers, mors, et toutes sortes d'instruments de fer. Ils sont chrétiens, mahométans ou juifs. Leur pays est hérissé de montagnes, qui leur servent de remparts contre leurs voisins (XVIII).

Au nord du Sérir et à l'ouest du Khaïdac, est le pays montagneux des *Goumikès* (2), peuple

(1) زره‌كران; زردكران, Zerdguéran; دربكران, Derbguéran, etc.

(2) غميق.

chrétien, qui obéit à des chefs, mais n'a pas de roi. Il vit en paix avec les Alans (XIX).

Du territoire des Goumikès, on entre dans celui des Alans [1], qui est très-cultivé. Les habitations y sont si rapprochées, que lorsqu'un coq chante, tous les autres lui répondent jusqu'aux extrémités du pays. Le roi des Alans prend le nom héréditaire de *Kerkenedadj* [2]; sa capitale s'appelle *Magass* [3]. Il habite aussi des maisons de plaisance. Il a une armée de 30,000 cavaliers. Un de ses prédécesseurs embrassa le christianisme dans le premier siècle de la dynastie des Abbassides [4]. Avant cette époque, les Alans étaient paiens; mais, il y a peu d'années [5], ils abjurèrent la foi du Christ, et chassèrent les évêques et les prêtres qui leur avaient été envoyés par l'empereur romain.

(1) آلان.

(2) كركنداج, كَرْكَرْنْداج, Kerkernedadje; كدكنداج, Kedkendadje.

(3) مغص. Mass'oudi ajoute que ce nom signifie ديانة, en arabe, c'est à dire *dévotion, soumission, observance religieuse.* On trouve sur le bord du Tchérék, rivière qui se jette dans le Terek, un lieu nommé *Mokhatschla*, que nous indiquons pour la ressemblance de ce nom avec celui de *Magass*.

(4) Cette dynastie commença à régner en 749.

(5) Dans le texte d'Ebn Mass'oudi : *postérieurement à l'année* 320 (932), et il écrivait en 332 (943-4).

Entre le pays des Alans et les monts Cabokh s'élève une forteresse appelée *le Château de la Porte des Alans*, qui est assise sur un rocher très-éminent, au bord d'un fleuve, sur lequel on a jeté un pont en cet endroit. C'est l'unique route par où les Alans peuvent pénétrer dans les monts Cabokh. Ils doivent passer sur ce pont pour arriver à la forteresse, qui est d'ailleurs inexpugnable. Un seul homme qui la garderait pourrait défendre ce passage contre tous les rois barbares, à cause de sa hauteur extraordinaire, et de sa situation, qui commande le pont et le chemin. Elle possède, dans son intérieur, une source d'eau douce. C'est un des châteaux les plus renommés dans le monde pour sa force, et il est vanté dans les poëmes des Perses. Il fut bâti par l'ordre d'un ancien prince perse, nommé Isfendiar, fils de Gouschtasb, qui y mit une garnison, pour empêcher les Alans de pénétrer dans ces montagnes [1]. Lorsque Masslamat, fils d'Abd-oul-Mélik, fils de Mervan, eut soumis à la domination des khaliphes les habitants des monts Cabokh, il confia à ses troupes arabes la garde de cette place. Elle a conservé

(1) Isfendiar, fils du roi de Perse Gouschtasb, de la dynastie des Keyaniens, fut tué en combat singulier, sous le règne de son père, cinq siècles avant J.-C.

jusqu'à nos jours une garnison arabe, qui reçoit ses vivres et ses vêtements de la ville frontière de Tifliss, située à cinq grandes journées du château des Alans (XX).

Les Alans ont pour voisins (à l'ouest) les *Caschakes* (1), grande nation qui est restée attachée aux croyances du sabéisme; son territoire s'étend depuis les monts Cabokh jusqu'à la mer *Ponttous*. C'est la plus belle race d'hommes parmi les peuples de ces montagnes. Il n'en est point où les individus des deux sexes aient les traits plus réguliers, le teint plus blanc, la taille plus élevée, la ceinture plus svelte, les épaules et les hanches plus larges; enfin, dont toutes les formes soient plus parfaites. Les femmes caschakes passent pour être voluptueuses. Les vêtements de cette nation consistent en tissus de lin, en écarlate, en étoffes de soie romaines et toutes sortes de draps d'or. Parmi les toiles de lin que les Caschakes fabriquent, il en est une espèce appelée *tala* (2), qui est plus fine et en même temps plus durable que celle de Dibik (3) (en Égypte). Un vêtement

(1) كشك.

(2) طلا.

(3) دبيق. Au temps d'Hérodote, les toiles de la Colchide étaient déjà renommées. Cet auteur cite, entre autres indices de l'origine égyptienne des habitants de la Colchide, leur habileté

de cette étoffe coûte jusqu'à dix dinars. On en exporte dans les pays mahométans voisins, où l'on en reçoit également d'autres cantons du Caucase; mais ceux de fabrique caschake sont préférés. Le pays des Caschakes est fréquenté par les marchands de Trébizonde, qui y viennent par mer, et les Caschakes visitent eux-mêmes ce port de la mer Ponttous, qui a des foires annuelles où se rendent des commerçants de beaucoup de nations, Musulmans, Romains, Arméniens, etc. [1]. C'est à Trébizonde que se réunissent les marchands musulmans pour entrer dans l'empire romain, et c'est par Trébizonde que nous recevons les étoffes romaines de drap d'or, de lin et de coton, ainsi que les draps de laine et les étoffes russes; ce qui est la source d'un revenu considérable pour le fisc [2].

Les Caschakes ont sur le bord de la mer Ponttous des forteresses où ils se retirent, lorsqu'ils sont attaqués par les Alans. Ils ne leur seraient cependant pas inférieurs en forces, s'ils voulaient se soumettre à l'autorité d'un seul chef. On peut même dire que s'ils étaient unis entre eux, ni

dans l'art de tisser le lin, où seuls de tous les peuples ils égalaient les Égyptiens. (*Euterpe*, 105.)

(1) Mass'oudi, l. c.

(2) Ebn Haoucal, p. 112.

les Alans, ni les autres peuples de ces contrées ne pourraient leur résister (XXI).

Au-delà du territoire des Caschakes, il y a sur le bord de la mer (Noire) une vaste contrée, nommée *les Sept-Cantons* (1), qui est habitée par une grande nation chez laquelle il est difficile d'arriver. Je n'ai pas pu savoir quelle est sa religion.

Un grand fleuve, qu'on peut comparer à l'Euphrate, et qui, selon les uns, se jette dans le Pontous, selon d'autres, dans le golfe Maïttous, sépare les Caschakes d'une grande nation païenne nommée *Iram-Zates* (2). Voici un fait singulier, mais bien connu : il arrive tous les ans une grande quantité de poissons dans ces parages; les habitants leur coupent la chair d'un côté pour s'en nourrir; eh bien! ces mêmes poissons reviennent l'année suivante, et présentent leur autre côté qu'ils avaient conservé intact. On voit alors qu'une nouvelle chair a remplacé celle qui leur avait été enlevée.

Ce pays est, dit-on, voisin d'une contrée fort remarquable. C'est une plaine d'environ cent milles d'étendue, environnée de quatre chaînes de montagnes très-escarpées, dont les cimes se

(1) En arabe, سبع بلدان.
(2) إرم ذات.

perdent dans les nues. On voit, au centre de cette plaine, une cavité dans le roc, si parfaitement circulaire, qu'on la croirait tracée au compas. Elle a cinquante milles de circonférence et deux milles de profondeur. Sa pente est droite comme un mur, de sorte qu'il est impossible d'y descendre. La nuit, on y voit briller beaucoup de lumières éparses; mais le jour, on peut distinguer des villages, des champs cultivés, des rivières, des hommes et des animaux. Tous ces objets paraissent très-petits, à cause de l'énorme profondeur de la cavité. On ignore de quelle nation sont les hommes qui l'habitent; on ne peut pas communiquer avec eux; car il leur est aussi impossible de gravir le pan vertical de cette cavité qu'il l'est à ceux d'en haut d'y descendre.

S'il faut en croire les récits des voyageurs, il y a, au-delà de ces montagnes, sur le bord de la mer, une autre cavité moins profonde, qui est garnie de forêts habitées par une espèce particulière de singes. Ils marchent sur deux pieds; ils ont le visage rond et toutes les formes humaines; seulement leur corps est couvert de poils : il ne leur manque enfin que la parole; encore saisissent-ils parfaitement tout ce qu'on veut leur faire entendre par signes. Ils sont si fins, que pour les prendre, il faut employer toutes sortes de stratagèmes. On a soin d'offrir

ces animaux aux princes voisins, qui en font un grand cas. Le singe est dressé à se tenir immobile derrière son maître, la main armée d'un instrument avec lequel il chasse les mouches. Comme il possède l'instinct de découvrir le poison qu'on aurait mis dans les boissons et les mets, son maître, lorsqu'il est à table, lui jette de chaque plat. Si le singe refuse d'en manger, on peut être sûr qu'il s'y trouve du poison [1]. Ces choses paraissent, à la vérité, bien étranges; mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu?

(1) Mass'oudi, chap. 15. — Ebn el-Vardi.

CHAPITRE II.

Colonie Arabe. — Djidan. — Sémander. — Fleuve Itil (Volga). — Ville d'Itil. — Pays des Khazares. — Leur langue. — Leur roi. — Le lieutenant du roi. — Leur religion. — La garde du khacan. — Respect des Khazares envers leur souverain. — Femmes du khacan. — Tombeaux des khacans. — Installation d'un nouveau khacan. — Tribunaux. — Mahométans à Itil. — Productions de la Khazarie. — Revenus publics. — Esclaves.

Après avoir passé toute une semaine dans la ville des Portes, je continuai ma route vers le fleuve *Itil* (1) (Volga). Je n'avais pas fait trois

(1) ایتل, Itil; إتل, Itel; ااتل, Eetel; اتل, Etel; Atil dans Constantin-Porphyrogénète; Etil dans Rubruquis. L'auteur du Mérassid-ul-Ittilâ, et celui du Djihan Numa (pag. 367), disent qu'il faut prononcer Itil. Ce mot signifie *fleuve* en turc, et les peuples turcs du Nord l'ajoutent aux noms de leurs rivières; ils disent : *Jaik-Idüli*, le fleuve Jaïk; *Ouloug-Itil*, le grand fleuve, c'est-à-dire le Volga; *Tolman-Idel*, ou la Kama, *Tana-Idel*, *Keskonna-Idel*, *Orman-Idel*, rivières qui coulent dans le gouvernement de Cherson. Il est remarquable que le Volga est encore aujourd'hui appelé *Rhau* par les Mordvas, peuples de race Tchoude ou Finoise, qui demeurent entre ce fleuve et l'Oca; ce qui nous confirme dans l'opinion que les peuples qui

milles que je me trouvai au milieu d'une colonie d'Arabes musulmans. On concevra que j'eus beaucoup de plaisir à rencontrer, loin de ma patrie, des hommes qui parlaient ma langue; ils n'en savaient même pas d'autre. Cette peuplade est là depuis l'époque où les Arabes firent la conquête de ces régions septentrionales. Les forêts et les rivières de son territoire lui servent de barrières contre les Khaïdaks, ses voisins au nord, et d'ailleurs elle est protégée par la garnison de la ville des Portes (XXII).

Je traversai la principauté de Khaïdac, et m'arrêtai à Samander, d'où il me fallut sept jours pour arriver à la capitale du royaume des Khazares (1). Elle est située sur les deux rives du fleuve *Itil*, dont elle a pris le nom (2), et à une petite distance de son embouchure dans la mer Caspienne. On dit que ce fleuve, qui vient du pays des Russes et des Boulgares (3),

habitaient ces contrées septentrionales, du temps de Ptolémée, appartenaient à la même race.

(1) خزر.

(2) Ebn Haoucal, p. 6.

(3) Ebn Haoucal, pag. 143. Selon Mass'oudi (ch. 15), l'Itil vient de la partie septentrionale du pays des Turcs; l'une de ses branches traverse la Boulgarie, et ce fleuve se jette dans la mer Maïttous. Mass'oudi croyait, comme on le verra plus bas, que le Don est un bras du Volga.

se divise, vers la fin de son cours, en plus de 70 branches, et que néanmoins il ne paraît pas éprouver de diminution, à cause de l'abondance de ses eaux, dont on peut distinguer la couleur de celle de la mer, jusqu'à deux journées de son embouchure. Elles se gêlent en hiver, parce qu'elles ne sont pas salées [1].

La ville d'*Itil*, longue d'environ un fersenk [2], est entourée d'un mur; ses deux parties, séparées par le fleuve, ont chacune deux portes, l'une sur l'Itil, l'autre sur la campagne. On y voit des marchés et des bains. Les maisons y sont éparses et ressemblent à des huttes; elles sont de bois et de feutre, mais il y entre un peu d'argile [3]. Le palais royal, situé sur le bord d'une île qui communique, par un pont de bateaux, à la partie occidentale de la ville [4], est le seul édifice qui soit en briques; car l'usage des briques est interdit pour les maisons des particuliers. Il n'y a que les gens du roi qui habitent

(1) Ebn Haoucal, pag. 145.

(2) *Id.*, pag., 143.

(3) Ebn Fozlan, ap. Fræhn, *Veteres memoriæ Chasarorum.* — Ebn Haoucal, pag. 143.

(4) Mass'oudi, ch. 15. Ebn Fozlan et Ebn Haoucal disent, au contraire, que le palais était situé dans la partie occidentale de la ville et loin du fleuve.

cette partie occidentale; l'autre, plus grande, et nommée *Khazeran* (1), est peuplée de mahométans, de chrétiens, de juifs et de païens.

On trouve dans le pays des Khazares quelques autres villes, parmi lesquelles je citerai *Balandjar* et *Khamlidje* (2); mais on ne voit pas de villages aux environs de leur capitale. Le pays est néanmoins parsemé de champs cultivés, jusqu'à la distance de 20 fersenks. En été, les habitants d'Itil vont recueillir les moissons, qu'ils transportent à la ville en chariot ou en bateau. Le riz et le poisson forment leur principale nourriture (3).

La langue des Khazares diffère totalement du turc et du persan; elle n'a d'affinité avec aucun autre idiôme (4). Leurs traits physiques ne ressemblent pas non plus à ceux des Turcs. Ils ont les cheveux noirs. On dit au reste qu'il y a deux

(1) خزران ; خزروان, Khazervan.

(2) بَلَنْجر و خمليج. Voyez *Nokhbet-ud-Dahr*. Schems-ud-din, de Damas, l'auteur de cette géographie, dit (Bab IX, fassel 4) qu'il y a, dans le pays des Khazares, quatre villes: *Khamlidje*, *Balandjar*, *Semender* et *Itil*.

(3) Ebn Haoucal, pag. 143. Le terrain fertile qui borde le Volga, dans la dernière partie de son cours, est resserré, des deux côtés de ce fleuve, par des plaines sablonneuses.

(4) Ebn Haoucal, pag. 145.

races de Khazares; que les uns, nommés *Cara-Khazares*, ou Khazares noirs [1], sont basanés et presque noirs comme les Indiens, tandis que les autres ont le teint blanc et de beaux traits [2].

Le roi des Khazares est issu de l'une des premières familles de la nation. On l'appelle *Ilk* ou *Bak* [3], et on lui donne le titre de grand-khacan (XXIII); mais ce roi n'exerce aucune autorité. Le pouvoir suprême est entre les mains d'un régent, qui se dit le lieutenant du khacan. Ce dernier n'a que les honneurs de la royauté. Il vit retiré au fond de son palais, ne prend nulle part aux affaires du gouvernement, ne se montre presque jamais en public, et n'est pas accessible aux particuliers. Toutefois, le régent lui rend les plus grands respects [4]; il va journellement lui faire sa cour, et ne paraît devant lui

(1) *Cara* veut dire *noir* en turc. Cette épithète aura été donnée aux Khazares par les peuples turcs leurs voisins. Or, les Turcs ont coutume de distinguer les branches d'une même nation par les surnoms de noirs, blancs, etc.; mais les géographes arabes auront pris cette dénomination à la lettre, et cru qu'elle indiquait la couleur de la peau.

(2) Ebn Fozlan, l. c. — Ebn Haoucal, pag., 145.

(3) بلك ; باك.

(4) Ebn Fozlan, l. c. — Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 145. Suivant ce dernier, c'est le régent qui prend le titre de Khacan.

que pieds nus. Au moment où il le salue, il allume un morceau de bois qu'il tient à la main, et lorsque ce bois est consumé, il va s'asseoir sur le trône, à la droite du khacan. Le régent, décoré du titre de *khacan-bouh* [1], est chargé de la représentation royale; il commande l'armée, gouverne l'état, et dicte des lois aux princes tributaires. Après lui, vient le *kender-khacan* [2], puis le *tschaouschigar* [3]. Le roi ne reçoit que ces grands dignitaires; personne autre n'est admis en sa présence [4].

Le khacan et le régent professent le judaïsme, ainsi qu'une partie des Khazares [5]. Ce fut sous le règne du khaliphe Haroun-er-Raschid [6] que leur roi embrassa cette religion, et depuis lors, beaucoup de Juifs sont venus des pays musulmans et romains s'établir dans ses états. Leur nombre s'y est accru à la suite de la persécution que leur a fait essuyer dans l'empire romain

(1) خاقان بُه. C'est peut-être *Khacan-bey*.

(2) كندر خاقان.

(3) جاوشيغر. Comme l'a remarqué M. Fræhn, on trouve ici le nom persan et turc de *Tchaouschk*.

(4) Ebn Fozlan, l. c.

(5) Ebn Fozlan, *ibid.* — Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 143.

(6) Ce khaliphe régna de 786 à 809.

l'empereur Romanous, actuellement régnant (944), pour les contraindre à embrasser la foi chrétienne [1].

Le khacan a une garde de douze mille hommes, tenue toujours au complet [2] et soldée [3]. Nul autre souverain dans ces contrées septentrionales n'a de troupes à sa solde. La plus grande partie de cette garde se compose de musulmans, appelés *Larssiyés* [4]. Ils vinrent anciennement du Khorazm, fuyant la famine et la peste qui ravageaient leur pays. Je ne sais pas la date précise de cet événement, mais il est postérieur à notre ère. Ces Larssiyés sont les meilleures troupes du khacan; c'est à eux qu'il se fie dans ses guerres. D'après leurs capitulations, ils jouissent du libre exercice de leur culte; ils ont des mosquées et font chanter

(1) Mass'oudi, l. c. Cet auteur ajoute: « Nous avons raconté, « dans nos précédents ouvrages, l'histoire de la conversion du « roi des Khazares à la religion juive. »

(2) Ebn Haoucal, pag. 143.

(3) Mass'oudi, ch. 15. Ebn Fozlan et Ebn Haoucal disent, au contraire, qu'ils n'avaient pas de solde fixe, mais qu'ils recevaient de temps à autre des provisions.

(4) لارسيّة; لَارْسَنَه, Larsséné; ارسَيّة, Arssiyé; اربسية, Arissiyet.

l'ez'an [1]; c'est parmi eux que doit être choisi le principal ministre d'état; aussi le visir actuel est-il mahométan; il s'appelle Ahmed fils de Couya. Ces militaires sont enfin dispensés de servir dans les guerres que le roi des Khazares soutient contre des peuples mahométans; car ils ne veulent pas porter les armes contre ceux de leur religion. Ils sont au nombre de sept mille, tous armés d'arcs et de lances, couverts de casques, de cuirasses et de cottes de mailles. Leur nom est devenu commun dans ce pays à tous les Musulmans, que l'on appelle aussi *Larssiyés*. On voit, au reste, parmi les troupes du roi des Khazares, des Russes et des Sclabes païens [2].

Les militaires khazares qui ont tourné le dos à l'ennemi sont punis de mort. Si des généraux ont commis la même faute, ils sont conduits avec leurs familles devant le souverain, qui donne, en leur présence, leurs femmes et leurs enfants à qui il lui plaît. Il dispose également de leurs chevaux, de leurs effets, de leurs armes, de leurs maisons; puis le coupable est coupé par le milieu du corps, ou crucifié, ou pendu à un arbre; mais quelquefois le prince lui fait

(1) C'est l'annonce de l'heure de la prière, qui se fait du haut des minarets.

(2) Mass'oudi, ch. 15.

grace de la vie, et le met au nombre de ses écuyers [1].

Lorsque le khacan monte à cheval, il est suivi de sa garde, mais de loin, car elle se tient toujours à un mille de distance de sa personne. A l'aspect de ce souverain, ses sujets tombent la face contre terre; ils ne relèvent la tête que lorsqu'il s'est éloigné [2]. Personne ne passe même devant le tombeau d'un khacan sans mettre pied à terre et se prosterner. On ne remonte à cheval qu'après avoir perdu de vue le tombeau. Les Khazares ont un si grand respect pour leur roi, que s'il a jugé un seigneur digne de mort, mais que par égard pour son rang il ne veuille pas le faire périr en public, il lui ordonne de se tuer, et le condamné retourne chez lui pour s'ôter la vie [3].

Ce prince a, suivant l'usage établi, vingt-cinq femmes, qui sont prises parmi les filles des rois ses voisins et tributaires. Il est servi par soixante filles esclaves, toutes d'une beauté accomplie. Chacune d'elles a son habitation séparée; chacune est confiée à la garde d'un eunuque. Lorsque le khacan veut la voir, cet eunuque la conduit

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) *Ibid.*

(3) Ebn Haoucal, pag. 146.

jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, où il attend qu'elle sorte pour la ramener chez elle et ne plus la perdre de vue [1].

A la mort du khacan, on construit un grand édifice, contenant vingt pièces, que l'on tapisse d'étoffes de soie et or, et dans chacune desquelles on creuse un tombeau. Ce bâtiment est élevé au-dessus du fleuve, afin, disent les Khazares, que ni homme, ni démon, ni reptile, ne puissent atteindre le tombeau de leur roi. On répand dans ce sépulcre une poudre de pierre très-fine, qu'on recouvre d'une couche de chaux vive. Lorsque le khacan est inhumé en ce lieu, on coupe la tête à tous ceux qui l'y ont déposé, afin qu'on ne sache pas laquelle de ces pièces recèle son tombeau. Le sépulcre d'un roi est appelé *Paradis;* pour exprimer qu'il est mort, on dit qu'il est allé en paradis [2].

Lorsqu'un khacan est mort, c'est le régent qui désigne son successeur. Avant d'installer sur le trône le nouveau souverain, il l'exhorte à remplir scrupuleusement les devoirs que lui impose la dignité royale, et lui fait sentir combien il serait coupable de les négliger. Ensuite le régent lui passe au cou un cordon de soie, qu'il serre

(1) Ebn Fozlan, *ibid.*

(2) Ebn Fozlan, l. c.

comme pour l'étrangler, et quand le prince est sur le point de perdre la respiration, on lui demande combien de temps il veut régner; il le dit, et lorsque le terme qu'il a lui-même fixé est écoulé, on le tue [1]. J'ai même ouï dire qu'on ne le laisse pas régner plus de quarante ans, au bout desquels on lui ôte la vie, parce qu'on suppose que son esprit est affaibli par l'âge [2] (XXIV).

Il arrive quelquefois, dans les calamités publiques, que le peuple va trouver le régent et lui dit: « Nous avons consulté l'augure sur le roi et « sur son règne; les présages sont sinistres; dé- « fais-nous de ce khacan, ou livre-le-nous afin « que nous le fassions périr. » Quelquefois il leur livre le prince, et ils le tuent; ou bien il se charge lui-même de lui donner la mort; quelquefois il en a compassion, et lui sauve la vie, surtout lorsqu'on n'a réellement rien à lui reprocher. Telle est maintenant la coutume des Khazares; je ne sais pas si elle est ancienne [3].

Les Bourtasses, les Boulgares, les Russes, les Slaves et d'autres peuples, sont soumis au souverain des Khazares. On voit des individus de

(1) Ebn Haoucal, p. 146.

(2) Ebn Fozlan, l. c.

(3) Mass'oudi, ch. 15.

toutes ces nations dans la ville d'Itil, où il y a sept juges (1). Deux de ces magistrats sont mahométans et prononcent d'après notre loi; deux sont Khazares et jugent d'après la loi hébraïque; deux sont chrétiens et jugent selon l'Évangile; le septième, qui est pour les Sclabes, les Russes et autres païens, juge par les règles de la raison naturelle. Dans les cas difficiles, ces derniers vont consulter les cadis mahométans et se conforment à leur décision (2). Nul plaignant ne peut s'adresser directement au souverain; les juges seuls ont accès auprès de lui (3); mais pendant les séances des tribunaux, les magistrats lui envoyent des messagers pour l'instruire des causes et prendre ses ordres (4).

Beaucoup de marchands et d'artisans mahométans sont venus s'établir dans le pays des Khazares, parce qu'ils y trouvent justice et sûreté (5). On en compte, dit-on, au-delà de dix mille; c'est la plus nombreuse des quatre sectes; la moins nombreuse est celle des Juifs; mais toutes

(1) *Idem*. — Ebn Haoucal, p. 143. Il y en avait neuf, selon Ebn Fozlan.

(2) Mass'oudi, l. c.

(3) Ebn Fozlan, l. c.

(4) Ebn Haoucal, pag. 143.

(5) Mass'oudi, l. c.

les personnes qui composent la maison du roi sont de cette religion [1].

Les mahométans sont soumis, dans Itil, à l'autorité d'un préfet particulier, appelé *Khizmet* [2] qui est de leur religion, et nommé par le roi. Ils ont dans cette ville environ trente mosquées (Messdjids) et une cathédrale (Messdjid-Djami), [3] dont le minaret est plus élevé que le palais royal, avec des colléges où leurs enfants apprennent à lire le Cour'an. Si les Musulmans et les Chrétiens qui se trouvent dans le pays s'unissaient contre les Khazares, ils leur feraient la loi [4].

Dans l'année 310 (922-3), le roi des Khazares ayant appris que les Musulmans avaient détruit les temples des Juifs dans le pays d'*Albaboundje* [5], fit abattre le minaret élevé de la principale mosquée d'Itil, et mettre à mort les Muezzins de ce temple, disant que s'il ne faisait

(1) Ebn Fozlan. — Ebn Haoucal, pag. 143.

(2) خزمت.

(3) Ebn Fozlan. — Ebn Haoucal, pag. 143. Il y a cette différence entre *Messdjid* et *Messdjid el-Djâmi*, que c'est seulement dans ces dernières mosquées qu'on célèbre l'office divin, le vendredi. *Messdjid el-Djami* veut dire mosquée du vendredi.

(4) Mass'oudi, l. c.

(5) البابونج. Ce nom est probablement mal écrit.

pas démolir la mosquée même, c'était uniquement pour ne pas provoquer la destruction des synagogues dans les pays mahométans [1].

Il y a dans le pays des Khazares une chaîne de montagnes appelée *Batra*[2], qui court du midi au nord. Il s'y trouve des mines d'argent faciles à exploiter, ainsi que des mines de cuivre [3]. Ce pays n'a aucun produit qui s'exporte dans le Midi, si ce n'est la colle de poisson; car le miel, la cire, les pelleteries, que les Persans reçoivent de Khazarie, y sont apportés de Russie, de Boulgarie et de Couyaba [4] (Kiew) [5]. Il en est de même de ces peaux de castor que l'on exporte dans le monde entier, et qui ne se trouvent que dans les fleuves de ces trois contrées septentrionales. La plupart des fourrures, et même les plus belles, viennent de la Russie, ou de plus loin encore, du pays de Yadjoudje et Madjoudje, situé derrière la Russie; c'est de là que les mar-

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) باتره.

(3) Ebn-al-Vardi.

(4) كربانه ; كرثابة ; ce doit être كويابه Couyaba. La même ville est appelée Kioba, Kiova, par Constantin Porphyrogenète, *De adm. Imp.*, cap. IX.

(5) Ebn Fozlan, l. c. Ebn Haoucal, pag. 143 et 145.

chands russes les reçoivent, et ils vont les porter à Khazeran, qui, comme je l'ai dit, est la partie orientale de la ville d'Itil, habitée principalement par des marchands [1].

Les Khazares ne fabriquent pas d'étoffes; celles dont ils se vêtissent leur viennent des côtes méridionales de la mer Caspienne, de l'empire romain, et d'autres contrées voisines [2].

Les revenus de l'état se composent des droits que paient les voyageurs, et de la dîme des marchandises sur toutes les routes qui conduisent à la capitale. Les habitants donnent des contributions en nature, comme vivres, boissons, etc.

Les Khazares qu'on voit esclaves sont tous païens; car les Khazares païens vendent leurs enfants, et ont des esclaves de leur propre nation, au lieu que chez les Khazares chrétiens et juifs, de même que chez les musulmans, il n'est

(1) Ebn Haoucal, pag. 144 et 145.

(2) *Ibid.*, pag. 145. Le commerce entre les pays au nord et au midi de la mer Caspienne était fort ancien. Plus de mille ans auparavant, les Aorses, peuple établi sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, recevaient des mains des Arméniens et des Mèdes les marchandises de l'Inde et du pays de Babylone, qui étaient transportées à dos de chameau. (Strabon, lib. XI, cap. 5.)

pas permis de réduire en servitude ses co-religionnaires. Ces idolâtres ont coutume de se prosterner devant les personnes auxquelles ils doivent dû respect (1).

(1) Ebn Fozlan, l. c. — Ebn Haoucal, pag. 143.

CHAPITRE III.

Mention des Khazares sous la dynastie perse des Sassanides. — Leurs possessions au midi du Caucase, un siècle avant Mahomet. — Conquête du nord de l'Arménie par les Perses. — Fortifications élevées par les rois de Perse Cobad et Nouschirévan, pour défendre le passage du Caucase aux Khazares. — Domination des Khazares sur les pays au midi du Caucase, après la chute de la monarchie perse. — Conquêtes des Arabes dans l'Arménie, l'Azerbaïdjan et les cantons du Caucase. — Leurs guerres avec les Khazares dans les deux premiers siècles de l'islamisme. — Leur domination affermie sur la plupart des contrées montagneuses qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne. — Tributs imposés par les Arabes aux petits princes de ces cantons du Caucase.

Comme le territoire des Khazares s'étendait jusqu'aux rives du Kour, à l'époque où le flambeau de l'islamisme dissipa les ténèbres de l'Arabie, nos ancêtres, en voulant étendre leurs conquêtes vers ces régions septentrionales, eurent, pendant plus d'un siècle, de fréquentes guerres avec les Khazares, auxquels ils finirent par enlever les contrées montagneuses qui séparent les deux mers méditerranées. Nous allons rapporter ce

que nous avons trouvé dans nos meilleurs ouvrages historiques, sur cette lutte sanglante, et sur les invasions des Khazares antérieures à l'hégire.

Nous lisons, dans l'histoire des Perses, que l'empereur romain Elianouss (Julien), celui qui, parvenu au trône, abjura la foi chrétienne, dans la guerre qu'il fit à Sabour, dont il conquit la capitale *Tissoun* (1) (Ctésiphon), avait une armée composée de Romains, de Khazares et d'Arabes (2).

Un siècle avant notre ère, la domination des Khazares s'étendait, au midi, jusqu'à l'Aras; car ils possédaient le Djorzan (3) et l'Arran, deux provinces de l'Arménie, qui est bornée, vers le septentrion, par la chaîne des monts Caboks (4). Le reste de ce royaume était soumis aux Romains (5).

Le roi de Perse Cobad, fils de Firouz, en-

(1) طيسون. Dans l'année 362 de J.-C.

(2) Tabari, *Tarikh-el-Mulouk*, tom. III.

(3) جرزان. C'est, comme on l'a vu plus haut, le pays dont Tiflis est le chef-lieu.

(4) *Merassid-el-Ittila*, art. Cabk.

(5) Balazori, *Futouh-el-Boldan*, chap. intit. *Futouh-Erminiyé*. Il nous semble que cet auteur se trompe, et, qu'à cette époque, la plus grande partie de l'Arménie obéissait au roi de Perse.

voya contre les Khazares une armée de douze mille hommes, qui conquit le pays situé entre l'Aras et le Kour. Ce prince s'empara aussi du Schirvan, et fit élever sur la limite septentrionale de cette contrée, depuis la mer jusqu'à la Porte des Alans, un rempart qui fût garni de trois cents forts; mais on négligea d'entretenir ce boulevard après la construction de la forteresse, nommée la Porte des Portes. Ce fut, comme nous l'avons dit, Nouschirévan, fils et successeur de Cobad, qui jeta les fondements de cette dernière ville. Ayant pris aux Romains tout ce qu'ils possédaient de l'Arménie, il fit bâtir, sur cette frontière de son empire un grand nombre de châteaux, où il mit en garnison de bonnes troupes, et entre autres l'élite des *Sissadjans* [1] (XXV); mais, après la chute de la monarchie des Perses, la plupart de ces places restèrent sans garnison et tombèrent en ruine [2].

Lorsque Hormouzd, fils de Nouschirévan, fut attaqué, d'un côté, par Sabé [3], khacan des Turcs (de la Transoxiane), qui s'avança avec trois cent mille hommes jusqu'à Badghiss et Hérat,

(1) السيسجان.

(2) Balazori, *Ibid.*

(3) سابه.

de l'autre, par l'empereur romain, qui parut sur sa frontière occidentale à la tête de quatre-vingt mille guerriers, le souverain des Khazares, profitant de ces circonstances, entra par la Porte des Portes dans le royaume de Perse, mettant tout à feu et à sang [1].

Après la chute de la dynastie des Sassanides, les Khazares et les Romains reprirent les provinces de l'Arménie qui leur avaient été enlevées par les Perses; mais ils ne les conservèrent pas long-temps. Le khaliphe Omar, vainqueur des Perses à Cadessiyah, et maître de Modaïn leur capitale, envoya, dans l'année 17 (638), plusieurs corps d'armée qui, commandés par les généraux Osman, fils d'Abou-el-Ass, Bekir, fils d'Abd-Oullah, et Abd-our-Rahman, fils de Rabi'at, soumirent au tribut la Mésopotamie, l'Azerbaïdjan, l'Arménie et même le Schirvan [2]. Ce ne fut toutefois que sous le règne de son successeur Osman que la domination des Arabes s'établit en Arménie. Par l'ordre de ce khaliphe, Moaviyah, son gouverneur dans la Mésopotamie, fit marcher contre l'Arménie un corps de six ou huit mille hommes, commandé

(1) Tabary, l. c.

(2) *Tarikh Mounnédjim Baschy*, tom. I. — *Djihan-Nouma*, impr., pag. 339.

par Habib, fils de Masslamah, qui s'était distingué dans la conquête de la Syrie et dans la guerre contre les Romains. Ce général se dirigea d'abord sur la ville de Calicala (Arzroum) (XXVI), qui se rendit par capitulation. Il y séjournait depuis plusieurs mois, lorsqu'il apprit que le *Battrick* (Patricien) Arminacus [1] avait assemblé, pour le combattre, une armée composée en partie d'Alans, d'Abkhazes et de Khazares. Il demanda incontinent du secours à Moaviyah et au khaliphe Osman. Le premier lui envoya mille hommes, qu'il mit en garnison à Calicala, et auxquels il distribua des fiefs dans les environs de cette place. Le khaliphe, de son côté, manda à son préfet dans la ville de Coufah de faire marcher au secours de Habib un corps de troupes sous les ordres de Selman, fils de Rabi'at, le Bahilien [2]. C'était un officier d'un grand mérite qui avait déja fait beaucoup de campagnes. Il partit de Coufah, à la tête de six mille hommes; mais Habib, voyant qu'il tardait d'arriver, attaqua l'ennemi, qui s'était avancé jusqu'au bord de l'Euphrate, le battit et lui fit éprouver une perte considérable.

Arrivant après la victoire, ceux de Coufah

(1) بطريق ارميناقس.

(2) C'est à dire, de la tribu *Bahilé*.

n'en demandèrent pas moins à partager les dépouilles des vaincus. Les troupes de Habib ne voulurent pas y consentir; il s'éleva, à ce sujet, une altercation très-vive entre les deux chefs, et quelques Syriens menacèrent même de tuer Selman. Ce général porta ses plaintes au khaliphe, qui lui répondit que le butin appartenait de droit aux Syriens, et lui ordonna de marcher sur l'Arran.

Habib poursuivit ses opérations, et longeant la rive de l'Aras, il prit par capitulation les villes de Débil [1] et de Neschouï [2]. Ayant reçu la soumission du *Battrik* du *Basfourradjan* [3], qui vint le trouver en personne, il s'avança vers le Sissadjan [4], où il vit les habitants armés. Il les mit en fuite, et s'empara du château fort de Vaiss [5]; puis il imposa un tribut à la place forte

(1) C'est Tovin, qui était, depuis trois siècles, la capitale de l'Arménie. (*Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 119.)

(2) Nakhtchouvan.

(3) البسفرّجان; le Vaspouragan, grande province de l'Arménie, située entre l'Aras et le lac de Van; Nakhtchouvan en était le chef-lieu.

(4) C'était la province arménienne de Siounikh.

(5) حصن ويص. Cette forteresse était peut-être le chef-lieu du canton montagneux de Vaïots-dsor, au centre du pays de Siounikh.

de Sissadjan, et marcha sur le Djorzan. Il fut joint en route par un député du Battrik et des habitants de ce pays, qui lui demandaient la paix. Habib leur adressa une lettre conçue en ces termes :

« Votre député est venu vers moi et vers les « fidèles qui m'accompagnent, disant de votre « part que nous sommes un peuple comblé des « faveurs de Dieu, et élevé par sa bonté au-des- « sus de toutes les autres nations. C'est la vérité, « et nous en rendons des graces infinies au sei- « gneur, qui a fait miséricorde à Mohammed, « son envoyé, et le meilleur des êtres qu'il a « créés : la paix soit avec lui ! Vous me deman- « dez la paix et vous m'envoyez vos présents, « que je reçois comme un tribut ; en consé- « quence, j'ai dressé pour vous une capitulation, « où j'ai stipulé certaines clauses. Si vous les « acceptez, il faut les accomplir; sinon, prépa- « rez-vous à la guerre, qui vous sera faite au « nom de Dieu et de son envoyé. Salut à qui « suit la bonne voie ! »

Arrivé à Tiflis, il délivra aux habitants de cette capitale un acte par lequel il leur promit sûreté pour leurs personnes, leurs temples, leurs monastères, et l'exercice de leur culte, à condition que chaque chef de famille paierait un dinar de tribut.

Plusieurs villes (1) de ces contrées septentrionales se rendirent à Habib par capitulation. Il garantit à leurs habitants la vie sauve et la conservation de leurs temples et de leurs murailles, contre le paiement annuel d'une capitation et d'un impôt territorial.

Il accorda également la paix, moyennant un tribut, à plusieurs peuples de ces contrées, entre

(1) Voici les noms de ces villes, comme ils sont écrits dans l'exemplaire de l'ouvrage de Balazori, que possède la bibliothèque de Leyde :

وفتح حبيب [1] حوارح و [2] كسفربس و [3] كسال
و [4] جبان و [5] سمجى و [6] الجردمان و [7] كستسجى
و [8] شوشب و [9] نارلب *

[3] Kessal (?), selon Balazori, entre Barda'a et Tifliss, à 25 fersenks de cette dernière ville.

[4] C'est *Khounan*, خنان au confluent du Kour et de la rivière Ktsia. Ebn Haoucal dit que cette place était sur la route de Barda'a à Tifliss, à 22 fersenks de cette dernière ville, et à 21 de Schamcor.

[5] *Samsidji*, *Samtsikhe*, forteresse et district à l'ouest de Tifliss. Moyse de Khorèn en fait mention.

[6] La forteresse de Djardaman, Kertaman, était probablement située au confluent d'une rivière du même nom, et du Kour. La petite rivière qu'on appelle aujourd'hui Hertamans tombe dans le Kour, à l'ouest de l'Acsou, et à une petite distance du confluent de l'Aras.

[8] C'est peut-être *Schauscheth*, nommé, par Moyse de Khorèn, au nombre des cantons de l'Ibérie. Il est situé au midi du Guriel.

Nous ignorons quels sont les autres lieux.

autres à celui qui habitait près de la Porte des Alans, aux Sanariens et aux Doudaniens (1).

De son côté Selman, fils de Rabi'at, le Bahilien, faisait la conquête de l'Arran. Les villes de Baïlécan et de Barda'a lui avaient ouvert leurs portes et s'étaient soumises, ainsi que les autres cantons de cette province, à payer un tribut au khaliphe. Un corps de son armée s'empara de Schamcor; puis ce général passa le Kour, près de son confluent avec l'Aras, et prit la ville de Cabalah. Continuant sa marche vers le nord, il reçut successivement les soumissions du prince de Schéki et d'Alcamibéran (2), des habitants de

(1) Nous allons transcrire ce passage de Balazori :

و صالح اهل [1] فلزحيب و اهل [2] ترماليب و[3] حاحيط
و[4] حوخيط و[5] ارطهال و [6] باب اللان و صالح
[7] الصنارية و [8] الدودانية اتاوة *

[3] C'est probablement Khakhitt, la *Kakhetie*, province occidentale de la Géorgie.

[4] Peut-être *Dschavakhéti*, sur la rive du Kour supérieur, près d'Akaltsiskhe.

[5] C'est sans doute la forteresse d'*Ardahan*, sur une petite rivière qui afflue dans le Kour, au midi d'Akaltsikhé.

[6], [7] et [8] *La Potte des Alans*, les Sanariëns et les Doudaniens, dont il a été question dans le premier chapitre. Les autres noms nous sont inconnus.

(2) القميبران.

Djézan [1], du roi de Schirvan et des autres princes de ces montagnes; des habitants de Mascatt, de Schaberan et de la ville des Portes, qui s'engagèrent tous à payer un tribut: mais ce fut le terme de ses conquêtes. Après avoir passé la ville des Portes, il rencontra le khacan (des Khazares) à la tête de sa cavalerie; la bataille fut livrée sur le bord de la rivière Balandjar [2], et Selman y périt avec quatre mille Musulmans (Dieu leur fasse miséricorde!) [3].

Cette victoire dut livrer aux Khazares une partie des contrées qui venaient d'être soustraites à leur domination; ils les possédaient du moins en 95 (717-4), puisque nos historiens rapportent que Masslamah, frère du khaliphe Vélid, et gouverneur de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, fit en cette année une expédition contre les Turcs,

(1) حزان, ou peut-être جرزان.

(2) بَلَنْجَر.

(3) Selon Mounnédjim-Baschi, cet événement eut lieu dans la septième année du règne d'Osman, c'est-à-dire, dans l'année 31 de l'Hégire (651-2 de J.-C.)

Les historiens arméniens rapportent que les Khazares firent, en 683 de J.-C., une invasion en Arménie, et tuèrent, dans une bataille, Grégoire, arménien, qui était gouverneur de ce pays pour les khaliphes. (Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I., pag. 338.)

et qu'il s'avança jusqu'à la Porte des Portes, dont il se rendit le maître (1).

Mais, en 99 (717-8), une armée khazare de vingt mille hommes pénétra par le Schirvan dans l'Azerbaïdjan. Le khaliphe Omar, fils d'Abd-oul-A'ziz, fit marcher contre les infidèles un corps de quatre mille hommes sous les ordres d'A'mrou, fils de Rabi'yi. On raconte que ce général, ayant représenté au khaliphe que quatre mille hommes ne pouvaient pas se mesurer avec vingt mille, en reçut cette réponse : *A'mrou, qu'importe au boucher le nombre des moutons; les troupes d'un roi juste sont toujours victorieuses.* En effet, par la grace divine, ce corps tua ou fit prisonnière la plus grande partie de l'armée ennemie (2).

En 104 (722-3), une armée musulmane entra dans le pays des Khazares et leur livra bataille; mais Dieu voulut que les vrais croyants fussent défaits, et qu'un grand nombre d'entre eux souffrissent le martyre. Ceux qui revinrent de cette

(1) Schems-ud-din ez-Zéhébi. — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi. — *Tacvim-et-Tévarikh*. Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de cette expédition. Nous avons suivi le *Tacvim*, abrégé chronologique de l'*Histoire mahométane*, par Katib-Tchéléby, impr. à Constantinople.

(2) *Nokhbet-ut-Tévarikh vé al-Akhbar*. — *Tarikh* Béna-kéti. — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

malheureuse expédition furent sévèrement réprimandés par le khaliphe Yézid, qui conféra le gouvernement de l'Arménie à Djerrah, fils d'Abd-Allah, et lui donna une grande armée avec l'ordre de marcher contre les Khazares, que commandait le fils de leur khacan. Il leur livra bataille à une petite distance en deçà de la ville des Portes, au bord de la rivière Alazan [1], et remporta sur eux une victoire signalée. Poursuivant l'ennemi, les Musulmans arrivèrent devant le château de Hassadin [2], qui, pour éviter l'assaut, paya une forte contribution. La ville de Berghouca [3] leur ouvrit ses portes, après six jours de siége; Balandjar, l'une des principales forteresses des Khazares, fit une plus longue résistance; mais enfin les lions de l'islamisme la prirent d'assaut et passèrent la garnison au fil de l'épée. Ils firent dans cette place un butin si considérable, qu'après la déduction du quint, chaque homme reçut trois cents dinars [4].

L'année suivante, Djerrah fit une expédition

(1) الران.

(2) حصدين (حصين).

(3) برغوقا (برغر).

(4) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi. — La cinquième partie du butin appartient au souverain, d'après la loi mahométane.

contre les Alans, conquit plusieurs châteaux au-delà de Balandjar, et fit un riche butin.

Le khaliphe Yézid venait de mourir; Hischam, son frère, qui lui succéda, ôta à Djerrah, dans l'année 107 (725-6), le gouvernement de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie, qu'il donna à son propre frère Masslamah (1).

En 108 (726-7), le fils du khacan fit une invasion dans l'Azerbaïdjan et y assiégea plusieurs villes; mais le lieutenant de Masslamah, Hariss, fils d'A'mrou, le battit et le poursuivit. Lorsque ce général eut passé l'Aras, le fils du khacan lui livra un second combat, où les Turcs furent encore défaits et perdirent beaucoup de monde.

En 110 (728-9), Masslamah entra avec une grande armée dans le Schirvan et prit aux Khazares la forteresse la *Porte des Portes*. De là, il s'avança vers les villes de Hassadin et de Balandjar, dans le pays des Khazares, recevant l'hommage des princes de ces cantons montagneux. Cependant, sur la nouvelle que le roi des Khazares, l'infidèle appelé khacan, marchait avec des forces innombrables, il se retira. Les Musulmans furent atteints près de la Porte des Portes; ils firent alors volte-face. On se battit, pendant deux jours, avec un acharnement impossible à

(1) Zéhébi. — Mounnédjim Baschi.

décrire; par la grace divine, le khacan fut encore vaincu. Il prit la fuite, laissant entre les mains des Musulmans un immense butin. Cette victoire devint célèbre sous le nom de *bataille de l'argile* (1), parce qu'elle fut gagnée sur un terrain argileux (2).

Elle n'empêcha pas que l'année suivante Masslamah ne fût destitué du gouvernement de l'Azerbaïdjan, que le khaliphe Hischam conféra pour la seconde fois à Djerrah fils d'Abd-Allah. Ce général entra par le canton de Tiflis dans le pays des Khazares, et y prit la ville de Baizza (3); ce fut l'unique résultat de son expédition; il fit ensuite sa retraite (4).

Djerrah ayant appris, en 112 (730-1), que le fils du khacan des Khazares, après avoir passé le Derbend, s'avançait sur l'Azerbaïdjan, à la tête d'une grande armée, partit d'Erdebil, par la route de Baïlécan et de Barda'a, avec toutes les troupes qu'il put rassembler, au nombre de vingt mille hommes, espérant recevoir promptement des renforts de Syrie; mais, avant leur

(1) فتح الطين.

(2) *Nokhbét-ut-Tavarikh.*

(3) البيضا. « Ville du pays des Khazares, au-delà de la « *Porte des Portes.* » (*Merassid-el-Ittilá.*)

(4) Zéhébi.

arrivée, le fils du roi des Khazares l'atteignit avec cent mille hommes. On en vint aux mains à quatre fersenks de la frontière d'Arménie; la bataille dura trois jours, et l'armée musulmane essuya la plus terrible défaite; il n'en échappa que cinq cents hommes; tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Djerrah périt dans l'action; ses femmes et ses enfants tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui, ne trouvant plus de résistance, ravagèrent l'Azerbaïdjan et poussèrent des détachements jusqu'à Mossoul [1]. Erdébil fut pris d'assaut, et le peuple musulman consterné pleura la mort de Djerrah comme la cause de ses calamités.

Pour en arrêter le cours, Hischam fit marcher contre les infidèles une armée de trente mille hommes sous les ordres de Sa'yid, fils d'A'mrou-el-Haréschi. Ce général, qui était en Syrie, s'avança avec rapidité vers l'Azerbaïdjan. Il apprit à Bạtchervan [2] que dix mille Khazares, campés à quatre fersenks de cette ville, gardaient cinq mille familles musulmanes captives. Il partit le soir, surprit les Khazares au point du jour,

(1) « La rivière près de laquelle cette bataille fut livrée, et un « pont sur cette rivière, furent dès lors appelés *Djerrah.* » (Balazori.)

(2) باجَرْوان, ville de l'Azerbaïdjan, au nord d'Erdebil. Elle était anciennement la capitale du Moughan.

les passa presque tous au fil de l'épée et délivra les captifs, qui furent conduits en triomphe à Batchervan. Peu de temps après, Haréschi tomba sur une autre division de vingt mille hommes, qu'il dispersa, et il délivra les femmes et les enfants de Djerrah. Alors le fils du Khacan marcha avec toutes ses forces contre Haréschi, qui, se confiant dans l'assistance divine, alla à sa rencontre, quoique son armée fût bien inférieure en nombre à celle des Khazares. Il les joignit dans la plaine de Berzend (1). La bataille fut terrible; déja les Musulmans commençaient à plier, lorsque les cris et les invocations des captifs qui se trouvaient au pouvoir des Khazares ranimèrent leur courage. Ils fondirent de nouveau sur les infidèles, et firent de tels prodiges de valeur, que les anges du haut des cieux les applaudirent. Ils remportèrent enfin la victoire et poursuivirent l'ennemi jusqu'au bord de l'Aras; puis revenant sur leurs pas, ils prirent possession de son camp abandonné, et délivrèrent les captifs, qu'ils conduisirent dans la ville de Batchervan (2).

Malgré sa défaite, le fils du khacan revint contre Haréschi, qu'il joignit sur le bord de la

(1) برزند, ville de l'Azerbaïdjan, à 25 fersenks au nord d'Erdebil, et au midi de Batchervan.

(2) *Nokhbet-ut-Tavarikh.* — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

rivière de Baïlecan; les infidèles furent mis en déroute pour la quatrième fois, et il s'en noya dans la rivière plus encore qu'il n'en périt par le fer musulman. Haréschi distribua à ses troupes le riche butin qu'il avait fait dans cette campagne, après en avoir prélevé la cinquième partie, qu'il envoya, avec la relation de ses victoires, au khaliphe Hischam. Ce prince satisfait l'honora d'une lettre très-flatteuse, et lui ordonna de continuer ses opérations. En même temps, il conféra à son propre frère Masslamah le gouvernement de l'Azerbaidjan et de l'Arménie (1).

Masslamah, ayant pris le commandement de l'armée, s'avança vers le Derbend sur les traces de l'ennemi, qui se retirait. Il reçut, dans sa marche, la soumission des princes de ces cantons montagneux, du Schirvanschah, Tabarsseranschah, Filanschah, Haréschanschah et du prince de Mascatt. Il s'empara de la ville des Portes, dont il assiégea la citadelle, qui était gardée par mille Khazares. Après leur avoir vainement lancé des quartiers de roche et des fragments de fer, il prit le parti, pour les forcer à la reddition, de corrompre la source qui, par les soins du roi Nouschirévan, fournissait d'eau

(1) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

les citernes de la citadelle; il fit jeter dans cette source le sang et les intestins des bœufs et des moutons égorgés; alors la garnison se vit obligée d'évacuer la citadelle et prit la fuite au milieu des ténèbres de la nuit. Masslamah établit dans la Porte des Portes une colonie de quatorze mille Syriens, auxquels il donna la ville en propriété; aussi les citadins exigent une distribution d'argent de chaque nouveau préfet avant de lui permettre d'entrer dans leur ville. Par l'ordre de Masslamah, on y bâtit un arsenal et des magasins de vivres et de fourrages (1).

Ce prince fit, en 113 (731-2), une invasion dans les états du khacan, y conquit plusieurs villes et châteaux, brûla et dévasta différents districts et soumit le pays jusqu'au delà de Balandjar. Le fils du khacan périt même dans un combat qu'il livra aux Arabes; mais sur la nouvelle que les Khazares, renforcés par d'autres peuples, avaient une si grande armée, que Dieu seul pouvait en connaître le nombre, Masslamah dut songer à la retraite. Il ordonna à ses soldats d'allumer des feux comme de coutume, d'abandonner leurs tentes avec leurs effets et leurs bagages, et de se mettre en marche légèrement équipés. Il fit passer en avant les plus faibles, et

(1) Balazori.

mit les braves à l'arrière-garde. Rétrogradant à marches forcées, les Musulmans arrivèrent à la Porte des Portes, n'ayant plus qu'un souffle de vie [1].

La malheureuse issue de cette expédition fournit aux ennemis de Masslamah une belle occasion de lui nuire dans l'esprit du khaliphe. Mervan, fils de Mohammed, qui était oncle de ce souverain, et avait fait la dernière campagne, en imputa les revers à la conduite du général, et promit au khaliphe Hischam, s'il voulait lui donner cent vingt mille hommes et garder le secret sur l'expédition, d'aller tirer vengeance des Khazares. Hischam lui conféra le gouvernement de la Mésopotamie, de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, en remplacement de Masslamah, et fit avancer des troupes de tous côtés, en sorte que Mervan se vit bientôt à la tête de cent vingt mille hommes, entre troupes réglées et volontaires [2]. Il partit avec ces forces de Kessal [3], ville située entre Barda'a et Tiflis, à vingt-cinq fersenks de cette dernière, et pénétra, par la porte des Alans, dans le pays des Khazares, emmenant avec lui les princes des divers cantons du Caucase [4]. Il

(1) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

(2) *Ibid.*

(3) كسال.

(4) Balazori.

passa le fleuve Elzem (1) et fit une incursion sur le territoire des Saclabes, qu'il transporta à Khakhitt (2); mais ces captifs, ayant pris la fuite, après avoir tué leurs chefs, Mervan les poursuivit et les passa au fil de l'épée (3).

En 117 (735), ce prince fit marcher deux corps d'armée; l'un entra dans le pays des Alans et y prit trois châteaux; l'autre envahit le canton de Touman et prit le Toumanschah, que Mervan fit conduire à la cour du khaliphe. Hischam le renvoya dans sa principauté (4), pour laquelle il s'engagea à livrer annuellement cinquante jeunes garçons et autant de jeunes filles avec vingt mille mesures de grain. Le pays de *Zerenguéran* fut taxé à cinquante esclaves et à dix mille mesures de grain par an (5).

Mervan fit, en 119 (737), à la tête de cent

(1) الزم, Zéhébi; peut-être l'Alazan.

(2) خطاط. C'est peut-être la Khakétie, ou Géorgie orientale.

(3) Balazori.

(4) Zéhébi. — Mounnédjim-Baschi.

(5) Balazori. Le tribut en esclaves était fort anciennement usité dans les mêmes régions; car Hérodote (Thalie) nous apprend que les habitants du Caucase envoyaient cent garçons et cent filles au roi des Perses, tous les cinq ans; et jusque vers la fin du siècle dernier, plusieurs nations du Caucase livraient annuellement au khan des Tartares de Crimée un certain nombre d'esclaves des deux sexes.

mille hommes, une nouvelle invasion dans le pays des Khazares. Il passa par les villes de Balandjar et de Semender, et s'avança jusqu'à Baizza, résidence du khacan qui avait pris la fuite [1]. Il surprit son armée, forte de quarante mille hommes, et la mit en déroute. Alors le khacan lui demanda la paix. Mervan ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il embrasserait l'islamisme. Le khacan et ses généraux vinrent au quartier de Mervan et professèrent la foi mahométane, conversion qui fut célébrée par de grands festins. Ce fut propablement à cette époque que les *Schamkhales*, les *Tagassouanes*, les *Caïtakes* [2] et d'autres peuples de ces cantons se firent musulmans. Après cette glorieuse campagne, Mervan revint dans l'Azerbaïdjan, et envoya au khaliphe, son neveu, le quint du butin, qui était immense [3].

Ce général ne tarda pas à reprendre les armes.

(1) Zehebi. — Mounnédjim-Baschi.

(2) شمخال ; طغاسوان ; قيتاق. On désigne ici, sous le nom de *Schamkhales*, les Caïtakes, sujets du Schamkhal, ou prince du pays de Tarkhou. Les Caïtakes forment la plus grande partie de la population du Daghestan. Quant aux *Tagassouanes*, ils étaient peut-être une branche des *Souanes*, peuplade du Caucase, dont le territoire est situé au nord de la Mingrélie.

(3) Balazori. — *Nokhbet-ut-Tavarikh.*

Après avoir établi une colonie de Khazares entre la rivière Samour et Schabiran, dans le plat pays des Lezgues, il entra, en 121 (739), dans le Sérir; il y prit plusieurs châteaux, entre autres celui de Goumischka (1), où le roi du pays faisait sa résidence. Ce prince s'était retiré dans une autre place forte nommée Hiredj (2); comme Mervan se disposait à l'y assiéger (3), il se rendit et s'engagea, en donnant des otages, à livrer chaque année mille têtes, moitié garçons, moitié filles, outre cent mille mesures de grains qui devaient être versées dans les magasins de la ville des Portes (4).

Ensuite Mervan entra dans le pays d'Arzoubattaran (5), auquel il imposa un tribut; delà il passa dans celui de Touman et puis dans celui de Hamrin (6) qui, (7) n'ayant pas voulu se soumettre, fut traité hostilement. Mervan y prit plusieurs châteaux et ravagea la contrée. Enfin la

(1) غومشكه.

(2) حيرج; c'est peut-être خيدخ, Khaïdakh.

(3) Zéhébi. — Moun.-Baschi.

(4) Balazori.

(5) ارزوبطران.

(6) حمرين. Il y a une forteresse nommée Hamry, à six ou sept lieues au nord-ouest de Derbend.

(7) Zéhébi. — Moun. Baschi.

paix fut conclue à condition que ce pays livrerait une fois seulement cinq cents esclaves, et qu'il fournirait tous les ans trente mille mesures de grains aux magasins de la ville des Portes [1].

Mervan parut devant la ville de Sindan [2], qui se rendit par capitulation, et il fut convenu que le souverain de ce canton livrerait une fois cent esclaves, et qu'il verserait annuellement cinq mille mesures de grains dans les magasins de la ville des Portes.

Le Tabarsseranschah fut taxé à dix mille mesures de grains, qui devaient être aussi transportées tous les ans aux magasins de la même ville. Le Filanschah fut, en considération de ses mérites, exempté de toutes contributions [3].

Ensuite Mervan entra dans le pays des Legzes, qui se soumirent à un tribut annuel de vingt mille mesures de grains. De là il passa dans le Schirvan, dont le roi s'engagea à donner un tribut annuel de dix mille mesures.

Mervan ordonna que, lorsque l'armée musulmane marcherait contre les Khazares, le prince de Schirvan et ses troupes formeraient son avant-garde; que lorsqu'elle se retirerait, ils seraient

(1) Balazori.

(2) سندان; var., مسدار.

(3) Balazori.

à l'arrière-garde; que le Filanschah resterait toujours au centre, et que le Tabarsseranschah formerait l'arrière-garde de l'armée musulmane lorsqu'elle se porterait en avant, et son avant-garde lorsqu'elle se retirerait.

Ensuite Mervan attaqua les Doudaniyens. Il était occupé contre eux, lorsqu'il apprit la mort du khaliphe Vélid fils de Yézid, qui expira le 6 rabi-ul-sani 125 (5 février 742) (1).

L'année suivante, Mervan parvint au trône; il régna six ans et fut le dernier khaliphe ommiade. Ce vainqueur des Khazares, vaincu en 132 (750), par le parti d'Abd-Oullah-Saffah, le fondateur de la dynastie des Abbassides et poursuivi jusqu'en Égypte, y fut tué dans un combat. Sa valeur lui avait fait donner le surnom de Himar (l'Onagre) (2). Il mourut âgé de soixante-neuf ans.

Sous la dynastie actuelle on a été rarement en guerre avec les Khazares. Par l'ordre d'Al-Manssour, deuxième khaliphe abbasside, son gouverneur en Arménie, Yézid fils d'Essed-es-Sélémi, demanda en mariage la fille du khacan

(1) Balazori.

(2) « Les Arabes, pour vanter la bravoure d'un individu, » disent : *Il est plus opiniâtre au combat qu'un onagre.* » (Moun. Baschi.)

des Khazares; elle lui fut accordée; mais peu après elle mourut en couches. Ce gouverneur s'était emparé précédemment de la Porte des Alans, où il plaça des employés du fisc, et il avait subjugué les Sanariens, auxquels il imposa un tribut [1].

En 147 (764), les Turcs franchirent la Porte des Portes, entrèrent de vive force dans Tiflis, et ravagèrent ensuite l'Arménie. Le khaliphe Almanssour fit marcher contre eux une armée qui fut battue [2].

On n'entendit plus parler des Khazares jusqu'en 183 (799), sous le règne de Haroun-el-Raschid; ils firent alors une irruption dans l'empire. On diffère sur la cause qui leur fit prendre les armes. On dit que leur khacan ayant accordé sa fille en mariage à Fazel, fils de Yahia le Barmécide, la lui envoya, et qu'elle mourut à Barda'a. Ce prince, apprenant des officiers qui avaient accompagné sa fille, qu'on l'avait fait périr secrètement, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il passa la Porte des Portes à la tête de cent mille Khazares, et entra dans l'Arménie, où il exerça beaucoup de ravages, commit des atrocités inouïes, et enleva un grand nombre de

(1) Balazori.

(2) Zéhébi. — Moun. Baschi.

captifs; mais enfin le général Yézid, fils de Mézid, envoyé par le khaliphe, parvint à chasser ces barbares des pays mahométans [1].

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'histoire ne fait plus mention d'aucune guerre entre les Mahométans et les Khazares (XXVII).

(1) *Zubidet-ul-Fikret. — Tarikh el-Khouléfa min Kitab-el-Uyoun ve el-Hadaik.*

CHAPITRE IV.

DÉPART d'Itil. — Bourtasses. — Pelleteries. — Boulgares. — Leur religion. — Introduction du mahométisme en Boulgarie. — Reconnaissance, par le roi de Boulgarie, de la suprématie du khaliphe de Bagdad. — Ambassade d'Ebn-Fozlan. — Audience d'Abou-el-Cassim Mahmoud. — Commerce des Boulgares. — Os fossiles. — Oiseau singulier. — Vissous. — Youra. — Pêche de la baleine sur la côte de Youra. — Jolie fille sortie de la tête d'une baleine. — Singulier effet de la présence des habitants de Vissou et de Youra sur le territoire boulgare. — Ertsayens.

JE m'embarquai dans la ville d'Itil, et remontant le fleuve de ce nom, je passai près du territoire des *Bourtasses* (1), qui habitent principalement les bords d'une rivière nommée comme eux, laquelle vient du pays des Boulgares et se jette dans l'Itil (2). Adonnés à la culture de la terre,

(1) برطاس. Selon Mass'oudi, les Bourtasses et les Boulgares étaient des peuples turcs, ce qui ne nous paraît pas exact; mais les Mahométans confondaient, sous le nom de Turcs, les peuples septentrionaux, comme les Grecs les confondaient sous le nom de Scythes.

(2) Il y a dans le gouvernement de Penza, une rivière nom-

ces Turcs demeurent dans des maisons de bois qui sont éparses. Leur langue diffère de celle des Boulgares. C'est de leur pays, dont l'étendue en longueur est de quinze journées, que viennent ces peaux si renommées de renard noir et roux qu'on appelle *bourtassiennes*. Celles de renard noir coûtent jusqu'à cent dinars la pièce et même davantage. Plus précieuses que la zibeline, la marte et toutes les autres fourrures, ces peaux sont réservées à l'usage des princes, qui portent avec ostentation des manteaux, des caftans, des bonnets fourrés de renard noir de Bourtasse (1).

Il faut deux mois pour remonter le fleuve en bateau, depuis Itil jusqu'à la ville de Boulgar (2), capitale d'un état de peu d'étendue; mais pour descendre le fleuve de Boulgar à Itil on ne met que vingt jours. La route par terre entre ces deux villes est d'un mois (3).

La ville de *Boulgar*, dont le nom est si connu

mée *Burdas*, qui afflue dans la Wischa. C'est probablement sur les bords de cette rivière, à l'ouest du Volga, que demeuraient les Bourtasses.

(1) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 146. — On lit, dans Ebn al-Vardi, que c'est la pelisse (الفروة) de renard noir, qui coûte cent dinars.

(2) بلغار.

(3) Ebn Haoucal, pag. 147.

au midi de la mer Caspienne, parce qu'elle sert d'entrepôt à nos marchandises (1), est peu considérable. Sa population et celle de la ville de Souad (2), qui en est voisine, ne montent ensemble qu'à dix mille ames. Les maisons y sont en bois; on les habite seulement l'hiver; en été, les Boulgares demeurent sous des tentes ou huttes éparses dans la campagne (3). La température de ce pays est très-rigoureuse; on y voit de la neige même en été. Les Boulgares sont les hommes du monde qui supportent le mieux le froid, ce qu'on attribue à leur nourriture, qui consiste principalement en miel et en chair de castor et de petit-gris (4). Dans ce pays le plus long jour a vingt heures ainsi que la plus longue nuit (5).

(1) Ebn Haoucal, pag. 6. Cet auteur ajoute : « Les Russes la « saccagèrent, ainsi que Khazeran, Itil et Semender, dans l'an- « née 358 (969), et firent ensuite une expédition contre l'em- « pire romain et l'Andalousie. »

(2) سوار ; سواد, Souar.

(3) Ebn Haoucal, pag. 146. Cet usage se conserve encore dans les mêmes contrées. Les peuples de race tchoude ou finoise de la Russie orientale quittent leurs villages en été et vont habiter des huttes portatives.

(4) *Assar-ul-Bilad*, etc., par Zacaria de Cazvin, septième climat.

(5) Abou-Hamid el-Andaloussy, ap. Cazvini, art. Boulgar. Ebn Haoucal (pag. 146) raconte que, dans le pays des Boul-

Les Boulgares sont ou chrétiens ou mahométans. Ces derniers ont plusieurs mosquées dans la ville de Boulgar, et une mosquée cathédrale dans celle de Souad [1]. Le roi des Boulgares est actuellement de notre religion. Il embrassa l'islamisme sous le règne du khaliphe El-Moctédir-b-Illahi. Les uns disent qu'il prit cette résolution à la suite d'un songe [2]; les autres, qu'elle lui fut inspirée par un santon mahométan. Lorsque ce pieux personnage arriva à Boulgar, le roi et sa femme étant dangereusement malades, il les assura de leur guérison s'ils voulaient se convertir. Ils en prirent l'engagement. Ayant recouvré la santé, ils accomplirent leur vœu, et entraînèrent, par leur exemple, une partie de leurs sujets. Cette conversion irrita le roi des Khazares à un tel point, qu'il s'avança avec de grandes forces contre la Boulgarie. Lorsque les deux armées furent en présence et sur le

gares, la nuit est si courte au cœur de l'été; qu'un homme n'a pas le temps de parcourir à pied l'espace de deux fersenks avant le retour de la clarté, et que les jours y sont si courts en hiver, qu'à peine un musulman peut faire quatre Namazs de suite. Mass'oudi s'exprime autrement (chap. 15) : « Il y a des « personnes, dit-il, qui estiment que jusqu'au retour de l'au- « rore on n'a pas le temps d'y faire cuire le pot au feu. »

(1) Ebn Haoucal, pag. 5.

(2) Mass'oudi, l. c.

point d'en venir aux mains, le santon mahométan dit aux guerriers bulgares : *Ayez courage, et chargez l'ennemi aux cris d'Allahu ekber, Allahu ekber!* (1) (Dieu seul est grand). Aussitôt les Boulgares, faisant retentir l'air de ces paroles sacrées, se précipitèrent sur l'ennemi, qu'ils mirent en déroute. Peu après, le roi des Khazares ayant proposé la paix à celui des Boulgares, lui fit dire : *J'ai vu dans votre armée des géants montés sur des chevaux gris qui tuaient mes guerriers*. Le santon répondit : *C'étaient les troupes de Dieu*. On assure que cet homme pieux se nommait *Béla* (2), et que la nation chez laquelle il se fixa, pénétrée de respect pour ses vertus, adopta son nom; c'est pourquoi elle s'appelle Boulgare (3).

Quoi qu'il en soit, le roi des Boulgares, nommé *Almass* fils de *Schelki Balttouar* (4), écrivit au khaliphe Mouctédir pour le prier de lui envoyer des personnes capables de lui enseigner la vraie doctrine et les pratiques de l'islamisme, et d'autres qui lui bâtissent des mosquées, ainsi

(1) C'est le cri de guerre des mahométans.

(2) بلا.

(3) *Hist. das Boulgares* par le cadhi El Boulgari, citée par Cazvini.

(4) المس بن شلكى بلطوار.

qu'une forteresse où il pût se mettre en sûreté lorsque son territoire serait envahi par ses ennemis. Le khaliphe lui ayant accordé ses demandes, fit partir, au mois de safer de l'année 309 (juin 921), un de ses officiers nommé Ahmed fils de Fozlan, pour lui porter la robe d'investiture. Cet ambassadeur se rendit à Boulgar par le Khorazm et le pays des Baschkires. Il reçut à son arrivée l'accueil le plus distingué. Le roi fut solennellement revêtu de la robe d'honneur, et dès-lors il fit insérer dans les prières publiques le nom du khaliphe avant le sien, ne prenant plus que le titre d'émir des Boulgares et de vassal du souverain des vrais croyants [1].

Quelque temps après, un fils de ce roi des Boulgares allant en pélerinage (à la Mecque), passa par Bagdad et remit au khaliphe Mouctédir des étendards avec une somme d'argent [2].

Le jour fixé pour ma réception, je fus introduit chez le roi, qui était, ainsi que la reine, assis sur un trône couvert d'une étoffe de drap

(1) *Ibn Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit*, par M. Fræhn, Saint-Pétersbourg 1823, in-4° Einleit. p. LV et suiv. (art. Boulgar dans Yacout, récit d'Ebn Fozlan.)

(2) Mass'oudi, chap. 15.

d'or; ses enfants étaient en face de lui, et à sa droite siégeaient les grands de son royaume. Ce prince m'ayant invité à dîner, je m'approchai de sa personne. Il y avait sur la table un plat de viande; le roi en coupa un morceau et le mangea, puis un second, puis un troisième; ensuite il en coupa un morceau qu'il me donna. Lorsque je l'eus mangé, on posa devant moi une petite table; car on ne sert aucun individu avant que le roi lui ait offert à manger; mais dès qu'il a reçu cet honneur, on pose devant lui une petite table, qu'il emporte chez lui après le repas.

J'observai que tous ceux qui entraient chez le roi, même ses enfants et ses sœurs, ôtaient leur bonnet et le mettaient sous leur aisselle (1). On reste ainsi la tête nue tant qu'on est en présence du roi. Lorsque le prince sort, tous ceux qui se trouvent sur son chemin se lèvent, ôtent leur bonnet et le tiennent sous le bras; ils ne se couvrent que lorsqu'il est passé (2).

(1) Cet usage paraît singulier aux mahométans, qui n'ôtent jamais leur coiffure pour saluer.

(2) Cazvini, art. *Saclabes*. Comme Yacout, en plusieurs endroits de son dictionnaire géographique, appelle *roi des Saclabes* le prince vers lequel Ebn Fozlan fut envoyé en ambassade, Cazvini, trompé par cette dénomination, rapporte les traits ci-dessus dans son article des Saclabes. Toutefois, comme nous l'apprend M. Fræhn (*Uber die Russen*, Einleit. p. 45.), Yacout,

Les Boulgares parlent la même langue que les Khazares; celle des Bourtasses est différente. La langue des Russes diffère également de celles des Khazares et des Bourtasses (1).

Les Russes portent à Boulgar les productions de leur pays, surtout des pelleteries; de cette ville, les marchandises sont transportées, par le fleuve Itil, dans les pays qui bordent la mer Caspienne (2). Les Boulgares et les Slaves font aussi un commerce actif par caravanes avec le Khorazm; mais les steppes intermédiaires étant habitées par des Turcs nomades qui assaillent les voyageurs, cette route est périlleuse (3). Les Khorazmiens vont eux-mêmes fréquemment chez les

après avoir nommé les Saclabes, dans son art. *Atil*, ajoute : *ce sont les habitants de Boulgar*, et dans son art. *Boulgar*, il dit tantôt *roi des Saclabes*, tantôt *roi des Boulgares*. Ailleurs, il énonce que c'est dans le pays des Boulgares que fut envoyé Ebn Fozlan. Cette synonymie prouve que Yacout regardait les Boulgares comme étant de race slave; ce qui nous paraît hors de doute.

(1) Ebn Haoucal, p. 146.

(2) *Idem*, p. 5 et 143.

(3) Mass'oudi, l. c. — Ebn Haoucal, p. 144. Ce dernier auteur dit : « C'étaient les Russes qui fournissaient de pelleteries « les habitants de Boulgar, avant la destruction de cette ville « par les Russes, dans l'année 358 (969). »

Boulgares et les Sclabes; ils les visitent aussi à main armée; dans ces saintes expéditions, ils pillent ces peuples infidèles et leur enlèvent des captifs [1].

On trouve souvent dans la Boulgarie des os (fossiles) d'une grandeur prodigieuse. J'ai vu une dent qui avait deux palmes de large sur quatre de long, et un crâne qui ressemblait à une hutte (arabe). On y déterre des dents semblables aux défenses d'éléphants, blanches comme la neige et pesant jusqu'à deux cents *menns*. On ne sait pas à quel animal elles ont appartenu, mais on les transporte dans le Khorazm, où elles se vendent à grand prix. On en fait des peignes, des vases et d'autres objets, comme on façonne l'ivoire; toutefois cette substance est plus dure que l'ivoire; jamais elle ne se brise.

(1) Ebn Haoucal, p. 144. — « A présent, dit cet auteur, « p. 147, il ne reste plus ni *Boulgares de l'intérieur* (Ebn « Haoucal les nomme ainsi pour les distinguer des Boulgares du « Danube), ni Bourtasses, ni Khazares; car les Russes les ont « tous attaqués, et leur ont pris leur pays, dont ils sont restés « en possession. Ceux qui ont échappé de leurs mains se sont « dispersés dans les contrées voisines. L'amour de la patrie ne « leur a pas permis de s'en éloigner à une plus grande distance, et « ils vivent dans l'espoir que les Russes leur accorderont la paix « en se contentant de leur soumission. »

On dit qu'il y a dans le pays des Boulgares un oiseau qui ne se trouve nulle autre part. La partie supérieure de son bec, qui est très-long, décline à droite pendant six mois de l'année, et à gauche pendant les six autres; mais lorsqu'il mange, les deux parties s'appliquent exactement l'une sur l'autre. On prétend que sa chair guérit du calcul dans la vessie, et que son œuf, lorsqu'il le dépose dans la neige ou la glace, la fait fondre comme si elle était exposée au feu (1) (XXVIII).

Le roi des Boulgares m'a dit qu'au nord de son pays, à la distance de trois mois de chemin, il y a un peuple nommé *Vissou* (2), chez lequel la nuit, en été, ne dure pas même une heure (3). Les habitants de Boulgar y vont porter leurs marchandises, et leur commerce avec les Vissous se fait de cette manière : les Boulgares déposent chacun séparément leurs marchandises, qui sont distinguées par leurs différentes marques, et se retirent; puis ils reviennent et trouvent à côté de chaque objet une production du pays des

(1) Abou Hamid el Andaloussy, cité par Cazvini, art. *Boulgar*.

(2) ويشو ; ويسو, Vischou.

(3) Ebn Fozlan, ap. Yacout; passage publié par M. Fræhn dans son ouvrage *Uber die Russen*, etc.

Vissous. Si elle convient au marchand, il la prend en échange, sinon, il la laisse et reprend sa marchandise. Ce trafic a lieu sans que les deux parties se voient, comme cela se pratique aussi dans le pays des Soudans (nègres) [1].

Les Vissous sont voisins du pays de *Youra*[2], qui est borné par la mer Ténébreuse. Dans ce pays, le soleil reste, en été, quarante jours de suite sur l'horizon; mais, en hiver, la nuit dure également quarante fois vingt-quatre heures.

Les habitants du Youra n'ont ni troupeaux ni champs cultivés; ils se nourrissent de poissons et des produits de leurs vastes forêts. Le chemin qui y conduit (de Boulgar) traverse une contrée toujours couverte de neige. On dit que les Boulgares y vont porter des sabres fabriqués dans les pays mahométans. Ces sabres n'ont ni poignée, ni ornements; ce sont de simples lames telles qu'elles sortent de la forge et de la trempe. Si on les suspend à un fil et qu'on les frappe du doigt, on les entend résonner. Les habitants de Youra les achètent à grand prix; ils jettent de ces sabres dans la mer Ténébreuse, et Dieu fait sortir du sein des ondes un poisson grand comme une montagne, que l'on voit poursuivi par un

(1) Cazvini et Bacouyi, art. *Vissou.*

(2) يورا.

autre poisson plus grand encore qui veut le dévorer. Le premier dirige sa fuite vers la côte de Youra; l'eau lui manque et il échoue près du rivage. Alors ceux qui ont jeté le sabre à la mer l'entourent dans des barques et découpent sa chair. Quelquefois l'eau, montant par l'effet de la marée, permet au poisson de retourner à la mer après qu'on en a coupé une énorme quantité de chair. D'autres fois il reste échoué, et les habitants achèvent de le dépecer. On prétend que quand ils ne jettent pas de sabre à la mer, ils ne voient pas arriver de poisson, et qu'ils souffrent de la famine.

J'ai ouï dire qu'un de ces poissons ayant échoué sur la côte de Youra, les habitants passèrent une corde dans ses ouïes et le tirèrent sur le rivage. Alors on vit sortir de l'une de ses ouïes une jeune fille d'une beauté accomplie, qui avait le teint blanc et rose et les cheveux noirs. Les habitants de Youra la mirent à terre; mais elle se frappait le visage, s'arrachait les cheveux et poussait des cris lamentables. Dieu lui avait créé sur le devant du corps une peau qui la couvrait comme un tablier depuis la gorge jusqu'aux genoux. Cette fille resta quelque temps parmi les habitants de Youra.

On raconte, entre autres choses étranges, que dès qu'un habitant de Vissou ou de Youra met

le pied dans le pays des Boulgares, la température, même au cœur de l'été, s'y refroidit au point que les fruits de la terre sont détruits par la gelée. C'est un fait avéré chez les Boulgares; aussi ne laissent-ils entrer dans leur pays aucun individu de ces deux nations [1] (XXIX).

A l'ouest des Boulgares sont les *Ertsayens*, dont le roi réside à *Ertsa* [2]. Je n'ai vu aucun étranger qui ait été chez eux, parce qu'ils tuent tous ceux qu'ils trouvent sur leur territoire. Les Ertsayens descendent le fleuve (Itil) avec leurs marchandises; mais ils ne disent rien de ce qui concerne leur commerce et leur pays, et ne permettent à personne de les y accompagner. C'est d'*Ertsa* qu'on reçoit (dans le midi) la zibeline, le renard noir et le plomb [3] (XXX).

(1) Cazvini, art. *Boulgar*.

(2) أرثا.

(3) Ebn Haoucal, p. 146.

CHAPITRE V.

Russes et Slaves. — Noms de leurs diverses nations. — Pays des Russes, — Leur commerce. — Mœurs de leurs négociants observées sur les bords du Volga. — Cérémonies de leurs funérailles. — Leur roi. — Temples des Slaves. — Expédition russe dans la mer Caspienne, et ravages sur ses côtes. — Seconde expédition dans la même mer; prise de Berdaà et combats des Russes avec les musulmans. — Pays et mer de *Varangue*.

Je profitai de mon séjour dans les villes de Boulgar et de Khazeran pour prendre quelques informations sur les Russes et les Sclabes (Slaves), peuples qui y sont assez connus, parce que leurs commerçants fréquentent en grand nombre les bords de l'Itil. Leur pays, situé à l'occident de celui des Boulgares, s'étend, l'espace de deux mois de chemin, du midi au nord et de l'est à l'ouest [1]. Les Russes et les Sclabes sont divisés en beaucoup de nations qui ont chacune leur roi, et qui se font souvent la guerre. Tous les Sclabes, au rapport des personnes les mieux instruites de leur origine, descendent de Ma-

(1) Ebn Haoucal, p. 6.

ri [1], fils de Japhet, et c'est à lui qu'ils font eux-mêmes remonter leurs généalogies [2].

Leur pays est si vaste, qu'à l'orient il fournit des esclaves aux Khorassaniens, et à l'occident aux Andalous. Ces derniers, qui les reçoivent de la Galice, de la France, de la Lombardie et de la Calabre, les réduisent à l'état d'eunuques, et les exportent en Égypte et en Afrique. Tous les eunuques sclabes qu'il y a dans le monde viennent d'Andalousie [3]. Les Sclabes sont, les uns chrétiens, de la secte de Jacob, les autres païens, sans livre sacré ni religion révélée. Le plus nombreux de ces peuples est celui qui s'appelle *Louza'ané* [4]. Il va trafiquer jusqu'en Andalousie, à Constantinople et chez les Khazares; mais la principale nation sclabe se nomme *Vélinana* [5]; on peut la considérer comme la souche des Sclabes. Jadis elle les dominait tous, et

(1) ماری. C'est probablement Madaï, troisième fils de Japhet, selon la *Genèse*, chap. 10, 2.

(2) Mass'oudi, chap. 32.

(3) Ebn Haoucal, p. 39. Les Arabes comprenaient, sous le nom d'*Andalousie*, la partie de l'Espagne qui était soumise aux mahométans.

(4) لوذعانه; لوذاعية, Louza'iyet: مودعانه, Moud'anet.

(5) ولينانا.

son roi, nommé *Madjek* (1), recevait l'hommage des autres princes sclabes; mais la désunion survint et affaiblit la puissance de ces peuples, en leur donnant à chacun un souverain particulier.

Les autres nations sclabes sont les *Istabouanas* (2), dont le roi actuel s'appelle *Saclandje* (3); *les Doulabés* (4), dont le roi s'appelle *Vantch-Slava* (5) (Wenceslaw); les *Namtchines* (6), dont le roi s'appelle *Grana* (7), et qui sont les plus braves, les meilleurs cavaliers de tous les Sclabes; les *Turcs* (8), qui en sont les plus beaux, les plus nombreux, les plus formidables; les *Ménabines* (9), dont le roi s'appelle *Zentobir (?)* (10); les *Moravas* (11), les *Sassines* (12), les *Kharvatines* (13),

(1) ماجك.
(2) إصطبوانه ; اصطبرانه, **Istabrana.**
(3) صقلانج ; صقلايج, **Saclaïdj.**
(4) دولابه.
(5) وانج صلاوه.
(6) نامجين ; نابجين, **Nabtchines;** بامجين.
(7) غرانه.
(8) ترك.
(9) منابن ; منالى, **Menali.**
(10) زنتبير.
(11) مراوه.
(12) صاصين.
(13) حروانين ; جزوانيق, **Djézouanik.**

les *Khaschanines* (1), les *Barandjabines* (2) et les *Serbines* (3). Ce dernier peuple est très-redoutable; cependant il relève d'un empire voisin. Chez les Serbines, lorsque le roi meurt, plusieurs de ses sujets se brûlent avec son corps, et l'on fait aussi périr ses chevaux dans les flammes, comme cela se pratique dans l'Inde.

De tous les rois sclabes le plus puissant est le roi *Dir* (4); il a de grandes villes, un pays bien cultivé, beaucoup de troupes. Les marchands mahométans fréquentent sa capitale. Un autre roi sclabe appelé *Avandje* (5) a beaucoup de villes; il fait la guerre aux Romains, aux Francs, aux Nogbardes (6) (Lombards), et à d'autres peuples qui sont tantôt vaincus, tantôt vainqueurs (7).

(1) خشانين.

(2) برانجابين, probablement pour *Turandjanin* (Thuringiens).

(3) سربين.

(4) ملك الدير.

(5) ملك الاوانج.

(6) نوكبرد.

(7) Mass'oudi, ch. 32, intit., ذكر الصقالبة و مساكنهم و اخبار ملوكهم و تفرّق اجناسهم. Cet auteur, après avoir dit que la désunion affaiblit la puissance des Slaves, ajoute : « C'est « un sujet trop long pour être ici entamé; je l'ai traité avec « étendue dans mes ouvrages, اخبار الزمان et الاوسط.

C'est le pays des Russes et celui, encore plus au nord, des Yadjoudjes et Madjoudjes, qui fournissent le plus de pelleteries et les plus belles. De cette dernière contrée il en vient beaucoup en Russie. On ne trouve que dans les fleuves septentrionaux de la Russie, de la Boulgarie et de Couyaba (Kiew), ces castors dont les peaux sont exportées jusqu'en Andalousie, et même dans toutes les parties du monde.

Les Russes trafiquent avec les grands Boulgares, dont le pays est situé au nord de l'empire romain, à soixante journées de Constantinople. C'est une nation nombreuse et puissante, car elle imposa jadis un tribut aux Romains [1]. Le roi des Boulgares, à la tête de cinquante mille hommes, fit une invasion dans l'empire romain, et poussa ses ravages jusqu'aux pays de Bordjan [2], de France, de Galice et d'Andalousie. De nos jours encore les Boulgares sont, par leurs incursions, très-incommodes à tous leurs voisins, qui n'ont d'autre moyen de s'en garantir que de s'enfermer dans leurs forteresses, et les habitants mêmes de Constantinople se croient à peine en sûreté contre eux derrière leurs murailles [3].

(1) Ebn Haoucal, p. 147.

(2) برجان.

(3) Mass'oudi, chap. 15. — Cet auteur, confondant les Boul-

D'un côté, les Russes vont trafiquer avec les Romains; de l'autre, ils transportent sur le fleuve Itil leurs pelleteries à Boulgar, d'où elles passent en Perse. Leurs vaisseaux descendent même ce fleuve jusqu'à *Khazeran*(1). C'est là que j'eus occasion de voir des Russes. Je n'ai jamais vu d'hommes plus robustes, ni d'aussi haute stature; ils sont grands comme des palmiers(2). Ils ont les cheveux blonds(3), et le teint vermeil. Ils ne portent ni vestes ni tuniques; mais les hommes se couvrent d'un manteau, avec lequel ils s'enveloppent d'un côté, laissant passer une de leurs mains(4). Les uns se rasent la barbe; les autres se la laissent croître, et la tressent comme nous tressons la crinière de nos chevaux(5). On voit sur la peau de chaque individu, depuis le cou jusqu'aux bouts des pieds, des arbres et toutes

gares du Danube avec ceux du Volga, croit que ce sont ces derniers qui font ces expéditions lointaines.

(1) Ebn Haoucal, p. 144 et 147.

(2) Ebn Fozlan, ap. Fræhn, *Uber die Russen älterer Zeit.*

(3) Cazvini, art. Saclabes.

(4) Ebn Fozlan, *ibid.* — Ebn Haoucal dit (p. 146): « Les « Russes portent des habits courts, au lieu que les Khazares et « les Boulgares les portent longs. »

(5) Ebn Haoucal, p. 146.

sortes de figures peintes [1]. Ils vont tous armés d'une hache, d'un couteau et d'un sabre, que jamais ils ne quittent. Leurs sabres sont damasquinés et de fabrique franque. Les femmes portent sur la poitrine une boîte, qui est de fer, cuivre, argent ou or, selon la fortune du mari, et d'un anneau contenu dans cette boîte pend un couteau. Elles mettent un ou plusieurs colliers d'or ou d'argent; car dès qu'un Russe possède dix mille drachmes, il donne un collier à sa femme; lorsqu'il en a vingt mille, il lui donne deux colliers, et si sa fortune augmente, il continue de donner à sa femme un collier chaque fois qu'il a acquis dix mille drachmes. Aussi voit-on de ces femmes parées d'un grand nombre de colliers. Ceux qu'elles estiment le plus sont de grains verts, et ressemblent aux chapelets dont on orne les vaisseaux. Ces grains se paient une drachme la pièce [2].

(1) « Les *Agathirses*, dit Pomponius Méla, se peignent le visage et les membres, plus ou moins, selon qu'ils sont plus ou moins nobles; mais tous se peignent les mêmes figures et de manière à ce qu'elles ne puissent pas être effacées. » (*De situ Orbis*, lib. 2, cap. 1.) C'était un peuple scythe.

(2) « Les femmes slaves, dit M. Karamsin, portaient de longues robes et des ornements de grains de verre (bisser) ou de métal, pris à la guerre ou acquis par des échanges avec les marchands étrangers. » (*Ist. goss. ross.* t. 1, p. 66.)

Les Russes, en arrivant de leurs pays, amarrent leurs vaisseaux, et construisent sur la rive de l'Itil de grandes baraques de bois, dont chacune sert d'habitation à dix ou vingt hommes. Chaque marchand y a son siége particulier, où il est assis, entouré de filles esclaves qu'il a amenées pour les vendre. Les Russes n'ont pas honte de jouir de ces femmes aux yeux de leurs compagnons, et plus d'une fois il est arrivé qu'un marchand du pays, entrant dans une de ces baraques pour acheter une fille esclave, l'a trouvée couchée sous son patron, qui n'avait garde de se déranger.

Les Russes sont les hommes du monde les plus malpropres. Ils ne se lavent ni après avoir satisfait à certains besoins, ni après leurs pollutions, et s'ils se nettoyent chaque jour la tête et le visage, c'est avec une eau des plus sales. Le matin, une esclave apporte un grand vase d'eau qu'elle présente à son maître; il s'y lave le visage, les mains et les cheveux; il y peigne sa chevelure; il s'y mouche; il y crache; enfin il jette toutes ses ordures dans cette eau. Quand il a fini, l'esclave présente le bassin à son voisin, qui fait de même; puis elle continue la tournée, et présente successivement le bassin à tous ceux qui habitent la baraque; chacun s'y mouche, y crache, s'y lave la figure et la barbe.

Lorsqu'ils sont arrivés avec leurs bateaux au lieu de leur destination, ils débarquent, emportant du pain, de la viande, de l'ail, du lait et de la liqueur, et vont se présenter devant une grande statue de bois, à visage humain, qui est entourée de statues plus petites, derrière lesquelles on voit de longues pièces de bois fixées en terre. Le Russe s'approche de la grande figure, et lui adresse, en l'adorant, ces paroles : *O Seigneur! je viens de loin, et j'ai tant de filles esclaves, tant de peaux de zibeline, tant d'autres marchandises* (il les nomme toutes). *Voici les présents que je t'ai apportés* (il les pose devant la statue); *fais-moi la grace de m'envoyer un chaland bien pourvu d'espèces, qui m'achète tout ce que j'ai à vendre, et qui ne me refuse pas ce que je lui en demande.* Après cette prière il se retire. Si, au bout de quelque temps, il n'a pas trouvé d'acheteurs, il revient une seconde et même une troisième fois avec de nouvelles offrandes, et à la fin il implore l'intercession des petites statues, qu'il appelle les *femmes et les filles de son dieu*; il va sans cesse d'une idole à l'autre, les adorant, leur adressant ses prières, et demandant leurs bons offices; mais lorsqu'il a vendu ses marchandises, il dit : *Dieu a exaucé mes vœux, je dois lui en témoigner ma reconnaissance*, et il immole un certain

nombre de bœufs et de moutons. Une partie de la chair des victimes est réservée pour les pauvres; on place ce qui reste devant la grande idole et devant les petites; pendant la nuit les chiens viennent manger ces viandes; alors celui qui les a offertes dit : *Mon Dieu est content de moi; il a consommé mon offrande.* Les têtes des victimes sont suspendues à la grande pièce de bois fixée en terre.

Lorsqu'un Russe tombe malade, on lui dresse une tente à l'écart, et l'on pose auprès de lui un peu de pain et d'eau; on ne va plus le voir pendant sa maladie, surtout s'il est pauvre ou esclave. Les corps des indigents sont brûlés dans des barques construites pour cet usage; ceux des esclaves sont livrés aux chiens et aux oiseaux de proie [1].

Les Russes ont coutume de brûler leurs morts, avec les chevaux, les armes et les effets précieux qui leur ont appartenu. Si le défunt était marié, on brûle avec lui ses femmes toutes vives [2]. Les femmes veulent elles-mêmes suivre

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) « Les Prussiens idolâtres, dit Pierre de Duysbourg, au-« teur du quatorzième siècle, dans son *Cronicon Prussiæ*, « croyaient que tout homme, noble ou non, riche ou pauvre, « puissant ou faible, renaîtrait dans l'autre monde ce qu'il était « dans celui-ci. C'est pourquoi ils brûlaient, avec le corps d'un

leurs maris sur le bûcher, afin de les accompagner en paradis. Ce même usage existe à Gana, à Cougha[1] et dans quelques parties de l'Inde, comme à Canoudje[2], excepté que chez les Indiens les femmes ne sont brûlées que si elles le veulent elles-mêmes. Lorsqu'une femme russe expire, on ne brûle pas son mari. Si le défunt était célibataire, on le marie après sa mort, et lorsque des hommes riches ont cessé de vivre, leurs esclaves femelles se brûlent volontairement avec eux[3].

« seigneur, ses armes, ses chevaux, ses esclaves des deux sexes, « ses habits, ses chiens de chasse, ses oiseaux de proie et tout « ce qui servait à la guerre. Les gens du commun étaient brûlés « avec ce qui appartenait à leur profession; car on croyait que « les morts, en ressuscitant, retrouveraient tout ce qui avait été « brûlé avec eux, et s'en serviraient comme dans l'autre « monde. »

Ceci explique pourquoi, selon Ebn Fozlan, sur le bord du Volga, les Russes du commun étaient brûlés dans des bateaux; c'étaient des marins.

(1) La ville de *Gana* était, à cette époque, la capitale d'un royaume de même nom, dans la Nigritie occidentale. La ville de Cougha est dans le même pays.

(2) *Canoudje*, située au confluent du Gange et du Calini, était alors la résidence du plus puissant souverain de l'Inde, et la plus grande ville de ce pays.

(3) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, p. 146. — « Les an« nalistes du moyen âge, dit M. Karamsin (*Ist. g. r.* tom. 1.

Comme j'avais entendu dire qu'à la mort de leurs chefs les Russes faisaient encore pis que de les brûler, je fus curieux de voir leurs cérémonies funéraires. J'appris bientôt qu'ils devaient rendre les derniers devoirs à un riche marchand qui venait de mourir. Le corps du défunt fut d'abord déposé dans une fosse, où on le laissa pendant dix jours; on employa ce temps à lui faire des vêtements neufs. Sa succession fut divisée en trois parts : l'une resta à sa famille, la seconde servit aux frais des habits, et la troisième à l'achat des boissons qui devaient être consommées le jour où l'on brûlerait son corps; car les Russes sont très-adonnés aux boissons fortes; ils en prennent nuit et jour, et il en est qui meurent le verre à la main. Ensuite la famille du défunt demanda à ses esclaves des deux sexes : *Qui de vous veut mourir avec lui?* Celui qui a répondu *moi*, ne peut plus se rétracter. Ce sont d'ordinaire les filles esclaves qui se dévouent ainsi à la mort. On demanda donc aux filles esclaves du défunt qui d'elles voulait le suivre. Il y en eut une qui répondit *moi*. Elle fut confiée à la garde de deux

« p. 61), attestent que les femmes slaves ne voulaient par survivre à leurs maris, et qu'elles se jetaient sur le bûcher qui « consumait leur corps. »

femmes qui furent chargées de la suivre partout et de la servir, et qui lui lavaient même les pieds. Cette fille passait les jours gaiement à chanter et à boire, tandis qu'on apprêtait les habits destinés au mort et qu'on faisait les autres préparatifs de ses obsèques. Le jour fixé pour les funérailles, c'était un vendredi, je me rendis sur le bord du fleuve, à l'endroit où se trouvait le vaisseau du défunt; je vis qu'on avait tiré à terre ce navire, et qu'on était occupé à l'élever sur quatre poteaux, autour desquels on avait placé de grandes statues de bois. On porta sur ce vaisseau une estrade de bois, un matelas et des carreaux couverts d'une étoffe romaine de drap d'or. Ensuite parut une vieille femme, appelée *l'ange de la mort*, qui arrangea ce canapé; c'est elle qui est chargée de faire coudre les habits funéraires et de veiller aux autres préparatifs; c'est elle aussi qui tue les filles esclaves qui se sont dévouées à la mort; elle avait l'air d'une furie.

Lorsque tout fut prêt, on alla prendre le défunt dans son sépulcre, d'où l'on retira un vase de boisson spiritueuse, des fruits et un luth, qu'on y avait placés auprès de lui. Il était vêtu de la robe qu'il portait au moment de sa mort. Je remarquai que sa peau était déja livide, par l'effet du froid de ce pays; mais d'ailleurs

il n'était pas du tout changé. On lui mit des caleçons, des pantalons, des bottes, une veste et une robe de drap d'or; on lui couvrit la tête d'un bonnet de brocard, fourré de zibeline, et on le transporta dans un pavillon qui avait été dressé sur le vaisseau. Il fut assis sur le sopha, et entouré de carreaux. On posa devant lui de la boisson, des fruits et des herbes odoriférantes, du pain, de la viande et de l'aïl; autour de lui furent rangées toutes ses armes. On amena un chien; on le coupa en deux, et on en jeta les parties dans le vaisseau. On fit courir deux chevaux jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sueur[1]; puis on les mit en pièces, à coups de sabre, et on en jeta les morceaux dans le navire; deux bœufs furent ensuite coupés de même, et leurs chairs lancées dans le vaisseau; enfin on tua un coq et une poule, que l'on y jeta également.

Cependant la fille esclave allait et venait; je la vis entrer dans une tente, où un homme lui adressa ces paroles : *Dis à ton maître : J'ai fait*

(1) « Les Lithuaniens et les autres païens de ces contrées, dit « Pierre de Duysburg, brûlent les victimes suivant leurs rites, « dans les bois sacrés; mais avant de brûler les chevaux, ils les « fatiguent au point que ces animaux peuvent à peine se tenir « sur leurs pieds. »

cela pour l'amour de toi. Vers le soir, elle fut conduite près d'une espèce de piédestal nouvellement construit; elle y monta en posant ses pieds sur les mains de plusieurs hommes, èt dit quelques mots; puis on l'aida à descendre; on l'y fit monter pour la seconde fois; elle prononça encore quelques paroles et redescendit; elle remonta une troisième fois, et, après qu'elle eut dit quelque chose, on la fit encore descendre; puis on lui présenta une poule dont elle coupa la tête, qu'elle jeta; les hommes en jetèrent le corps dans le vaisseau. Je demandai à mon interprète l'explication de tout ce qui venait de se passer. Il me dit: « La première fois qu'elle monte sur le piédestal, elle prononce ces paroles : *Je vois mon père et ma mère;* la seconde : *Je vois tous mes parents défunts qui sont assis;* et la troisième : *Je vois mon maître assis dans le paradis, qui est si beau et si orné de verdure, et auprès de lui, je vois des hommes et des esclaves; il m'appelle, je veux aller le rejoindre.* Alors ils la conduisirent au vaisseau; elle détacha ses deux bracelets, et les donna à la femme appelée *l'ange de la mort;* elle défit les deux anneaux qu'elle portait aux jambes, et les donna aux deux filles esclaves qui la servaient; c'étaient les filles de l'ange de la mort. Ensuite on la fit monter sur le vaisseau; elle y

fut suivie par des hommes armés de boucliers et de bâtons, qui lui présentèrent un vase de boisson spiritueuse; elle se mit à chanter et le but. L'interprète me dit qu'elle faisait ses adieux à ceux qui lui étaient chers. On lui donna une seconde coupe; elle la prit et entonna une longue chanson; mais la vieille femme la pressa de boire et d'entrer dans le pavillon où était son maître. Comme elle hésitait, la vieille la prit par la tête et l'entraîna dans le pavillon. Aussitôt les hommes se mirent à frapper de leurs bâtons sur les boucliers, pour couvrir les cris de la victime, de peur que les autres filles esclaves n'en fussent effrayées; ce qui les empêcherait de demander un jour à mourir avec leurs maîtres. Au même instant six hommes entrèrent dans le pavillon, entourèrent la victime et la couchèrent auprès du défunt. Deux d'entre eux la saisirent par les pieds; deux par les mains; la vieille lui passa une corde au cou et en donna les bouts aux deux autres hommes, qui l'étranglèrent; en même temps la vieille, tirant un grand couteau, l'enfonça entre les côtes de la malheureuse.

Alors le plus proche parent du défunt se présenta tout nu, alluma un morceau de bois, et marchant à reculons vers le vaisseau, tenant dans l'une de ses mains le bois enflammé, et

l'autre main posée sur son derrière, il mit le feu au bûcher sous le navire; puis les autres Russes s'avancèrent, tenant chacun un bâton enflammé qu'ils jetèrent dans le bûcher; le feu prit et le vaisseau fut bientôt consumé avec le pavillon, le mort et la fille esclave. Un vent terrible, qui s'était élevé, attisa le feu et accrut la flamme.

Entendant un Russe parler à mon interprête, je demandai ce qu'il disait. *Il dit,* telle fut sa réponse : *Vous autres Arabes, vous êtes des insensés; car les personnes que vous chérissez, que vous honorez le plus, vous les mettez en terre, où elles deviennent la proie des vers; au lieu que chez nous, elles sont brûlées dans un instant, et vont droit en paradis.* Il ajouta avec de grands éclats de rire : *C'est par faveur pour le défunt que Dieu a suscité ce grand vent; il a voulu le voir arriver plus tôt;* et en effet, il ne s'était point écoulé une heure que le vaisseau était réduit en cendres. On éleva sur ces cendres un tertre circulaire, au centre duquel fut placée une grande pièce de bois de bouleau, où l'on traça le nom du mort et celui du roi des Russes; après quoi les compatriotes du défunt se retirèrent.

On dit que ce roi des Russes entretient dans son palais quatre cents hommes d'élite, qui lui sont dévoués au point de se faire tuer pour lui

et de mourir avec lui [1]. Chacun d'eux est servi par une fille esclave, qui lui lave la tête, lui apprête ses mets et sa boisson ; chacun d'eux a une autre fille esclave pour concubine. Ces quatre cents compagnons du roi s'asseyent au pied du trône, qui est grand et orné de pierreries. Auprès du roi sont assises quarante filles esclaves destinées à sa couche. Quelquefois il use de ses droits sur l'une d'elles en présence de ses compagnons. Ce prince ne quitte pas même son trône pour satisfaire certain besoin ; il se sert alors d'un bassin. Il monte à cheval de son trône sans mettre les pieds à terre, et descend de cheval également sur son trône. Il a un lieutenant qui commande ses troupes en temps de paix comme à la guerre, et qui le supplée dans les affaires du gouvernement.

(1) « Chez les Huns Ephthalites, l'homme riche s'associait « une vingtaine d'amis, et même plus, dont il faisait ses com-« mensaux, et avec lesquels il partageait tout, en sorte qu'ils « étaient communs en biens avec lui ; mais à sa mort, il était d'u-« sage que tous ses compagnons fussent enterrés vifs dans sa « tombe. » (Procopii Cæsariensis *de Bello Persico,* lib. 1, cap. 3.) Ces Huns Ephthalites, appelés *Haittaliens* par les Perses, étaient une nation turque qui habitait, au cinquième et au sixième siècle, sur la frontière de la Perse, au midi de l'Oxus. (Voy. le *schahnamé*). Ils avaient occupé la Transoxane, qui fut appelée de leur nom *Haïttal.*

Ce roi, lorsqu'il a jugé un différend entre deux de ses sujets, et qu'ils n'en sont pas contents, leur dit : *Décidez vous-mêmes votre querelle par le sabre.* Celui dont le sabre est le plus tranchant gagne son procès. On dit aussi qu'un Russe présente un sabre à son fils nouveau-né et lui dit : *Tu ne posséderas que ce que tu auras acquis par ton sabre.* Chez eux le voleur ou le brigand est pendu à un arbre, où son corps reste exposé jusqu'à son entière dissolution [1] (XXXI).

La langue des Russes diffère de celle des Khazares et des Bourtasses [2].

Il y a dans le pays des Sclaves des temples magnifiques, l'un desquels est situé sur une montagne qui, au dire des philosophes, est l'une des merveilles du monde. Ce temple est renommé pour son architecture, l'arrangement des pierres de diverses espèces et couleurs qui entrent dans sa construction, les ouvertures pratiquées à son sommet pour y observer le lever du soleil, les pierres précieuses qui y sont déposées, les signes indicatifs des choses futures qu'on y voit tracés, les sons qui se font entendre du faîte de cet édifice, et l'effet qu'ils produisent.

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) Ebn Haoucal, p. 146.

Un autre de ces temples a été bâti par un de leurs rois sur une montagne noire, qui est entourée d'eaux merveilleuses de diverses couleurs et saveurs, dont l'usage est permis à tout le monde. Il y a, dans ce temple, une grande idole représentant un vieillard qui touche avec un bâton des ossements humains. On voit sous son pied droit toutes sortes de fourmis, sous son pied gauche, des corbeaux et d'autres oiseaux du même genre. Les yeux y sont aussi frappés de singulières figures d'*Ethiopiens* et de *Zindjes* (1).

Un autre temple sclabe, sur une montagne baignée par un bras de mer, est construit en corail rouge et en émeraudes vertes. Au centre de cet édifice s'élève une grande coupole, sous laquelle on voit une idole dont les membres sont formés de quatre espèces de pierres précieuses : de chrysolite vert, de rubis rouge, de cornaline jaune et de cristal de roche blanc; mais sa tête est d'or. Vis-à-vis de cette idole est la statue d'une fille qui lui présente des offrandes et lui donne de l'encens. On attribue la fondation de ce temple à un philosophe (Hékim) qui vivait anciennement parmi les Sclabes, et qui, par ses artifices et ses adroites impostures,

(1) Habitants du Zanguebar, en Afrique.

avait su capter les cœurs et gouverner les esprits de tous ces peuples, malgré leur rudesse et la différence de leurs caractères (1).

Il y a en Russie une grande mine d'argent, comparable à celle de Pendjhir, dans le Khorassan (2).

Les Russes habitent une partie des côtes de la mer Pontous, qui est la mer des Russes (3) et des Boulgares. Les Russes seuls la fréquentent. Ils firent, il n'y a pas long-temps, une expédition dans la mer Caspienne; je ne puis pas me rappeler en quelle année; mais ce fut au commencement de ce siècle (4). Ils descendirent dans le Pont avec cinq cents vaisseaux montés chacun par cent hommes, et se présentèrent au détroit qui sépare cette mer de la Méotide, passage toujours gardé par une forte garnison de troupes

(1) Mass'oudi, ch. 62, intit. : ذكر البيوت المعاظم عند الصقالبة, ou *Des temples chez les Saclabes.* Mass'oudi ajoute qu'il a parlé de ce docte personnage (Hékim) dans ses ouvrages précédents.

(2) Mass'oudi, ch. 15. — La ville et la mine d'argent de Pendjhir sont dans les monts Hindoukesch et le district de Bamian. Ebn Haoucal, p. 170. — *Djihan-Nouma* impr. p. 238 et 254.

(3) « La mer du *Pont,* dit Nestor, qu'on appelle aussi la mer « des Russes », trad. de Scherer, p. 42.

(4) L'année 300 de l'hégire tombe le 18 août 912.

khazares [1]; de là ils députèrent vers le roi des Khazares pour lui demander la permission de traverser son territoire, d'entrer dans le Volga et descendre ce fleuve jusqu'à la mer Caspienne, s'engageant à lui donner la moitié du butin qu'ils feraient sur les côtes de cette mer.

Leur proposition ayant été agréée, ils entrèrent dans le golfe Méotide, parvinrent à l'embouchure d'un fleuve (le Don), qu'ils remontèrent jusqu'au Volga [2], descendirent le Volga, passèrent par la ville d'Itil, et entrèrent dans la mer Caspienne. Se répandant alors dans cette mer, ils se mirent à infester les côtes du Guilan, du Deïlem, du Tabéristan, du Djourdjan, du pays de Naphte (Bacou) et de l'Azerbaïdjan, où ils tuèrent beaucoup de monde, hommes, femmes et enfants, firent un butin considérable, ravagèrent, brûlèrent et ruinèrent tout ce qui se trouvait devant eux. Les peuples de ces côtes, qui n'étaient pas préparés à une semblable agression, n'ayant jamais vu d'ennemis étrangers dans cette mer, uniquement fréquentée jusqu'alors par des navires marchands ou pêcheurs,

(1) Il y avait à l'entrée du Bosphore cimmérien, sur la rive orientale, une forteresse nommée Tamatarkha (actuellement Taman) qui appartenait aux Khazares.

(2) Mass'oudi croyait que le Don est un bras du Volga.

ne surent pas se défendre contre ces barbares. Cependant les habitants de Barda'a, de l'Arran, de Baïlécan et de l'Azerbaïdjan, se réunirent sous les drapeaux de l'officier qui les gouvernait au nom d'*Ebn Abou-el-Sadj*, et s'avancèrent vers la côte de Naphte, ou de Bacou, dans le Schirvan, dont le roi, nommé Ali fils de Haïtam, était le prédécesseur du souverain actuel, Mohammed, fils de Yézid. Les Russes, après avoir pillé plusieurs contrées maritimes, étaient venus relâcher près de quelques îles à une petite distance de cette côte. Les Musulmans montèrent sur des barques et des vaisseaux marchands et allèrent les y attaquer; mais ils essuyèrent une défaite qui leur coûta plusieurs milliers d'hommes, tués ou noyés.

Les Russes continuèrent, pendant quelques mois, à inquiéter toutes les côtes de la mer Caspienne. Lorsqu'ils furent rassasiés de butin, et qu'ils eurent beaucoup de captives, ils se retirèrent à l'embouchure du Volga, d'où ils envoyèrent, selon leurs conventions, une partie de leur proie au souverain des Khazares. Il faut savoir que ce prince ne possède pas de vaisseaux, et que ses sujets ne sont pas marins; ce qui est heureux pour les mahométans, auxquels il pourrait, en cas contraire, faire beaucoup de mal. Les *Larssiyés* et les autres Musulmans d'Itil dirent

au roi : *Ces gens ont ravagé les pays mahométans ; ils ont tué nos frères, traîné en esclavage leurs femmes et leurs enfants ; nous voulons les venger.* Le roi, ne pouvant pas s'opposer à leur dessein, fit du moins avertir les Russes de leurs intentions hostiles. Les Larssiyés, au nombre d'environ quinze mille hommes, parmi lesquels il y avait des chrétiens, habitants d'Itil, sortirent de cette capitale, et, côtoyant le fleuve vers son embouchure, allèrent attaquer les Russes. Ceux-ci débarquèrent pour les recevoir. Le combat s'engagea et dura trois jours ; enfin Dieu donna la victoire aux Musulmans ; un grand nombre de leurs ennemis fut tué ou noyé ; il ne s'en sauva qu'environ cinq mille, qui remontèrent le fleuve sur leurs vaisseaux jusqu'au pays des Bourtasses, où ils débarquèrent pour continuer leur retraite ; mais les uns furent tués par les Bourtasses ; d'autres, qui entrèrent dans le pays des Boulgares musulmans, y éprouvèrent le même sort. On évalue à trente mille le nombre de ceux qui périrent sur la rive du Volga [1] (XXXII).

Nous nous crûmes désormais quittes des Russes ; mais ils firent, il y a quatre ans, une nouvelle expédition contre les pays mahométans. On les revit, en 332, dans la mer Khazare ; ils remon-

(1) Mass'oudi, ch. 15.

tèrent avec leurs vaisseaux le fleuve Kour, et parurent tout-à-coup devant la ville de Barda'a, capitale de l'Arran, à environ trois fersenks au midi de ce fleuve. Barda'a est une grande cité; elle s'étend l'espace d'un fersenk du nord au midi, et un peu moins de l'est à l'ouest. Située dans un territoire très-fertile, elle est environnée, à plus d'une journée de distance, de jardins, de vergers et de maisons de plaisance; aussi abonde-t-elle en fruits de toutes espèces, qui sont la plupart d'une qualité supérieure, comme les châtaignes, les noisettes, les figues, dont elle fait un commerce considérable, ainsi que d'autres fruits de la terre. Elle produit d'ailleurs une grande quantité de soie, ce qui provient de ce que les mûriers y sont une propriété communale, et la soie s'exporte dans le Farss et le Khouzistan. Maintenant cette ville n'est plus aussi florissante; mais on y voit encore beaucoup de marchés, d'hôtelleries et de bains publics, malgré tout ce qu'elle a souffert de la tyrannie de ses gouverneurs et par les entreprises d'insensés, depuis le temps où elle tomba au pouvoir des Russes [1].

La richesse de Barda'a pouvait donc tenter la cupidité de ces infidèles. L'officier qui comman-

(1) Ebn Haoucal, p. 110.

dait dans la ville, pour le gouverneur de l'Azerbaïdjan, sortit à leur rencontre avec une troupe de soldats deïlemites et de volontaires, forte de plus de cinq mille hommes. Il ne fallut aux Russes qu'un instant pour mettre ce corps en déroute. Les Deïlemites furent tous passés au fil de l'épée, et les fuyards poursuivis jusqu'à la ville, d'où se sauva précipitamment quiconque put se procurer une monture. Les Russes y entrèrent et publièrent tout de suite qu'ils accordaient la vie aux habitants. Ils tinrent parole; on doit même leur rendre la justice de dire qu'ils s'y conduisirent avec modération.

Cependant il arriva de toutes parts des troupes mahométanes; mais, attaquées par les Russes, elles lâchèrent pied. Tandis qu'on se battait, la populace de Barda'a sortit de la ville, et assaillit les Russes à coups de pierres, en les injuriant à grands cris. Ceux-ci avertirent la multitude de cesser les hostilités : elle n'en tint pas compte; il n'y eut que les plus sensés qui se retirèrent; les gens du peuple, et surtout les bergers, ne purent pas se contenir. A la fin, les Russes, perdant patience, firent proclamer l'ordre que tout le monde sortît de la ville dans l'espace de trois jours. Ceux qui avaient des montures partirent; mais beaucoup d'habitants restèrent dans la ville après le terme fixé. Les Russes en tuèrent

un grand nombre, et firent prisonniers dix-neuf mille individus, qui avaient échappé au massacre. Ils réunirent ensuite dans une mosquée beaucoup de personnes dont ils espéraient tirer une bonne rançon, et leur dirent que ceux qui ne se racheteraient pas seraient tués. Un particulier, qui était chrétien, s'employa en faveur de ces infortunés, et traita de leur délivrance avec les Russes, au prix de vingt drachmes par tête; mais les détenus, hormis quelques-uns plus sensés, refusèrent de payer cette rançon; et les Russes, voyant qu'ils n'en pouvaient rien obtenir, les tuèrent, à l'exception d'un très-petit nombre qui parvinrent à se sauver. Ensuite ces étrangers pillèrent la ville, réduisirent les enfants en esclavage, et choisirent parmi les femmes celles qui leur plurent.

Le malheureux sort de Barda'a excita la pitié et l'indignation dans les cœurs musulmans; on ordonna une levée en masse. Le gouverneur de l'Azerbaïdjan, Mohammed, fils de Moussafir, plus connu sous le titre de *El-Merzéban* [1], parvint à réunir trente mille hommes, avec lesquels il marcha contre les Russes; il fut battu et obligé de se retirer. Après cette victoire, les

(1) C'est un titre persan, qui signifie commandant de la frontière, *Markgraf.*

Russes restèrent tranquilles (à Barda'a), et y demeurèrent long-temps. Ils firent seulement une expédition jusqu'à Méragha; mais ayant mangé des fruits avec excès, ils s'attirèrent une maladie contagieuse qui en fit périr un grand nombre.

Enfin le Merzéban, songeant aux moyens de se défaire de ces hôtes incommodes, se décida à leur tendre un piége. Ayant placé une partie de ses gens en embuscade, il s'avança contre l'ennemi, avec le dessein de tourner le dos, et lorsque les Russes le poursuivraient, ceux de l'embuscade devaient, à un certain signal, tomber sur eux par derrière. En effet, le Merzéban attaqua les Russes, et, après un instant de combat, il prit la fuite; mais, ayant dépassé le lieu de l'embuscade, ses gens, au lieu de faire volte-face, continuèrent à fuir; chacun ne songeait qu'à se sauver. Le gouverneur a raconté lui-même à un de mes amis les détails de cet événement. « Je criai, dit-il, à ma troupe de « retourner à l'ennemi; mais personne ne m'o- « béissait, tant les miens avaient peur des « Russes. Je vis que, s'ils continuaient à fuir, « ils périraient tous par le fer ennemi, et que « les Russes, revenant ensuite sur ceux de l'em- « buscade, les passeraient également au fil de « l'épée. Dans ce moment je me décidai à faire

« face aux infidèles, quoique je n'eusse avec « moi que mon frère et l'un de mes officiers, « et je me préparai à la mort des martyrs. Alors « les Deïlemites eurent honte de ne pas suivre « mon exemple; ils revinrent, et nous fondîmes « sur les Russes, en donnant à l'embuscade le « signal convenu; elle les prit par derrière, nous « les combattîmes vaillamment, et leur tuâmes « beaucoup de monde, entre autres leur chef. » Les débris de cette troupe se réfugièrent dans la citadelle de Barda'a, nommée *Schéhéristan*, qu'ils avaient bien pourvue de vivres, et ils y transportèrent leurs captifs et leurs effets. Le gouverneur investit d'abord cette place; tandis qu'il en faisait le siége, il apprit qu'un corps de troupes, envoyé par le gouverneur des provinces de Moussoul et de Djeziré, était entré dans l'Azerbaïdjan, pour s'emparer de cette contrée. On sait que l'empire mahométan est livré à l'anarchie; que chaque gouverneur s'est rendu souverain dans son district, et que le khaliphe ne règne plus que sur l'Irac Aréb. Nassir-ud-Devlet, petit-fils de Hamdan, qui a hérité de son père le gouvernement de Moussoul et du Djeziré, voulait apparemment profiter des embarras de son voisin pour lui enlever l'Azerbaïdjan. Son cousin Abou-Abd-Allah Housseïn, qu'il avait chargé de cette expédition,

s'était déja avancé jusqu'à Selmass, lorsque Mohammed, fils de Moussafir, instruit de sa marche, laissa une partie de ses troupes devant Schéhéristan, et alla avec l'autre au-devant de Housseïn. Il lui livra un combat, et mit en déroute son corps d'armée, qui était principalement composé d'Arabes. Sur ces entrefaites, Housseïn reçut une lettre de Nassir-ud-Devlet, qui lui annonçait la mort du généralissime Touzoun, et son dessein de marcher à Bagdad, lui mandant de venir le joindre pour l'accompagner dans cette expédition.

Touzoun avait été pendant vingt-huit mois tout-puissant dans Bagdad. C'était lui qui, l'année précédente (333 et 944), avait déposé le khaliphe Mottakki, et placé sur le trône Moustakefi-Billah. D'un côté, Nassir-ud-Devlet, de l'autre, Ahmed, fils de Bouyé, maître de l'Irac-Adjém, voulaient alors se saisir des rênes du gouvernement. Housseïn étant allé rejoindre son cousin, le Merzeban fut libre de revenir sur les Russes; mais il n'en était plus besoin; les maladies s'étaient accrues parmi ces étrangers, depuis qu'ils s'étaient enfermés dans Schéhéristan; affaiblis par une grande mortalité, ils avaient pris le parti de sortir de la place pendant la nuit, emportant sur leurs épaules leurs meilleurs effets. Ils gagnèrent le bord du Kour, sans que les as-

siégeants osassent les poursuivre, montèrent sur leurs vaisseaux et partirent. C'est ainsi que Dieu purgea les contrées musulmanes de cette troupe d'infidèles[1] (XXXIII).

Au nord du pays des Sclabes est celui des *Varangues*[2], situé sur un golfe de l'Océan septentrional qui s'enfonce vers le Midi. Cette contrée, habitée par un peuple nommé *Varangues*, a donné son nom à la mer qui la baigne; on l'appelle *Mer des Varangues*. C'est un pays au fond du Nord, où le froid est excessif, l'air très-dense, la neige permanente; climat qui ne convient ni aux plantes, ni aux animaux. Personne ne peut pénétrer dans ces régions, à cause des frimas, des ténèbres et de la neige[3].

(1) *Tarikh el Kamil*, par Ebn el Ethir, tome VIII.

(2) ورنك.

(3) Cazvini, art. *Varang*. — Aboul-Fetha.

CHAPITRE VI.

Des Turcs-Gouzes. — Des Turcs-Batchenakes, Batchgardes, Betchenis et Abougardés. — Guerre entre ces quatre peuples et les Romains. — Siége de la ville grecque de Valander. — Bataille gagnée par les Turcs. — Prise et sac de Valander. — Incursion des Turcs jusqu'aux portes de Constantinople. — Peuples septentrionaux descendants de Japheth. — Francs. — Suite de leurs rois depuis Clovis. — Galiciens. — Lombards.

Les contrées situées au midi du pays des Sclabes sont habitées par plusieurs nations turques. Les *Gouzes* parcourent avec leurs troupeaux des plaines sablonneuses. Leur territoire est séparé de celui des Khazares par un grand fleuve (le Don) qui unit l'Itil avec le golfe Méotide. Les Gouzes ne peuvent pas traverser ce fleuve en été; mais quelquefois il gèle; alors ils le passent avec leurs chevaux sur la glace, qui est assez forte pour les porter. Ils entrent ainsi dans la Khazarie, et si les troupes khazares, postées sur cette frontière, sont trop faibles pour les repousser,

le roi des Khazares marche contre eux en personne (1).

Les autres peuples turcs voisins, au midi, des Sclabes, sont les Batchenakes (2), les Batchgardes (3), les Betchenis (4) et les Abougardés (5); tous quatre issus de la même souche. Ils sont en partie nomades, en partie colons. Chacun d'eux a son roi et son territoire particulier, qui a plusieurs journées d'étendue. D'un côté, leur pays confine à celui des Khazares et des Alans, avec lesquels ils sont en paix, et de l'autre, il se prolonge jusqu'à la mer Pontouss (6).

Les *Batchenakes* ont de longues barbes et de grandes moustaches. Ils s'attaquent entre eux comme des bêtes féroces. Ils ne trouvent rien de honteux à jouir de leurs femmes aux yeux de tout le monde. Leur nourriture se compose

(1) Mass'oudi, ch. 15.

(2) بجناك.

(3) بجغرد ; باشغرد, Baschgard; باشقرد, Baschcard; باشجرد, Baschdjard.

(4) بجنى ; بجنا ; قجلى, Catchalis. Le géographe Schems-ed-din, de Damas, nomme les Betchenas بجنا, parmi les tribus turques comprises sous le nom collectif de *Captchakes*.

(5) ابوكردة ; ابوكودة; Abougoudat; ابوجردد, Aboudjerdad.

(6) Mass'oudi, ch. 15.

principalement de millet [1]. Le pays qu'ils habitent maintenant n'est pas leur ancienne patrie; ils l'ont envahi après avoir émigré. [2]

Ces quatre peuples turcs, dont les Batchenakes sont le plus formidable, poussent leurs incursions jusqu'aux murs de la ville romaine (Constantinople). Ils ont encore fait la guerre aux Romains assez récemment; c'était après l'an 320 (932), ou peut-être dans cette année même. Voici à quelle occasion. Les Romains ont, sur la frontière du pays habité par ces quatre nations, une grande ville grecque appelée *Valander* [3], qui les tient en bride par sa situation entre la mer et des montagnes. Lorsque ces peuples turcs veulent pénétrer dans l'Empire romain, ils sont arrêtés par les obstacles que leur présentent les montagnes, la mer et la garnison de Valander. Or, ces peuples se faisaient alors la guerre pour une querelle qu'ils avaient eue au sujet d'un marchand musulman d'Ardebil qui, se trouvant en vertu des lois de l'hospitalité sous la protection de l'un de ces peuples, fut maltraité chez un autre. Tandis que les guerriers de l'une de ces nations, je ne me rappelle plus laquelle,

(1) Bacouyi, VI[e] climat.

(2) Ebn Haoucal, pag. 6.

(3) وَلَنْدَر ; وليدن, Vélidén.

étaient en campagne, les Romains de Valander, profitant de leur absence, entrèrent dans son pays, le pillèrent et en emmenèrent beaucoup d'enfants. Les Turcs, à cette nouvelle, firent la paix entre eux, se pardonnèrent mutuellement le sang versé, et résolurent de marcher tous ensemble sur Valander. Leur armée était de soixante mille cavaliers; mais ce n'était pas la totalité de leurs forces, car ils peuvent mettre sur pied cent mille hommes. Instruit de leurs desseins hostiles, l'empereur Romanous, actuellement régnant (en 332 ou 954), fit marcher contre eux une armée composée de cinquante mille Romains et de douze mille cavaliers, armés de lances et vêtus à l'arabe : c'étaient des étrangers nouvellement convertis au christianisme [1]. Ils arrivèrent en huit jours près de Valander, où ils posèrent leur camp. Déja les assiégés avaient essuyé une perte considérable.

Pour tenir tête à ces forces ennemies, les rois des quatre peuples turcs envoyèrent dans leurs pays chercher du renfort; ils firent un appel à tous les marchands musulmans qui s'y trouvaient, de la Khazarie, de l'Alanie, de la ville des Portes et d'autres contrées. Il y avait d'ailleurs parmi les Turcs beaucoup d'individus qui

(1) متنصرة.

professaient l'islamisme; ceux-ci ne se mêlaient avec les païens que lorsqu'il s'agissait de combattre les infidèles. Les deux armées étant rangées en bataille, les marchands musulmans s'avancèrent vers les corps de cavalerie composés de nouveaux chrétiens, lesquels étaient placés devant les troupes romaines, et les invitèrent à embrasser l'islamisme, leur offrant, s'ils voulaient capituler avec les Turcs, de les faire passer dans les pays mahométans; mais ils échouèrent dans leur tentative. On en vint aux mains, et les Chrétiens, fort supérieurs en nombre, eurent l'avantage. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille.

Dans un conseil que les rois des quatre peuples turcs tinrent pendant la nuit, celui des Batchenakes proposa aux trois autres de lui laisser le commandement en chef pour le jour suivant; ils y consentirent. Ce roi, dès l'aube du jour, rangea l'armée en bataille par escadrons de mille hommes. Suivant ses ordres, les escadrons de l'aile droite chargèrent d'abord, en décochant des flèches, l'aile gauche de l'ennemi, puis son aile droite, et finalement le centre; de même, son aile gauche chargea d'abord la droite des Romains, puis leur gauche, puis leur centre. Les charges se succédèrent continuellement dans cet ordre, et mirent en confusion les rangs

de l'ennemi. A leur tour les Romains chargèrent; mais ils ne purent enfoncer les Turcs; au contraire, leurs propres escadrons se rompirent. Alors les Turcs firent une charge générale, qui décida la déroute des Romains. Ceux-ci furent poursuivis et passés au fil de l'épée; il en périt environ soixante mille. Les Turcs montèrent sur leurs cadavres entassés pour escalader les murs de la ville, qu'ils prirent et saccagèrent. Ceux des habitants de Valander qui échappèrent à la mort furent réduits en esclavage. Au bout de trois jours, les vainqueurs marchèrent sur Constantinople, ravageant le pays qu'ils traversaient, tuant et faisant des prisonniers. Ils vinrent poser leur camp sous les murs de cette ville, et y demeurèrent quarante jours, échangeant les femmes et les enfants captifs contre des pièces de drap d'or et de soie; mais, quant aux hommes qu'ils avaient faits prisonniers, ils les égorgèrent tous. Ces Turcs ont, de notre temps, poussé leurs incursions jusqu'aux frontières de l'Andalousie, de la France et de la Galice (1) (XXXIV).

Les pays que nous venons de nommer sont situés vers les bornes de l'occident. On sait que

(1) Mass'oudi, ch. 15.

les Franes (1), les Sclabes, les Lombards (2), les Espagnols (3), les Yadjoudjes et Madjoudjes, les Turcs, les Khazares, les Bordjans (4) (XXXV), les Alans, les Galiciens (5) et d'autres peuples septentrionaux, descendent tous de Japheth, fils de Noé.

De tous ces peuples les *Francs* sont le plus nombreux, le plus policé, le plus soumis à ses souverains ; celui dont le territoire est le plus vaste et contient le plus de villes et de forteresses ; mais les *Galiciens* sont encore plus redoutables que les Francs ; ils sont encore plus belliqueux. Un Galicien peut tenir tête à plusieurs Francs. Ces derniers obéissent tous, sans division, à un seul roi. Leur capitale, de nos jours, s'appelle *Baviera* (6) ; c'est une grande cité. Ils ont environ cent cinquante autres villes.

On dit qu'anciennement, avant l'ère de l'islamisme, les Francs habitaient l'île de Rhodes (7),

(1) الافرنجه.
(2) النوكبرد.
(3) الاشبان.
(4) برجان.
(5) الجلالقه.
(6) بويره.
(7) رودس.

qui est située vis-à-vis d'Alexandrie. Cette île, où il y a un chantier de construction, appartient maintenant aux Romains. Les Francs étaient aussi les maîtres de l'île d'Acrittisch (Crête) (1), lorsqu'elle fut conquise par les Musulmans, qui la possèdent encore. L'Afrique et l'île de Sikilia (Sicile) (2) appartiennent maintenant aux Francs.

J'ai eu entre les mains, pendant mon séjour à Foustatt en Égypte, un livre que le prince Hakém, fils et héritier présomptif d'Abd-our-Ra'hman, souverain actuel de l'Andalousie, qui prend le titre d'*Émir des croyants*, avait reçu en présent d'un évêque nommé Goumar (3), dans une ville de France (4), en 328 (939-40). Il est dit, dans ce livre, que le premier roi de France, Clovis (5), était païen (*madjouss* ou mage), et que sa femme, nommée Grotilla (6) (Clotilde), le convertit au christianisme. Il eut pour succes-

(1) اقريطش.

(2) صقلية.

(3) الاسقف عومار; var., غرمان, Gorman.

(4) Le nom de cette ville est écrit جربده, *Djerbeda*, dans le manuscrit de Paris, et دوسره, *Doussera*, dans le manuscrit de Leyde.

(5) قلوبه.

(6) عرطله.

seur son fils Loudvic (1). Dagobert (2) succéda à son père..... et laissa le trône à son fils Loudvic (Clovis II), qui eut pour successeur son frère Carloman (3), fils de Dagobert, auquel succéda son fils Carla (4) (Charles Martel), qui eut pour successeur son fils Pepin (5) (le chef de la seconde race), père de Carla (Charlemagne). Ce dernier, qui régna vingt-six ans, était contemporain de Hakém, souverain de l'Andalousie. Après lui, ses fils se disputèrent le trône, et la division se mit parmi les Francs. Loudvic, fils de Carla (Louis-le-Débonnaire), devint leur roi, et régna vingt-huit ans et demi; c'est ce prince qui assiégea Tortose (6). Après lui régna, pendant trente-neuf ans et demi, son fils Carla (Charles-le-Chauve), qui envoya des présents à Mohammed, fils d'Abd-our-Ra'hman (7). Il eut

(1) لدرنق.

(2) دفرت.

(3) قرلمان.

(4) قارله.

(5) بعق ; ببن.

(6) طرطوشه. « En 808, Louis assiégea en personne Tortose « (occupée par les Arabes), la prit par capitulation, et en en- « voya les clefs à l'empereur (Charlemagne), son père. » Velly, *Hist. de France*, tom. I, in-4°, pag. 258.

(7) Cinquième khaliphe ommiade en Espagne, qui régna de 238 (852) à 273 (886).

pour successeur son fils Loudvic (Louis II, le Bègue), qui régna six ans. Alors un gouverneur, nommé..... (1), se révolta contre lui, et devint maître de la France ; il régna huit ans. Ce fut lui qui acheta des Madjousses (mages, païens), qui étaient dans son pays, une paix de sept ans au prix de 600 *rattels* (2) d'or et de 600 *rattels* d'argent qu'il leur paya.

Après lui Carla, fils de....... (3) (Charles III dit le Gros) régna pendant quatre ans ; puis un autre Carla (Charles II dit le Simple) régna trente-un ans et trois mois. Il eut pour successeur son fils Loudvic (Louis IV dit d'Outremer) qui règne actuellement (c'est-à-dire en 336 (947-8), et il occupe le trône depuis dix ans (4).

Les Andalous n'ont pas de voisins plus redoutables que les Galiciens. Ils ont aussi à soutenir

(1) Ce nom est écrit نوسه dans un manuscrit, et قرمسه dans un autre. C'est peut-être Bozon, roi de Provence.

(2) En 884, Carloman, fils de Louis-le-Germanique, acheta des Normands une trève de douze ans, au prix de douze mille livres d'argent. Le *rattel*, poids arabe, a 128 $\frac{1}{3}$ drachmes.

(3) نقوبرة. C'est probablement pour *Baviera*, qui doit désigner ici Louis-le-Germanique, parce que le siége de son empire était en Bavière.

(4) Louis d'Outremer régna de 936 à 954.

la guerre contre les Francs; mais ces derniers ne sont pas aussi belliqueux que les Galiciens, dont le roi actuel, Rodmire [1], qui réside à Samoura [2], capitale du royaume de Galice, donne beaucoup d'occupation à Abd-our-Rahman. Avant lui régnait Ordon [3], qui succéda à Albouschen [4] (Alphonse) [5].

Quant aux *Nogbardes* [6] (Lombards), qui, comme nous l'avons dit, sont rangés au nombre des descendants de Japheth, leur pays est situé au nord de l'Afrique. Ils possèdent beaucoup d'îles très-peuplées, ainsi que beaucoup de villes, et sont très-puissants. Ils obéissent tous à un même roi, et tous leurs rois se nomment *Aren-*

(1) C'est Ramire II, roi d'Oviédo et de Léon, qui, en 938, remporta une grande victoire à Simancas, sur Abd-ar-Rahman (Abderame), prince ommiade, souverain de l'Andalousie. Ramire occupa le trône de 927 à 950.

(2) سمورة. Zamora, au bord du Duéro, dans le royaume de Léon.

(3) اردون. Ordogno II, père de Ramire II, qui régna de 914 à 923.

(4) اذبوشن. Alphonse IV, fils d'Ordogno, régna de 924 à 927; mais il avait succédé à son oncle Froïla, qui régna treize mois après la mort d'Ordogno.

(5) Mass'oudi, ch. 33, intit.: ذكر الافرنجة والجلالقة.

(6) النوكبرد.

guisse (1). Leur capitale, qui est la plus grande de leurs villes, s'appelle Benebent (2) (Benevent). Elle est divisée en deux parties par un grand fleuve qui la traverse; c'est un des plus grands fleuves de la terre; il s'appelle *Saïbatt* (3). Les Musulmans de l'Andalousie et de l'Afrique, voisins des Nogbardes, leur ont pris beaucoup de villes, telles que Bara (4) (Bari), Tarantou (5) (Tarante), Scha-

(1) ارنكيس; ادنكيس, Adenkiss. Lorsque Alboin, roi des Lombards, fut maître de l'Italie, il donna, en 571, à l'un de ses capitaines le duché de Bénévent, qu'il érigea en fief de sa couronne. Le quinzième duc de Bénévent, Ariguise, neveu du roi Didier, prit le titre de prince souverain, en 774, après la destruction du royaume des Lombards. Cette principauté fut plusieurs fois ravagée, vers le milieu du neuvième siècle, par les mahométans, qui s'étaient emparés de Bari et de Tarente, d'où ils faisaient des incursions dans le midi de l'Italie. A la demande du prince de Bénévent, Louis II, roi d'Italie, fils de l'empereur Lothaire, marcha contre les Sarrasins, et les ayant enfermés dans Bari et Tarente, il prit Bari en 871, après un siége de quatre ans, et puis Tarente, ce qui délivra l'Italie des Arabes.

(2) ببنت. C'est probablement *Benebent*, pour Benevent. Ce nom est écrit بنبنت dans Schérif el Idrissy. (El Djiz 3, min el Iklim V.)

(3) سايبط, Sabato, rivière qui passe par Bénévent, et afflue dans le Vulturne.

(4) بارة.

(5) طارنو.

bramé (1) et autres de leurs grandes cités, qu'ils ont possédées pendant un temps; mais à la fin, attaqués par les Nogbardes, ils en furent expulsés après de longs combats, et ces mêmes villes sont actuellement entre les mains des Nogbardes (2) (XXXVI).

(1) شبرامه, peut-être Salerne.

(2) Mass'oudi, ch. 34, intit.: ذكر النوكبرد و ملوكها و الاخبار عن مساكنها.

CHAPITRE VII.

Départ pour Bagdad. — Turcs-Baschcourdes. — Rempart de Zoul-Carneïn. — Voyage de l'interprète Sélam. — Description de la fameuse muraille de Zoul-Carneïn. — Traditions mahométanes sur la fondation de ce boulevard, et sur les Yadjoudjes et Madjoudjes. — Turcs Edkesches. — Turcs Gouzes. — Turcs Carloukes. — Turcs Tagazgazes. — Turcs Kimakes. — Turcs Kirguises. — Retour d'Abou-el-Cassim à Bagdad.

Après avoir rempli la mission dont j'étais chargé auprès du roi des Boulgares, je me préparai à retourner à Bagdad; mais je résolus de prendre une route différente de celle que j'avais suivie en allant à Boulgar. Je partis avec une caravane qui se rendait dans le Khorazm, et je traversai d'abord le pays des *Baschcourdes* (1) (Baschkires). Ce sont de tous les Turcs les plus féroces et les plus sanguinaires; aussi eûmes-nous grand peur tout le temps que nous fûmes sur leur territoire; car ils assaillent fréquemment les voyageurs, et après leur avoir coupé la tête qu'ils emportent,

(1) باشقرد ; باشجرد, Baschdjourdes.

ils laissent là leurs cadavres. Ces Turcs se rasent la barbe. Croirait-on qu'ils mangent jusqu'aux poux! J'avais engagé à mon service un Baschcourde qui s'était fait mahométan; je le vis un jour qui venait de trouver un pou dans le pli de son vêtement; il coupa cet insecte avec son ongle, le mit au bout de sa langue et le croqua; en même temps, nous ayant aperçus, il nous dit que c'était fort bon (1).

Je remarquai que tous les Baschcourdes portent sur eux la figure en bois du membre viril. Ils la baisent et lui adressent leurs prières. *O Seigneur*, lui disent-ils, *accorde-moi telle et telle chose.* Je dis à mon interprète de demander à l'un d'eux pourquoi il adorait l'image de cette partie du corps. *Parce que*, répondit-il, *je lui dois l'existence*, *c'est mon seul Créateur.* Ils ont cependant un grand nombre de divinités, telles que le dieu de l'hiver, de l'été, de la pluie, du vent, des arbres, des hommes, des brutes, de l'eau, de la nuit, du jour, de la mort, de la vie, de la terre et du ciel. Ce der-

(1) Si Ebn Fozlan, qui raconte ce trait de friandise, eût donné aux Baschcourdes le nom de *mangeurs de poux*, il n'aurait fait qu'imiter l'exemple d'Hérodote, et des géographes grecs et latins qui l'ont suivi; ils parlent tous des *Phthirophages*, peuple scythe, au nord de la mer Noire, probablement d'après quelque observation semblable à celle du voyageur arabe.

nier est, selon eux, le plus puissant de tous; mais néanmoins il tient conseil avec les autres; chacun d'eux approuve d'ailleurs ce que fait son compagnon. J'ai vu des Bachcourdes qui adoraient des poissons, et d'autres qui adoraient des grues. On me dit pourquoi ils rendaient un culte à ces oiseaux : à la suite d'un combat malheureux, les Baschcourdes étaient en déroute, lorsque des grues poussèrent des cris derrière les vainqueurs. Ceux-ci, croyant qu'ils partaient d'une embuscade, prirent eux-mêmes la fuite. Depuis lors, les Baschcourdes adorent la grue, qu'ils appellent leur divinité, parce qu'elle a mis en fuite leurs ennemis [1].

C'est dans ces contrées septentrionales que doit être le fameux rempart élevé par *Zoul-Çarnéin*, contre les Yadjoudjes et les Madjoudjes. Il en est fait mention dans le Cour'an. Dieu y dit à notre prophète (à qui le Seigneur a donné salut et miséricorde) : « Ils (c'est-à-dire les in-« fidèles) t'interrogeront sur Zoul-Carnéin. Dis-« leur : Je vais vous en parler. Nous l'avons « rendu puissant sur la terre, et l'avons pourvu « de tout ce qu'il lui fallait pour arriver à ses « fins. Il marcha vers l'Occident, et, parvenu

(1) Ebn Fozlan, ap. Frœhn : *De Baschkiris quæ memoriæ prodita sunt*, ab Ibn Foszlano et Jakuto.

« jusqu'au lieu où le soleil se couche, il le vit
« descendre dans l'onde bouillante. Près delà il
« trouva un peuple (infidèle); nous dîmes : O
« Zoul-Carnéin! châtieras-tu ce peuple, ou le
« traiteras-tu avec douceur? Les infidèles, répon-
« dit-il, je les châtierai, et plus tard ils paraî-
« tront devant le Seigneur, qui leur infligera les
« plus terribles peines; mais ceux qui ont la foi,
« et qui pratiquent les bonnes œuvres, rece-
« vront de belles récompenses, et nous ne leur
« imposerons que des obligations faciles à rem-
« plir. Ensuite Zoul-Carnéin s'avança jusqu'aux
« bornes de l'Orient, et vit le soleil se levant sur
« un peuple (infidèle) auquel nous n'avons pas
« donné d'abri contre ses rayons. Il en agit de
« même envers lui, et nous vîmes quelle était
« sa sagesse. Ensuite, prenant une nouvelle
« route, il arriva entre deux montagnes, au pied
« desquelles il trouva un peuple qui comprenait
« à peine le langage oral. O Zoul-Carnéin! lui
« dirent-ils, les *Yadjoudjes* et *Madjoudjes* font
« beaucoup de mal sur la terre. Nous te donne-
« rons un tribut si tu veux élever un rempart
« entre eux et nous. Il leur répondit : Ce que
« Dieu m'a donné vaut mieux; assistez-moi de
« vos bras, je construirai un mur entre eux et
« vous. Apportez de la mine de fer, et entassez-
« la jusqu'à ce qu'elle s'élève au niveau des deux

« montagnes. Il dit ensuite : Soufflez jusqu'à ce « qu'elle soit en feu ; puis il dit : Apportez-moi « de l'airain fondu que je l'y verse. Et ils (les « Yadjoudjes et les Madjoudjes) ne purent ni « le franchir ni le percer. Cela a été fait, dit-il, « par la grace de Dieu ; et à l'époque qu'il a « fixée, il rasera le mur ; car Dieu n'annonce rien « en vain (1). »

Il est certain qu'à la fin du monde les *Yadjoudjes* et *Madjoudjes* se répandront sur la terre ; car, selon notre livre sacré, Dieu a dit : « Anathème sur tous les habitants que nous « avons détruits ; ils ne reviendront pas (à la « vie) avant l'époque où le passage sera ouvert « aux Yadjoudjes et Madjoudjes, qui s'élanceront « alors de toutes les montagnes (2). »

Il y a un siècle environ, le kaliphe El-Vathik-billah (3) ayant vu en songe que la muraille élevée contre les Yadjoudjes et Madjoudjes s'était écroulée, fut alarmé de l'apparition de ce signe précurseur de la fin du monde, et chargea l'interprète Sélam, qui savait beaucoup de langues, d'aller sur les lieux vérifier le fait. Il lui donna

(1) Alcoran, 18e chapitre, intitulé : *La grotte de la Mecque.*

(2) Alcoran, 21e chap., intit., *Des prophètes de la Mecque.*

(3) Vathik, petit-fils de Haroun-er-Raschid, régna depuis le 6 janvier 842 jusqu'au 22 août 846.

une suite de cinquante personnes, deux cents mulets pour ses bagages, beaucoup de provisions et une somme d'argent considérable. J'ai sous les yeux la relation que Sélam a donnée de son voyage. « Je partis, dit-il, de Sermenraï (1), muni « d'une lettre du khaliphe pour Ishak, fils d'Is- « maïl, son gouverneur en Arménie, que je « trouvai à Tiflis. Ce préfet nous remit une lettre « pour le roi de Sérir, qui nous en donna une « autre pour le roi des Alans, lequel nous re- « commanda à Filanschah, et ce prince nous fit « conduire auprès de Tarkhan (2), roi des Kha- « zares. Après nous être reposés vingt-quatre « heures dans la résidence de ce souverain, nous « continuâmes notre route avec cinq guides in- « struits qu'il eut soin de nous donner, et qui « nous accompagnèrent jusqu'aux confins du « pays des Baschkhardes (3). Au bout de vingt-six « jours de marche, nous trouvâmes une contrée « dont le sol noir et pierreux exhalait une odeur « si infecte, que nous pouvions à peine manger. « Dans l'espace de dix jours que nous mîmes à

(1) Sirre-men-raï ou Samara, ville qui avait été fondée au nord de Bagdad, sur la rive occidentale du Tigre, par Mo'tassim, père de Vathik, était alors la résidence du khaliphe.

(2) طرخان.

(3) سحرت.

« traverser ce pays, nous vîmes les ruines de « plusieurs villes, et l'on nous apprit qu'elles « avaient été détruites par les Yadjoudjes et Mad- « joudjes, à une époque très-reculée; car c'était « avant la construction du mur de Zoul-Carnéin. « Après vingt-sept autres jours de marche, nous « arrivâmes enfin près de ce fameux boulevard, « et nous entrâmes dans une grande ville, dont « le souverain porte le titre de khacan des *Ed-* « *kesches* (1). Elle est habitée par des Musulmans « qui parlent, les uns persan, les autres arabe, « qui ont des mosquées et des colléges. Ils nous « demandèrent d'où nous venions. Nous dîmes « que nous étions envoyés par le chef suprême « des Musulmans, pour examiner la célèbre mu- « raille. Ces gens parurent surpris en nous en- « tendant parler du khaliphe, ne sachant qui c'é- « tait. Ils nous demandèrent s'il était jeune ou « vieux? Nous dîmes qu'il était jeune. — Où « il était? Nous dîmes en Irac, dans une ville « appelée Sarmenraï. Ils nous avouèrent qu'ils « n'en avaient jamais entendu parler. A notre « tour, nous leur témoignâmes le desir de savoir « comment la religion musulmane était parvenue « jusqu'en ces lieux. Ils nous apprirent qu'il était « arrivé dans leur pays, il y avait déja long-

(1) ادكش; اتكش, Etkesches.

« temps, un homme monté sur un grand animal qui avait de longues jambes et une bosse « sur le dos (nous comprîmes que cet animal « était un chameau). Il s'établit chez nous, di« rent-ils, et nous instruisit des dogmes et des « rites de notre religion ; il nous enseigna le Cou« r'an, et nous en expliqua le sens, que nous « avons fidèlement conservé dans notre mémoire.

« Nous sortîmes de la ville, accompagnés de « plusieurs *Edkesches*, pour aller visiter la fa« meuse muraille, qui n'en est qu'à deux milles « de distance. Nous vîmes une gorge formée par « deux montagnes, et défendue par un mur « avec une porte de fer. Cette porte, qui a deux « battants, est large de cent coudées et haute de « cent cinquante. Les deux parties du mur au« quel elle est fixée ont chacune vingt-cinq cou« dées de long. Elles soutiennent un bâtiment « qui s'élève jusqu'au niveau des deux monta« gnes, et se termine par une terrasse bordée « d'un parapet, d'où s'élèvent des tiges de fer, « en forme de cornes, inclinées l'une vers « l'autre, au point de se toucher. Tout cet édi« fice est construit en briques de fer et de cuivre, « qui furent soudées ensemble à l'aide d'un feu « ardent, attisé par un grand nombre de souf« flets, de manière à ne plus former qu'une « seule pièce ; puis on versa sur le mur de

« l'airain fondu, pour lui donner une surface « polie.

« La porte est munie d'un verrou long de sept « coudées, épais d'une coudée et demie, fixé à « la hauteur de quarante coudées; quelques cou- « dées au-dessus, il y a une serrure qui excède « de cinq coudées la longueur du verrou. La « clé de cette serrure, longue d'une coudée et « demie, garnie de douze dents semblables à de « gros pilons, est suspendue par une chaîne de « fer à un anneau aussi grand que celui d'une « catapulte. Le seuil de la porte, élevé de dix « coudées, en a cent de longueur, et sert de « soubassement aux deux jambages. La porte de « fer et le cadenas ont l'air de sortir de l'atelier, « à tel point ils ont été préservés de la rouille « et des injures du temps par un vernis mer- « veilleux dont ils sont enduits.

« La porte de fer est flanquée de deux châ- « teaux, qui n'ont que cent coudées de circon- « férence; dans l'espace qui les sépare jaillit une « source d'eau douce. On conserve, dans l'un de « ces châteaux, les instruments qui ont servi à « la constructiou du mur; on y voit des pioches, « des soufflets, des seaux en fer, des chaudières « plus grandes que celles qu'on emploie pour la « fabrication du savon, placées sur des plate- « formes élevées, au nombre de quatre sur

« chaque plate-forme. On y voit aussi des restes
« de matériaux; ce sont des tas de briques de
« fer, longues d'une coudée et demie, larges
« d'une coudée, épaisses de deux palmes, col-
« lées ensemble par la rouille.

« Tous les vendredis, le commandant de ces
« forts se rend à cheval à la porte de fer, suivi
« de dix cavaliers armés de marteaux de fer,
« avec lesquels ils frappent sur la porte. Les
« sons qui en retentissent au loin font con-
« naître aux Yadjoudjes et Madjoudjes que la
« porte est bien gardée.

« Je demandai à des personnes qui se trou-
« vaient là si elles avaient jamais vu des *Yad-*
« *joudjes*. Elles me répondirent que, du sommet
« de la porte de fer, elles en avaient vu un grand
« nombre ; qu'un vent impétueux s'étant élevé
« en renversa trois dont la taille était au-dessous
« de trois palmes; qu'ils ont des griffes au lieu
« d'ongles, et les dents incisives semblables à
« celles des animaux carnassiers; que, lorsqu'ils
« mangent, on entend leur broiement, et qu'ils
« ont de longues oreilles, dont l'une est toujours
« dressée, et l'autre pendante.

« Après avoir pris note de tout ce que j'avais
« vu, je partis, pour en faire mon rapport au
« khaliphe, accompagné de plusieurs hommes
« desdits châteaux, qui me servirent de guides,

« et nous prîmes la route du Khorassan. Nous « passâmes par les villes de Lochman, d'Aara-« ban, de Bersadjan, de Taran (1), de Samarcand, « et nous arrivâmes à la résidence (Nischabour) « d'Abd-allah, fils de Taher, gouverneur du « Khorassan, auprès duquel nous demeurâmes « plusieurs jours. Ce seigneur me fit présent de « cent mille drachmes; il donna aussi une somme « d'argent à chacun de mes compagnons. En le « quittant, nous prîmes la route de Rayi, et ar-« rivâmes à Sarremenraï, après vingt-huit mois « d'absence (2). »

(1) C'est probablement Taraz, au nord du Sihoun.

(2) Ebn al Vardi, ch. *Arz Yadjoudj-u-Madjoudj* et *Zikr Khouroudj Yadj-u-Madj.* — *Geographia Nubiensis*, pars IX, climatis VI, pag. 267 à 270. — *Tarikh* Aaly Efendy, t. I, chapitres, *Der Siffet Yadjoudj* et *Tafssil monzamm der sahhat seddi mostahkam.* — *Tarikh Bedou-el-Khalicat*, chap. *Seir Zoul-Cornaïn fil Arzi vé Binahou es Seddé.* — Mirkhond, *Raouzat-us-Safa*, tom. I, chap. *Zikr Yadj-u-Madj-u-Binai seddi Iskender.* Après avoir donné la description de la fameuse muraille, ce dernier historien ajoute : « Quoique l'as-« tronome Mohammed de Ferganah et d'autres savants modernes « aient cherché à démontrer que tous ces détails sont faux, « comme néanmoins ils nous ont été transmis par les anciens « ouvrages historiques, je ne me suis pas permis de les rejeter; « je les ai donc rapportés fidèlement. » Au reste, tous les auteurs que nous venons de citer donnent, avec plus ou moins de détails, la relation de Sélam, d'après les traités de Géographie

Les commentateurs de notre livre sacré ne sont d'accord ni sur l'origine de *Zoul-Carnéin*, ni sur le temps où il vécut, ni sur la raison de son nom de *Bicorne*, et rapportent, à ces divers sujets, des traditions recueillies de la bouche de notre prophète et de ses disciples. Plusieurs l'ont confondu avec Alexandre le Macédonien, dont le nom ne se trouve seulement pas dans le Cour'an; d'autres avancent que c'était un souverain du Yémen, de la dynastie des Homéirs; mais l'opinion qui, aux yeux de nos docteurs, paraît la mieux fondée, c'est que Zoul-Carnéin descendait de Younan, fils de Noé, et qu'il fut contemporain d'Abraham, auquel, selon une tradition, il fit une visite à la Mecque. On l'a rangé parmi les prophètes, parce que Dieu, comme on le voit dans le Cour'an (1), lui adressa la parole, faveur qui n'a pu être accordée qu'à des êtres privilégiés et honorés d'une mission divine. Aussi la vie de Zoul-Carnéin se trouve-t-elle placée, dans plusieurs de nos ouvrages historiques, entre celles des prophètes Salih (2)

d'Ebn Khourdadbé et d'Abou-Nassr-el-Djihani, qui florissaient au commencement du dixième siècle.

(1) Sourate 18.

(2) Salih est un prophète dont il est fait mention dans la 7e sourate du Cour'an. Il est dit que Dieu envoya Salih aux Tha-

et Abraham; mais cette opinion n'est pas généralement adoptée : toutefois, ceux-mêmes qui contestent au *Bicorne* la qualité de prophète, le rangent au nombre des hommes qui, par leurs vertus et leur piété, méritèrent le titre de *justes*.

Quant aux *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*, tout ce qu'on en rapporte tient du merveilleux. Selon une tradition de notre prophète, ces géants, relégués aux bornes septentrionales de la terre, creusent tous les jours les fondements de la muraille qui les tient enfermés. Ils quittent chaque soir leur travail, et lorsqu'ils reviennent le lendemain pour le continuer, ils n'en trouvent plus aucune trace. Ils persisteront ainsi dans leurs vains efforts jusqu'à l'époque fixée pour la fin du monde; alors ils renverseront le rempart et fondront sur le genre humain. Les Musulmans chercheront un refuge contre eux derrière les murs de leurs villes et de leurs châteaux. Lorsque les Yadjoudjes auront détruit les autres habitants de la terre, ils voudront combattre les habitants des cieux. Un de ces monstres, brandissant son javelot, le lancera contre le ciel; le trait en retombera teint de sang, ou d'une matière semblable au sang : ce sera le si-

mudites, peuple païen, pour les exhorter à adorer le seul vrai Dieu. Le prophète Houd avait été son prédécesseur.

gnal de leur destruction. Dieu irrité leur enverra des vers (1) qui leur rongeront le cou, et ils périront comme des sauterelles. Au point du jour, les Musulmans, enfermés dans leurs murs, s'apercevront qu'il règne au dehors un profond silence; ils diront : *Quel est celui qui, consentant à se dévouer pour nous, ira voir ce que font ces Barbares?* L'un d'eux, certain de marcher à la mort, descendra du rempart et, à sa grande surprise, les trouvera tous couchés sans vie les uns sur les autres; alors il criera aux siens : *Rejouissez-vous! Dieu vous a délivrés de vos ennemis.* Les Musulmans sortiront, et leur bétail ira se repaître de la chair des morts, qui les engraissera mieux que les plus fertiles pâturages.

Selon une autre tradition, l'un des disciples du prophète lui demanda ce que c'était que les Yadjoudjes et Madjoudjes. « C'est, répondit-il, « un peuple innombrable. Aucun d'eux ne meurt « qu'il n'ait vu mille individus mâles de sa pos- « térité, tous revêtus de leurs armes. Il y en a « trois espèces : les uns ont la taille aussi élevée « que le cèdre de Syrie; elle est de cent vingt « coudées. Ceux de la seconde espèce sont en-

(1) Le ver appelé en arabe *nagaf*, نغف, qui se trouve dans les narines des chameaux et des moutons.

« core plus grands et plus forts. La taille de ceux « de la troisième varie depuis un palme jusqu'à « quarante coudées. Ces derniers ont de longues « oreilles, dont l'une est toujours dressée, et « l'autre couchée pour leur servir de vêtement. « Ils mangent les éléphants, les sangliers et tous « les autres animaux sauvages et immondes (1); « ils mangent même leurs morts. Lorsqu'ils mar- « cheront pour envahir la terre, leur avant-garde « aura déja atteint la Syrie, que leurs dernières « troupes seront encore dans le Khorassan. Ils « boiront les fleuves de l'Orient et le lac de Ti- « bériade (2). »

On dit que parmi ces Yadjoudjes il en est qui ont quatre yeux, deux au visage et deux à la poitrine, et qui sont couverts de poils comme les brutes. D'autres, dont la taille n'est que de trois coudées, ont le visage rond, les cheveux comme du duvet, le teint blanc, et des oreilles

(1) L'éléphant, le porc, l'âne, le mulet, le cheval, et tout animal carnassier, tout reptile, sont réputés immondes par la loi mahométane.

(2) *Tarikh Bedou-el-Khalecat*, chap. *Hadiss-es-Sedd ve Yadj. u Madj.* — Ebn al Vardi, art. *Zikr Khouroudj Yadj. u Madj.* — Mirkhond, tom. I, chap. *Zikr Yadj. u Madj.* — *Tarikh* Aaly Efendy, tom. I, chap. *Der Siffeti Yadjoudj.* — *Geogr. Nubiensis*, pag. 249. — *Djihan nouma*, impr., pag. 377.

qui leur pendent jusqu'aux épaules. Ils sifflent au lieu de parler (1).

Ces peuples doivent être issus de deux frères nommés Yadjoudje et Madjoudje, dont le père Manassekh (2) était fils de Japheth. Ils allèrent s'établir dans le nord, où leur postérité s'accrut tellement, qu'elle compose, dit-on, les neuf dixièmes de la population du globe.

Leur pays est borné au nord par l'Océan (3), et entouré d'une chaîne de montagnes, appelées *Cournan* (4), si escarpées qu'on ne peut les gravir, et dont les cimes, couvertes de glaces éternelles, sont voilées par des nuages qui jamais ne se dissipent. Elle part de la mer ténébreuse, et s'étend jusqu'aux confins de la terre cultivée. C'est derrière ces montagnes, remplies de gros serpents et de vipères, que demeurent les peuples Yadjoudje et Madjoudje. Ceux qui, en divers temps, essayèrent de les gravir jusqu'à leur sommet, pour voir ce qu'il y a au-delà, n'ont plus

(1) Ebn al Vardi, loc. cit.

(2) منسخ ; منسك, Manassek. C'est probablement Messek, sixième fils de Japhet, selon la Genèse, X, 2.

(3) Ebn Haoucal, pag. 5.

(4) قرنان, dans Ebn al Vardi; Cocaya, dans la *Geogr. Nub.*, pag. 247.

reparu, soit qu'ils aient été déchirés par les bêtes féroces, ou que les Yadjoudjes se saisissent des hommes qui pénètrent chez eux; toutefois il en est revenu quelques-uns par l'effet d'heureux hasards, et ceux-là ont rapporté avoir aperçu pendant la nuit beaucoup de feux dans le pays au-delà de ces montagnes; mais que par fois on n'y voyait rien qu'un épais brouillard[1] (XXXVII).

Les monts *Morghan*[2], qui courent de l'est à l'ouest, dans un espace de dix-huit journées, séparent le pays des Yadjoudjes et Madjoudjes de celui des Turcs *Edkesches* et *Terkesches*. Les Edkesches, dont nous avons déja parlé, ont le visage large, la tête grosse, beaucoup de cheveux, des yeux perçants, une langue particulière. Ils adorent le feu. Leur pays, situé à l'orient de celui des Gouzes, est vaste et fertile, riche en troupeaux, abondant en miel. Ils se nourrissent principalement de chair et de lait de cheval. Au midi de ce pays est le lac de Tahama[3], qui a 250 milles de circonférence, et à l'est de ce lac s'élève une montagne fort escarpée, nommée Djérad[4].

(1) *Geogr. Nubiensis*, pag. 247. — Ebn al Vardi, qui paraît avoir copié ici la géographie d'Édrissi.

(2) مرغان.

(3) تهامة.

(4) جراد.

En quittant le pays des Baschcardes, j'entrai dans celui des *Gouzes*[1], Turcs nomades qui habitent les plaines sablonneuses au nord de la mer caspienne et du lac de Khorazm, ainsi que les steppes qui séparent cette petite mer de la Transoxane, du Khorassan et de la mer caspienne. Leur territoire s'étend à l'est jusqu'à la ville d'Isbidjab sur le Sihoun, et au midi jusqu'à Dihistan, ville frontière du Djourdjan. Il embrasse par conséquent le Khorazm, qui ne consiste que dans une étroite lisière le long des deux rives du Djihoun, depuis Tahériyé, un peu au nord d'Amol, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Khorazm. Cette bande, arrosée par les eaux du fleuve et par les petites rivières qui s'y jettent principalement de l'ouest, est couverte de champs et d'habitations; mais, pour peu qu'on s'éloigne du Djihoun, on rencontre le sable[2].

La nation Gouze est divisée en trois branches, qui se distinguent par les noms de Gouzes *supérieurs*, *inférieurs* et *mitoyens*[3]. La ville de Ha-

(1) الغزيه.

(2) Ebn Haoucal, pag. 139, 140, 178, 182 et 183.

(3) Mass'oudi, ch. 7, intit.: ذكر جمل من الاخبار عن انتقال البحار.

ditsé (1), située à un fersenk du Sihoun, et à deux journées de l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Khorazm, est leur chef-lieu et la résidence d'hiver de leur souverain. Ils possèdent en outre les villes de Djend et de Khouara (2). Ces trois places, dont Haditsé est la plus grande, sont habitées par des Musulmans.

Les Gouzes échangent les produits de leurs troupeaux avec les habitants agricoles et manufacturiers du Mavera-un-Nehr et du Khorazm, contribuant sous ce rapport à la prospérité de ces deux pays. Leur commerce se fait principalement dans la ville de *Courcandje*, que nous autres Arabes appelons *Djourdjaniyé*. De cette capitale du Khorazm, au milieu de laquelle le Djihoun roule ses eaux, partent souvent des caravanes pour la Khazarie, le Mavera-un-Nehr et le Djourdjan. Elle est l'entrepôt des marchandises du nord, qui consistent surtout en peaux de renard, zibeline, castor et autres pelleteries, et en esclaves khazares, sclabes et turcs. Les esclaves turcs sont les meilleurs de la terre; aucuns autres ne leur sont comparables en beauté et en vigueur; aussi sont-ils très-chers. J'en ai vu dans le Khorassan qui coûtaient jusqu'à

(1) الحديثه. Ce nom signifie la *nouvelle* (ville).

(2) خوارة.

cinq mille dinars. Je ne sache pas que des esclaves d'aucune autre nation se vendent à un si haut prix. Il y a des filles esclaves turques qui s'achètent aussi cinq mille dinars, somme que ne valent pas même les esclaves romaines (grecques) les mieux élevées et les plus parfaites, à moins qu'elles n'aient le talent d'accoucher les femmes, ou qu'elles ne soient douées d'une belle voix (1) (XXXVIII).

Je traversai avec une nombreuse caravane la steppe des Gouzes, entre la mer Khazare et le lac de Khorazm, pour me rendre à la grande ville de Kourkandje. Il y avait, parmi mes compagnons de voyage, un marchand de Bokhara, qui était allé plusieurs fois jusqu'aux frontières de la Chine. En m'entretenant avec lui, j'obtins quelques notions sur les peuples turcs qui habitent ces régions orientales.

Le pays à l'est du Sihoun, depuis Isbidjab, c'est-à-dire, le Ferghana, le Schasch et les contrées qui avoisinent ces deux provinces à l'orient, appartiennent aux Turcs *Carloukes* (2). Les Musulmans vont trafiquer avec ce peuple dans la ville de Taraz, qui est un peu au-delà du Djihoun; mais ils n'osent point dépasser cette ville, parce

(1) Ebn Haoucal, pag. 5, 171, 177, 184, 193 et 195.

(2) الخرلخيّة ; الخرلجيّه, Kharloudjiyé.

qu'ils trouvent d'abord les campements des Carloukes. Euzkend est la dernière ville musulmane du côté de Ferghana. Les Carloukes et les Gouzes fournissent aux habitants du Mavera-un-Nehr des mulets, des chameaux, des ânes et des moutons, toutes sortes de pelleteries et des esclaves turcs. Le musc y vient du Tubbet et du pays des Kirguises; c'est le meilleur musc qu'il y ait au monde. Les habitants du Mavera-un-Nehr et du Khorazm, entourés de trois côtés de Turcs nomades et païens qui leur sont redoutables, doivent se tenir toujours prêts à les repousser; ce qui les rend belliqueux [1]. Les Gouzes sont, par leur puissance, leurs voisins les plus dangereux. On remarque qu'ils ont la taille plus courte et les yeux plus petits que les autres Turcs. Les Carloukes sont les plus grands et les plus beaux. Leur souverain, décoré du titre de *khacan des khacans*, a plusieurs vassaux parmi les rois turcs. Efrassiyab, le vainqueur de la Perse, était l'un des anciens khacans de ce pays [2].

Après les Turcs Carloukes, on trouve les Turcs *Tagazgazes* [3], dont le pays, situé au nord du Tubbet, s'étend depuis les frontières du Khorassan

(1) Ebn Haoucal, pag. 177, 178, 193 et 195.

(2) Mass'oudi, ch. 13.

(3) التغزغز; البغزغز, Bagazgaz; طغرغر, Tagargar.

jusqu'à celles de la Chine (1). Il n'y a point, à cette heure, de nation turque plus puissante que celle-là. Son souverain porte le titre d'*Abar-khan* (2), et réside dans la ville de Couschan (3). On l'appelle le *roi des bêtes féroces*, et le *roi des chevaux*, parce qu'il n'y a pas de souverain au monde qui ait des troupes plus formidables, aucun qui soit plus sanguinaire, aucun qui possède un plus grand nombre de chevaux. Les Tagazgazes sont les seuls Turcs qui professent la religion de Manès (4).

A l'est des Gouzes et au nord des Carloukes sont les Turcs *Kimakes* (5), qui ont à l'orient les Turcs *Kirguises*, dont le territoire est situé au-dessus de celui des Tagazgazes : tous ces peuples turcs parlent la même langue (6).

J'atteignis enfin la capitale du Khorazm, d'où je me rendis avec une caravane à Djourdjan, et

(1) La lisière occidentale du grand désert Scha-mo formait la frontière de l'empire chinois.

(2) ابرخان; افزخاقان, Afez Khacan; ارخان, Erkhan.

(3) كوشان.

(4) Mass'oudi, ch. 13, intit. : ذكر ملوك الصين و الترك, et ch. 14, ذكر جمل من الاخبار عن البحار.

(5) الكيماكيه.

(6) Ebn Haoucal, pag. 5.

peu de temps après j'arrivai à Bagdad, bénissant la providence de m'avoir préservé de tous les dangers qui menacent les voyageurs dans les régions glacées du nord, et parmi les peuples barbares qui les habitent.

FIN.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE. (Pag. 3.)

Kessra Nouschirévan, le plus illustre des rois dePerse de la dynastie de Sassan, mourut dans l'année 579 de notre ère, après un règne glorieux de 48 ans, selon le Schahnamé.

Sous le règne de Hormouz, son fils et successeur, Bahram Tchoupin, gouverneur de l'Irac-A'djem et du Khorassan, général renommé par ses victoires sur les Turcs de la Transoxane, se voyant en butte aux traits de l'envie, et certain de sa disgrace, leva l'étendard de la révolte. A ce signal, Hormouz fut détrôné par une faction et privé de la vue; son fils, Khosrou Perviz, était à peine monté sur le trône de Ctésiphon, que, menacé par les armes de Bahram Tchoupin, il dut prendre la fuite, et se réfugia à Byzance. Le général rebelle s'empara de la couronne; mais il ne la conserva que deux ans. Vaincu par les Romains,qui soutenaient les droits de Khosrou Perviz, il courut chercher un asile auprès du khacan au-delà de l'Oxus. Bientôt il repassa ce fleuve avec une armée turque; mais à peine était-il entré dans le Khorassan, qu'il fut assassiné, en 593.

Dans plusieurs manuscrits de Mass'oudi, on lit,

au lieu de Bahram Tchoupin, *Bahram Djour*. Nous ignorons laquelle de ces deux leçons est la meilleure. Bahram Djour, ou, pour mieux dire, Bahram Kour, fut le 14[e] roi de Perse, de la dynastie de Sassan. Il régna de 421 à 440.

NOTE II. (Pag. 3.)

Il est aisé de reconnaître dans le nom de *Cabokh*, *Cabak*, donné par les Arabes à la chaîne de montagnes qui s'étend de la mer Caspienne à la mer Noire, celui de *Cavcas*, *Caucase*, qui la désignait chez les anciens, et qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Par un simple déplacement des points diacritiques, le nom de *Cabokh* قبخ, a été transformé en *Feth* فتح, qui signifie *victoire* en arabe; de sorte qu'on trouve dans la plupart des manuscrits, *Djebel-ul-Feth*, les *Monts de la Victoire*, au lieu de *Djébel-ul-Cabokh*; de même qu'on y lit souvent *Nittous* نيطس, au lieu de *Pontous* بنطس (le Pont-Euxin), et *Bahr Hazez* حزز, au lieu de *Bahr Khazar* خزر, *la mer des Khazares*, c'est-à-dire la mer Caspienne; cette dernière erreur est générale chez les Othomans.

L'antique nom de *Cavcas* est à peine connu des peuples actuels du Caucase. Selon les traditions géorgiennes, l'un des huit fils de *Thargamos*, patriarche qui passe pour être la souche des Arméniens, des Géorgiens, des Albaniens et de tous les peuples de ces montagnes, portait le nom de *Cavcas*, et il reçut

en lot la partie de cette chaîne, qui est à l'occident du fleuve Térék [1].

Les Arméniens donnent au Caucase le nom de *K'habgokh* [2], qui ressemble au *Cabokh* des Arabes et au *Caf-Couh*, ou mont *Caf*, des anciens Perses. Ceux-ci croyaient que le mont *Caf* environnait le monde habité, peut-être parce que le Caucase bornait au nord le monde persan.

On retrouve le nom de *Cabac* dans celui que les Circasses donnent à la petite Cabardie, plaine parsemée de collines, au pied du Caucase; ils l'appellent *Aghlo-Cabac* [3].

NOTE III. (Pag. 4.)

On voit que l'antique nom du royaume de Perse, *Iran*, désignait aussi un canton du Caucase, dont la position n'est cependant pas bien déterminée. Le *Schahnamé*, dans la vie de Kesra Nouschirévan, fait mention d'une ville et d'un pays d'*Iran*, qui devaient être situés au midi du défilé appelé aujourd'hui *Derbend*, puisque le roi de Perse le fortifia pour empêcher les Turcs et les Alans de faire des incur

1 Chronique géorgienne de Vakhtang, dans *Reise in den Kaukasus und nach Georgien*, par M. Klaproth, tom. II, pag. 64 et suiv.

(2) *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 392, note 90.

3 Reineggs, *Beschreibung des Caucasus*, tom. I, pag. 281.

sions dans le pays d'*Iran*[1]. La géographie attribuée à Moyse de Khorén nomme le district d'*Iran* parmi ceux de la province d'Artsakh, laquelle faisait partie de l'Albanie.

Selon Schems-ud-din de Damas, « la première des « quatre Arménies était appelée *Iran* ایران; on y trou- « vait les villes de Baïlécan ..... et la Porte des Portes, « nommée aussi *Derbend*, qui veut dire défilé. » Ainsi donc, *Iran* et *Arran* désignaient également le pays compris entre l'Aras inférieur et Derbend.

Le nom d'*Arran*, maintenant restreint au pays enfermé par l'Aras et le Kour, vers leur confluent, s'étendait, dans les septième et huitième siècles, à la région qui borde la mer Caspienne depuis l'Aras jusqu'au Derbend[2]. *Aïran*, *Iran* ایران et *Arran* آران désignaient donc les mêmes contrées. Il est digne de remarque que les Ases ou Alans se nomment eux-mêmes *Iron*[3].

Le *Moucan*, dépendance du Schirvan, était situé entre les fleuves Kour et Aras, dans l'ancienne province arménienne d'Artsakh, nommée aujourd'hui *Carabag*[4]. Le *Mogan* est au midi de l'Aras et s'étend, à l'est, jusqu'à la mer Caspienne.

1 Chapitre intitulé : كرديدن كسرى كرد اطراف.

2 Balazori.

3 *Voyage au Caucase et en Géorgie*, par M. Klaproth, tom. II, pag. 437.

4 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 359 et 365.

NOTE IV. (Pag. 5.)

Le nom de *Khazare*, donné à la mer Caspienne, atteste la puissance des Khazares, qui possédaient une partie de ses rives. Outre cette dénomination conservée jusqu'à nos jours, les mahométans désignent cette mer par les noms des différents pays qui la bordent; ils disent mer de *Schirvan*, de *Guilan*, de *Deïlem*, de *Djourdjan*, d'*Absukoun*, du *Tabéristan*, etc. Au rapport de Strabon [1], elle avait reçu le nom de Caspienne des *Caspi*, peuple du Caucase, jadis puissant, mais qui, de son temps, était déja rentré dans l'obscurité.

NOTE V. (Pag. 5.)

Les *Lékis*, *Lekzes*, *Lezghis*, habitent les plus hautes montagnes du Schirvan, et le versant septentrional du Caucase, au nord de Derbend, pays appelé aujourd'hui *Daghestan*.

Cette nation se divise en un grand nombre de peuplades qui connaissent à peine le nom générique de *Lekzes*, sous lequel elles sont confondues par les étrangers. Elles parlent différents dialectes d'une même langue, appelée par les Géorgiens *Maztalaro* [2],

1 Lib. XI, cap. 4.

2 Güldenstedt, *Reisen im Caucasischen Geburge*, Saint-Pétersbourg, 1787, in-4°, tom. I, p. 484. — Reineggs, *Allg. Beschreib. des Kaukasus*, tom. I, p. 169.

dont beaucoup de mots se retrouvent dans d'autres idiomes du Caucase, et même de l'Asie septentrionale, principalement dans les dialectes samoyède et finnois de la Sibérie [1].

Il est fait mention de deux villes lekzes dans les géographies de Cazvini et de Bacouyi, 6e climat. Voici ces articles :

« *Takhar* طاخر, ville populeuse, chef-lieu du « pays des Lekzes, à six journées de *Djanza* جنزة « (Gandja); le froid y est excessif; l'eau qui l'arrose « vient d'un fleuve nommé *Tsamour*, qui est gelé en « été comme en hiver. Ses habitants se nourrissent « d'une espèce de grain que nous appelons *sult* سلت, « en arabe, lequel ressemble à l'orge, mais qui a le « goût du froment. Ils sont musulmans, de la secte de « l'Imam Schafi'yi [2]. »

« *Sinass* سناس, ville du pays des Lekzes, sur la « côte d'une montagne très-élevée. Il fait, dans ce pays, « un froid excessif pendant sept mois de l'année. Il y « croît une espèce de grain nommée *sult*. Ses habitants « sont probes, bienfaisants, charitables et hospitaliers. « Ils exercent communément la profession d'armuriers, « fabriquant des cuirasses, des cottes de mailles et « toutes sortes d'armes [3]. »

1 *Voyage au Mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. Klaproth, Paris, 1823, in-8°, tom. II, pag. 297.

2 Bacouyi, *Talkhiss-ul-Assar*, etc.

3 Cazvini, *Assar-ul-Bilad*, etc.

On trouve sur les cartes modernes du Caucase le village de *Takhir*, au bord d'une petite rivière qui va, du midi au nord, se jeter dans le Samour.

Voici, selon le voyageur Reineggs, ce que les Lekzes racontent de leur origine. Leurs ancêtres émigrèrent de l'Inde à une époque très-reculée, et vinrent s'établir dans le Schirvan, d'où ils se répandirent au nord du Caucase jusqu'au Don. Huit siècles après, leur territoire fut envahi par les Ghyssr (Khazares), nation nombreuse que les Perses avaient chassée du sud-ouest de l'Asie. Ce peuple, qui s'était avancé par l'Arménie jusqu'au pied du Caucase, ayant repoussé les Lekzes vers les plus hautes montagnes, occupa le Schirvan et la rive de la mer Caspienne.

NOTE VI. (Pag. 5.)

Il existe aujourd'hui, dans la partie la plus élevée du Caucase oriental, une tribu lekze, dont le nom ressemble à celui de *Doudani*. Elle s'appelle *Dido;* les Géorgiens la nomment *Didoëthi*. Son territoire est sous les glaciers du Tourpi, au bord de la rivière *Cozlouc*, qui prend plus bas le nom de *Samoura*. Cette tribu et celle d'Unso, composées ensemble d'environ mille familles, habitent trente-quatre villages situés dans deux vallées bordées de rochers escarpés qui leur servent de boulevards contre leurs voisins. Ce sont de féroces brigands. Ils sont encore païens;

1 *Reise in den Caucasus*, pag. 63.

ils mangent la chair de tous les animaux, et, dans leurs mariages, ils ne respectent pas les liens du sang [1].

NOTE VII. (Pag. 10.)

La ville de Derbend garde le défilé le plus fréquenté du Caucase, celui qui est formé par l'extrémité orientale de cette chaîne et par le rivage de la mer Caspienne. Elle est assise, en partie, dans une petite plaine, au bord de cette mer, en partie sur le penchant assez escarpé d'une montagne que la citadelle couronne. Ses murs, flanqués de tours, ont 120 pieds de haut, et neuf pieds d'épaisseur; ils sont de pierres de taille d'un calcaire coquillier [2]. Une grande porte de fer qui défend, au nord, l'entrée de cette ville, lui a fait donner le surnom de *Porte-de-Fer*. *Derbend* signifie, en persan, *défilé* et *barrière*.

D'un côté, le mur de Derbend s'avance dans la mer; de l'autre, il s'élève, après avoir ceint la ville, jusqu'à la citadelle, et s'étend même plus loin. Selon le prince Démétrius Cantémir, qui, à l'époque de la conquête de Derbend par les Russes, sous le règne de Pierre Ier,

1 *Erdbeschreibung* von Gaspari, Hassel, etc.; Weimar, 1821, tom. XII, pag. 749.

2 Joh. Jac. Lerch, *Tagebuch von einer Reise*, von 1733 bis 1735, im Büschings *Magazin*, th. III, s. 5. — *Hist. und Geogr. Beschreib. des Caspischèn Meeres*, Dantzig, 1723, in-8°.

examina ce mur, depuis la ville jusqu'à 7 werstes (environ une lieue et demie) de distance à l'ouest, on ne voit plus que les ruines de ce fameux boulevard qui passait sur la cime des montagnes et plongeait au fond des vallées; il en restait seulement quelques tours qui ressemblaient, dit-il, à celles de Moscou. Le prince observa que ce mur était construit de grandes pierres coquillières, simplement superposées, sans liens de fer, ni ciment, et qui néanmoins se joignaient exactement, tant leurs surfaces étaient polies [1]. Mais aucune trace n'indique que ce mur se soit étendu plus loin, quoique, depuis des siècles, la renommée ait publié qu'un rempart élevé à travers le Caucase, selon les uns, par Alexandre, selon d'autres, par Nouschirévan, depuis le bord de la mer Caspienne jusqu'aux rives du Pont-Euxin, protégeait le midi de l'Asie contre les invasions des barbares du Nord; fable que les habitants de ces montagnes cherchent encore aujourd'hui à accréditer. On sait seulement qu'il existe, à l'extrémité occidentale du Caucase, un mur flanqué de tours, qui, dans l'espace de six lieues, sert de boulevard à la Mingrélie [2].

Il est donc probable qu'il n'y avait que les principaux défilés du Caucase qui fussent défendus par des

1 Bayer, *De Muro Caucaseo*, in *Comment. Acad. Scient. Petrop.*, 1728, tom. I, pag. 428 et 437.

2 *Relation de la Colchide ou Mingrélie*, par le P. Archange Lamberti, dans Thévenot, *Relation de divers Voyages curieux*, Paris, 1666, in-fol., tom. I, pag. 44.

murs et des tours. Ces ouvrages auront été construits sous la domination des rois de Perse; à une époque très-reculée, l'Ibérie et l'Albanie leur étaient déja soumises, et les fortifications qui protégent les frontières septentrionales de ces deux pays doivent être plutôt attribuées au gouvernement d'une puissante monarchie qu'aux peuplades demi sauvages du Caucase. Ces défilés étaient appelés par les Arabes, *Bab*, ou *Portes*, et la principale gorge, celle du Derbend, avait reçu le nom d'*El-Bab vé el-Ebvab*, la Porte et les Portes, ou d'*El-Bab el-Ebvab*, la Porte des Portes. Après ce passage, celui de la *Porte des Alans* était le plus fréquenté. La porte nommée *Saoul* par les géographes arabes est sans doute la même que celle de *Tzour*, dont Procope fait mention. Selon cet historien, c'était par ce défilé et par celui des Portes caspiennes que les Huns pénétraient dans le territoire romain ou perse. Il ajoute que le pays au nord du Caucase jusqu'aux Portes caspiennes appartenait aux Alans, peuple indépendant qui était souvent allié avec les Perses contre les Romains et d'autres nations[1]. Ainsi les Alans auraient possédé avant les Khazares les pays au nord du Derbend.

Reineggs dit que la forte ville de *Saoul*, qui appartenait jadis aux Ghyssrs (Khazares), est appelée aujourd'hui Cara-Caïdak, et qu'on voit encore les vestiges de ses murs, à 15 lieues environ à l'ouest de Derbend. L'ancienne province de *Saoul* comprenait

1 *Gothicæ Historiæ*, lib. IV.

les deux districts actuels de *Caïdak* et de *Cara-Caïdak*[1].

Outre la porte ou forteresse de *Saoul*, les géographes arabes nomment les portes de *Sérir*, de *Filan-Schah*, de *Tabarsséran*, et des Alans, qui défendaient sans doute divers défilés à l'ouest de Derbend; celles de *Mazaca*, de *Karouban*, d'*Iranschah* et de *Lian-schah*, dont nous ignorons la position; la porte de *Schabéran*, qui conduisait probablement à la ville de ce nom, voisine de la mer, au midi de Derbend; la porte de *Samsidjy*, peut-être la forteresse de *Samtsikhe* dont Moyse de Khorèn fait mention, située à l'ouest de Tiflis, dans une chaîne de montagnes qui séparent la Géorgie du Guriel[2]; enfin, la forteresse de *Lazica*, qui devait être sur la frontière du pays des Lazes, peuple qui habitait la Colchide, séparée de l'Ibérie par une branche du Caucase que les anciens appelaient monts *Moskhiques*; ce qui nous paraît d'autant plus probable qu'on lit, dans l'ouvrage de Mass'oudi (chap. II), que le Pontouss s'étend depuis le pays de Lazicat لاذقة jusqu'à Constantinople.

Quant à la partie du mur de Derbend qui se trouve plongée dans la mer, il s'agit de savoir si elle fut construite au sein des eaux, ou si elle a été baignée par l'élévation du niveau de la mer Caspienne. Nous

1 *Reise in den Caucasus*, tom. I, pag. 65, 103 et 106.

2 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 77.

observerons qu'il existe des bâtisses submergées sur un point assez voisin de la même côte. Des extrémités de la ville de Bacou partent deux murs qui s'enfoncent dans la mer à la distance de soixante pas. Le géographe Abd-our-Raschid, appelé *Bacouyi*, du nom de sa ville natale, écrivait, en 1403, que la mer avait englouti une partie des murs et des tours de Bacou, et qu'elle faisait de tels progrès que, de son temps, elle était près d'atteindre la grande mosquée de cette ville. Son témoignage est confirmé par celui du capitaine russe Soïmonow, qui, levant la carte de ces mêmes côtes, en 1719, vit dans la baie de Bacou, à deux werstes (une demi-lieue) au midi de cette ville, et à quatre brasses de profondeur, les ruines d'un grand édifice en pierre, dont quelques sommités paraissaient encore au-dessus de la surface des eaux, et qui avait été, à ce qu'on lui dit, un *Caravan-Seraï*[1]. On pourrait en induire que c'est aussi par une invasion de la mer qu'une partie du mur de Derbend se trouve plongée dans les ondes.

NOTE VIII. (Pag. 12.)

Le Tabaristan de Massoudi est, sans doute, le canton de *Tabasséran*, situé à l'ouest du territoire de Derbend,

1 *Auszug aus dem Tagebuche des Schif-Hauptmanns* Fedor Iwanowitsch Soimonow, *von seiner Schiffarth auf der Caspischen See*, bey Müller, *Samlung russischer Geschichte*, B. VII, p. 336.

et habité par des Lekzes. C'est un pays d'environ huit lieues d'étendue, hérissé de hautes montagnes, de rochers escarpés et d'épaisses forêts [1]. La ville de Tabasséran, chef-lieu de ce canton et résidence de son souverain, est l'entrepôt du commerce entre la Perse et le Daghestan [2]. Le *Djihan-Numa* (impr. p. 402) fait aussi mention de *Tabarsséran* طبسران dans le pays des Lekzes, sur la pente méridionale du Caucase, et ajoute que c'est un château fort, dont le rayon est habité par quarante mille familles. Il est plusieurs fois question du pays de *Tabarsséran* طبرسران dans l'Histoire des premières Conquêtes des Arabes, par Balazori.

NOTE IX. (Pag. 15.)

Le *Djorzan* (car telle est la prononciation indiquée par l'auteur du *Merassid-el-Ittilà* et par la ponctuation du manuscrit de Balazori) était, suivant les géographes arabes, la province la plus septentrionale de l'Arménie, et avait pour chef-lieu Tiflis. Nous ignorons quelles étaient ses limites. Lorsque les Arabes, vers l'année 30 de l'hégire (650), firent la conquête du Djorzan, le prince de ce pays portait le titre de *Battrik* (Patricien), d'où l'on pourrait induire qu'il relevait de l'empereur

1 *Tableau des provinces situées sur la côte occidentale de la mer Caspienne, entre les fleuves Terek et Kour*, par Marschall de Bieberstein, Saint-Pétersbourg, 1798, § IX, p. 12.

2 Reineggs, *Reise in den Caucasus*, pag. 112.

de Byzance. La ville de Tiflis fut dès-lors occupée par les Arabes, et resta sous la domination mahométane jusqu'à l'année 514 (1120-1). « A cette époque, dit « Grégoire Aboul-Faradje, les Gourdjes, c'est-à-dire « les Khazares, alliés avec les Captchaques et d'autres « peuples, ayant fait une invasion dans les pays ma- « hométans, l'émir Ilgazy, Dobaïs, fils de Sadaka, et « Togroul-Bey, roi de l'Arran et de Naktchivan, « allèrent, avec leurs forces réunies, à la rencontre de « l'ennemi jusqu'auprès de Tiflis. Les Musulmans, « quoique au nombre de trente mille hommes, furent « mis en déroute, et perdirent beaucoup de monde; « car les Gourdjes les poursuivirent l'espace de dix « fersenks, les tuant ou les faisant prisonniers. Ils en « prirent quatre mille; mais le roi Togroul-Bey, » Ilgazy et Dobaïs se sauvèrent. Les Gourdjes étant « revenus sur leurs pas, mirent le siége devant Tiflis, « et s'en emparèrent l'année suivante. »

De cette époque date la fondation du royaume de Géorgie, *Gourdjistan*, ou pays des Gourdjes. Nous avons vu que Mass'oudi distingue les Gourdjes des habitants du Djorzan, et qu'il place le territoire des Gourdjes, au dixième siècle, dans les parties les plus élevées du Caucase, au nord-est de la Géorgie. Leur roi portait le titre héréditaire de *Berziban*; c'est peut-être la qualification persane de *Merziban*, qui veut dire *commandant de la frontière*.

« Les *Gourdjes*, dit l'auteur du *Mérassid-el-Ittilà*, « sont une nation chrétienne qui habitait dans les « monts Cabac et le pays de Sérir; ils devinrent si

« puissants, qu'ils s'emparèrent de la ville de Tiflis. « Leur pays est appelé de leur nom. Ils sont nom- « breux et formidables. »

On trouve dans le même dictionnaire géographique l'article suivant :

« *Téflis*, ou *Tiflis*, ville de la première Arménie, « selon d'autres, de l'Arran. C'est le chef-lieu du « pays de Djorzan, voisin de *la Porte des Portes*, ville « d'une haute antiquité, dont les habitants parlent la « langue arménienne; elle fut conquise par les Gourdjes, « qui y tuèrent un grand nombre de musulmans ; ils « en restèrent les maîtres, et en traitèrent les habitants « comme leurs sujets, jusqu'à l'année 623 (1226), que « Djélal-ud-din Khorazmschah marcha sur Tiflis, et « délivra de leur joug les mahométans qui l'habitaient. « Il y plaça un gouverneur et une garnison ; mais, se « voyant maltraités par leurs nouveaux maîtres, les « citadins appelèrent les Gourdjes et leur livrèrent la « ville, que les Khorazmiens furent obligés d'évacuer. « L'année suivante, les Gourdjes, craignant que les « Khorasmiens ne revinssent avec des forces supé- « rieures auxquelles ils ne pourraient résister, aban- « donnèrent Tiflis après y avoir mis le feu. »

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les deux invasions du sultan turc qui couvrirent la Géorgie de sang et de ruines, mais la laissèrent néanmoins aux Géorgiens.

Le géographe Schems-ud-din de Damas dit que l'on comprenait sous le nom d'Arméniens les *Savourdiyens*, les *Sanariens* et les *Gourdjes*, trois peuples chrétiens.

L'historien Balazori nous apprend que la ville de Tiflis était dans le canton de *Mandjalis* رستاق منجلس, province de *Djorzan-el-Hormouz* جرزان الهرمز.

Ce nom de Hormouz désigne sans doute une ancienne forteresse qui était la résidence des souverains du pays. « Vis-à-vis le pont de Mtskhetha, dit M. J. Kla-« proth, on trouve les ruines du château-fort d'*Armazi*, « ou *Armaz-Tsikhe* (ce dernier mot signifie en géorgien « *forteresse*), qui fut, dit-on, bâti par Karthlos, le « prétendu patriarche de la nation géorgienne, sur une « montagne du même nom, près du confluent de « l'Aragvi et du Kour : c'était sa résidence habituelle, « et la montagne s'appelait, d'après lui, *Karthli*, jus-« qu'à ce que le premier roi géorgien Pharnavaz y « plaçât l'idole d'Armazi (le Hormouzd des Perses), « qui donna son nom à cet endroit. *Armaz-Tsikhe* fut « ensuite détruite. — — — Ce fut pendant long-« temps la demeure des rois géorgiens, et c'est, sans « doute, l'Αρμοζικὴ de Strabon, l'Αρμάκτικα de Ptolémée, « et l'*Hamastis* que Pline place près du Kour [1]. »

On voit que dans le nom de *Djorzan-el-Hormouz*, cité par Balazori, *Djorzan* est un substantif qui régit *Hormouz*. On en trouverait peut-être la signification dans la langue géorgienne ou l'arménienne. Dans cette dernière le mot de *Dsor* signifie *vallée*. Quant au nom de *Mandjalis*, il ressemble à celui de *Mankliats*,

1 *Voyage au Caucase et en Géorgie*, tom. I, pag. 518.

qui, selon Moyse de Khorèn[1], désignait un canton de l'Ibérie.

Le Djorzan ne serait-il pas la *Chorzéna* de Strabon? « La *Chorzène*, dit ce géographe, et la *Cambysène*, « sont les provinces d'Arménie les plus septentrionales, « par conséquent les plus exposées aux frimas; elles « confinent au Caucase, à l'Ibérie et à la Colchide[2]. » Dans la prononciation des noms étrangers, les Arabes substituent souvent le son *dj* au *kh* et au *gh*.

Il est fait mention du Djorzan, sous le nom de Khazeran, dans les Annales d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie[3]. Voici la traduction du texte arabe de cet historien :

« Héraclius passa de Constantinople à Trébizonde, « où il s'arrêta pour rassembler des troupes et donner « ses ordres. Il demanda l'assistance du roi de *Khaze-* « *ran*, conclut avec lui un traité, et lui fit présent d'un « trône, où ce prince devait s'asseoir lorsqu'il serait au « palais (impérial). Il demanda aussi du secours au roi « d'*Abkhaze*, et lui donna une couronne pour s'en « couvrir la tête lorsqu'il viendrait au palais. Il en de- « manda également du roi de *Sanaria*, fit avec lui un « traité, et lui donna un trône pour s'y asseoir lorsqu'il « serait en présence de l'empereur ».

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 357.

2 *Rer. Geogr.*, lib. XI, cap. 13.

3 Tome II, pag. 230.

NOTE X. (Pag. 15.)

Les *Savortiens*, peuple arménien, habitaient une partie de la vallée où coule le Bortschalo qui afflue dans le Kour. Le district de *Berdadje* s'étend depuis l'embouchure de la rivière de *Berdadje*, appelée aujourd'hui Bortschalo, jusqu'au confluent du Kour et de l'Aras[1].

NOTE XI. (Pag. 16.)

Les *Abkhazes*, dit Constantin Porphyrogénète[2], habitaient la côte septentrionale de la mer Noire, depuis le fleuve Nicopsis, qui les séparait, à l'ouest, du pays des Zikhes, jusqu'à Soteriopolis, qui en était éloignée de trois cents milles ; mais nous ignorons quel est le fleuve appelé Nicopsis, et la position de Soteriopolis.

L'Abkhasie actuelle est séparée de la Circassie, au nord et au nord-ouest, par le Caucase, dont les rameaux la traversent jusqu'à la mer. Elle confine vers le sud-est, à la Mingrélie[3]. Les Abkhases et les Tcher-

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 181 et 464.

2 *De adm. Imp.*, cap. 42.

3 Gaspari, etc., *Erdbeschreib*, tom. XII, pag. 690.

casses parlent des dialectes très-différents de la même langue[1].

Les Abkhazes furent convertis au christianisme, vers l'année 550, par les soins de l'empereur Justinien[2].

NOTE XII. (Pag. 18.)

Les deux leçons صمصحا et صطخا indiquent suffisamment que Mass'oudi avait écrit صمطخا *Somtakha;* et comme il place ce pays sur les confins du Djorzan, il est d'autant plus probable qu'il aura voulu désigner la contrée montagneuse de *Somkhiti*, ou *Somkheth*, située au sud-ouest de Tiflis. C'est du nom de cette ancienne province de l'Arménie, que les Géorgiens ont donné aux Arméniens en général le nom de *Somékhis.*

Selon Mass'oudi, les Somkhites n'avaient pas de roi. Chaque district obéissait probablement à des anciens, élus par les habitants; espèce de gouvernement qui existe encore chez plusieurs peuples du Caucase.

NOTE XIII. (Pag. 18.)

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de rapporter, au sujet des *Sanariens*, les notions que

1 Güldenstedt *Reisen*, t. I, pag. 463.
2 Procopius, *De Bello gothico.*

M. Saint-Martin nous donne sur ce peuple du Caucase, dans ses Mémoires sur l'Arménie[1].

« Au-delà du pays de Schaki, au milieu des mon-
« tagnes qui séparent la Géorgie du Schirvan, on trou-
« vait un petit pays dont le peuple paraissait appar-
« tenir à la nation des Oudiens, qui était issue de la
« race arménienne.

« Ce pays portait le nom de *Dzanar*, ou *Dzanark'h*;
« il occupait la plus grande partie des montagnes com-
« prises entre la porte des Alains et le Schirvan; on y
« trouvait un défilé pour traverser le Caucase, et qui
« portait le nom de porte de *Dzak'han*. Il était gouverné,
« au dixième siècle, par un prince chrétien qui recon-
« naissait la suprématie des rois d'Arménie, et qui, quoi-
« que laïc, portait le titre ecclésiastique de *chorévêque*, en
« leur langue, *K'horisgobos*. Mass'oudi fait aussi mention
« du pays de Dzanar, qu'il appelle *Sanariah* صنارية,
« qui était gouverné par un prince chrétien fort puis-
« sant, qui portait le titre de kereskous كرسكوس.
« Ibn Haukal parle aussi des peuples de Dzanar, qu'il
« appelle Sanary سنارى, et dit que, de son temps,
« ils étaient gouvernés par un prince nommé *Sendjarib*.

« Ce nom paraît être le même que celui de Senek'-
« harim, nom assez commun chez les Arméniens, et
« qui était ordinairement altéré de cette façon par les
« Arabes. Les Arméniens prétendent qne cette petite
« souveraineté fut fondée par quelques prêtres de la

1 Tom. I, pag. 233.

« Chaldée, qui, pour éviter les persécutions des kha-
« liphes de Baghdad, se réfugièrent dans l'Oudi, auprès
« du prince de Kartman, qui leur donna asyle; mais
« peu après, redoutant encore la colère des khaliphes,
« ils se retirèrent dans les gorges du Caucase, où ils
« fondèrent la principauté de Dzanar, et choisirent
« pour chef un d'entre eux, nommé *David*, qui prit
« le titre de *chorévêque*. Les Arabes donnent aussi à
« cette nation une origine étrangère à l'Arménie, puis-
« qu'ils prétendent qu'elle est originaire de l'Arabie,
« et issue d'une branche de la tribu d'Okaïl, qui habi-
« tait dans les environs de Mareb, dans l'Yemen, et
« qui descendait de Nazar, fils de Maad, l'un des
« anciens chefs des tribus arabes. Il serait possible
« que les princes de ce pays fussent descendus de
« quelques Arabes forcés d'abandonner leur patrie
« pour leur attachement au christianisme. Les tradi-
« tions arméniennes ne contredisent pas sur ce point
» les traditions arabes; mais il nous semble que le
« nom même de Dzanar existait déja bien long-temps
« avant l'établissement de ces fugitifs dans le Caucase;
« car Ptolémée place dans ces mêmes contrées un
« peuple qu'il appelle *Sanaræi*, au-dessus, dit-il,
« de l'Albanie, position qui répond exactement à celle
« de Dzanar. Les princes de cette région entretenaient,
« au dixième siècle, des relations politiques avec la
« cour de Constantinople, qui, dans les actes de sa
« chancellerie, les appelait Ἄρχων τοῦ τζαναρίας. »

NOTE XIV. (Pag. 18.)

Le pays des *Schékines* était, sans doute, le canton montagneux que l'on appelle encore *Scheki*, près de la rive gauche du Kour, entre le district de Gandja, la Géorgie, le Schirvan et le Daghestan.

NOTE XV. (Pag. 19.)

Cabalah, ville et canton du Schirvan, à l'ouest de la nouvelle Schamakhié, entre l'Acsou et le Gardeman. Ses habitants sont Arméniens.

NOTE XVI. (Pag. 21.)

La partie des contrées au nord du Derbend, que l'on comprend aujourd'hui sous le nom de *Daghestan*, ou de *pays de montagnes*, est encore habitée par les Caïtoukes. Un petit prince de cette nation réside dans la ville d'*André*, *Andrew*, ou *Endery*, située près de la rivière Actasch. Plus à l'est, sur la rive du Coïsou, paraissent encore les ruines de l'ancien *Endery*, que l'on serait tenté de prendre, à la ressemblance des noms, pour Semender, si le *Derbend-Namé*, cité par M. Reineggs[1], et en dernier lieu par M. Klaproth[2], ne disait positivement que l'ancienne Samander est la ville actuelle de Tarkou.

1 Page 92.

2 *Magasin asiatique*, t. I, p. 266, note 1.

NOTE XVII. (Pag. 22.)

Nous ne connaissons pas exactement la position du *Sérir*. Mass'oudi se contente de dire que tel pays confine à tel autre. Nous avons dû chercher à indiquer d'une manière plus précise leur situation relative. Nous présumons que le petit royaume de Sérir était dans les montagnes, au nord-ouest de Derbend, entre le territoire des Caïtakes et celui des Coumikes.

On a vu que, selon Balazori, le roi de Sérir prenait le titre de *Hérarzan-schah*, et que celui de Filan s'appelait Filan-schah. Mass'oudi rapporte, au contraire, que Filan-schah était le titre héréditaire des rois de Sérir. Le *Mérassid-ul-Ittila'* semble concilier ces deux assertions différentes, dans son article de *Filan*, que voici :

« *Filan*, ville et canton près de la Porte des Portes,
« dans le royaume des Khazares. Les habitants de ce
« pays sont chrétiens, et ont une langue particulière.
« Leur souverain prend le titre de *Filan-schah*, qui
« appartient exclusivement au roi de *Sérir*, et c'est
« pourquoi le pays de Sérir est appelé *Filan*. On dit
« que le *Sérir* est un district du *Filan* ».

NOTE XVIII. (Pag. 22.)

On trouve, dans la *Géographie de Bacouyi*, 6e climat, un article sur les *Zirhguerans*, dont voici la traduction :

« *Zirhguerans*, c'est-à-dire fabricants de cottes de

« mailles, nom de deux bourgs au-delà de la *Porte des* « *Portes*, sur l'une des cimes des monts *El-Bourz*. Ces « bourgs sont entourés de villages, de champs cultivés, « de jardins et de forêts. Leurs habitants ont la taille « haute, les cheveux blonds et de beaux yeux. Ils « n'exercent d'autre métier que celui de fabricants de « cottes de mailles et de cuirasses. Riches et généreux, « ils aiment les étrangers, surtout ceux qui possèdent « quelque science ou qui savent écrire. Grace au dif- « ficile accès de leur pays, ils ne paient de tribut à « personne. Ils ne professent aucune religion (révélée). « Lorsqu'un des leurs est mort, ils coupent ses membres, « les dépouillent de la chair, et recueillent ses os dans « un vêtement, sur lequel ils inscrivent le nom du dé- « funt, celui de son père, l'année de sa naissance et « celle de sa mort, et qu'ils appendent dans l'intérieur « de la maison; ensuite, ils prennent la chair et la « donnent à manger, si c'est un homme, aux corbeaux, « si c'est une femme, aux vautours ».

Cette même partie du Caucase fournissait encore, au treizième siècle, d'excellents armuriers. Le missionnaire Rubruquis, revenant de Tartarie, en 1253, passa les défilés du Derbend avec une escorte de vingt Mongols, chargés de le protéger contre les Alans qui infestaient cette route. « Il y avait deux de ces Mongols, « dit Rubruquis (Chap. L), qui portaient une espèce « d'armure, comme nos halecrets ou cuirasses; leur « ayant demandé d'où ils avaient eu ces armes-là, ils « me dirent qu'ils les avaient gagnées sur les Alains, « qui sont excellents artisans à les forger. »

Lorsque le fameux Timour, après avoir ravagé les pays au nord de la mer Noire, traversa, en 1396, le Caucase pour retourner en Perse, « les habitants de « *Zeregheran*, dit son biographe Schéref-ud-din-Ali, « de Yezd, habiles ouvriers en cottes de mailles, « vinrent au-devant de l'empereur lui offrir leur « obéissance; ils lui firent quantité de présents de « chefs-d'œuvre de leur métier : sa hautesse les reçut « avec toutes sortes d'honnêtetés, et leur fit ses libé- « ralités[1]. »

Reineggs a trouvé dans le Caucase la même peuplade d'armuriers dont parlent Mass'oudi et Bacouyi :

« Au sud-ouest de Cara-Caïdak, dit-il, est une peu- « plade de 1200 familles appelée *Couvetschis*, ou fabri- « cants de cuirasses, depuis très-long-temps établie « dans le Caucase; car l'histoire du Derbend (écrite « dans le 11e siècle) en fait mention sous le nom de « Serkuwan (il faut lire Zirhgueran) : cette petite « nation se prétend originaire d'Europe; toutefois sa « langue n'a pas la moindre affinité avec aucune langue « européenne; mais elle est également étrangère à « toutes celles du Caucase, et ce peuple se distingue « de ses voisins, non-seulement par cette différence « d'idiome, mais aussi par ses mœurs, ses usages, son « amour de l'ordre et sa probité. Les *Couvetschis* se ser- « vent de tables, de chaises, de bois de lit, ainsi que de « couteaux et de fourchettes, à la manière européenne.

1 *Histoire de Timur-Bec*, trad. de Petis de la Croix, t. II, pag. 388.

« Les uns sont commerçants, les autres armuriers, « fabriquant des fusils, des pistolets, des sabres, des « couteaux, des cottes de mailles; et comme il n'y a, « ni en Perse, ni en Anatolie, d'aussi bons armuriers « qu'eux, les produits de leurs forges y sont recherchés « et à haut prix. Les *Couvetschis* ne se livrent pas, « comme leurs voisins, au brigandage; mais, garantis « par leurs rochers, ils prennent de bonnes précautions « pour leur propre défense. Ils gardent soigneusement « les deux seuls défilés qui donnent accès à leur pays, « et ne permettent, ni à leurs voisins, ni à d'autres « étrangers de pénétrer sur leur territoire. Ils ont un « dépôt de leurs productions dans un grand village sur « leur frontière, où ils trafiquent avec les étrangers. « Ils sont mahométans [1]. »

NOTE XIX. (Pag. 23.)

« Le territoire des Coumikes, ou Tchétchengues, « dit Jac. von Stæhlin, est borné, à l'ouest, par le « grand fleuve Souncha, qui le sépare de la petite « Cabardie; au nord, par le Térék, et à l'est, par l'Aksaï [2]. » Cependant les Coumikes, de nos jours, habitent principalement les rives du haut Coïsou.

On voit que les Caïtaks, les Sérirs et les Goumikes se partageaient le pays qui est aujourd'hui appelé

1 Reineggs, *Beschreib des Caucasus*, p. 107 et suiv.

2 *Nachrichten von Tschirkassien*, dans Buschings *Magasin*, t. VI, p. 465.

Daghestan. Il est probable que ces peuples étaient Lezgues, comme ceux qui habitent maintenant les mêmes contrées. Une partie considérable de cette population professait encore, à la fin du 17e siècle, la religion de Moyse.

« Dans le pays de Boïnak, dit Nicolas Witsen [1] (qui « écrivait en 1690), ainsi que dans les principautés « tartares (Lezgues) circonvoisines, il y a des milliers « de Juifs. On estime que, dans la principauté d'*Osmin* « ou *Otsme*, ils sont bien au nombre de quinze mille. « Ils se disent originaires de Babel. La plupart cultivent « la terre; d'autres se livrent à divers genres d'industrie, « au lieu que presque tous les Tartares (Lezgues) font « le métier de soldat ou de brigand; mais, sous le « rapport des traits, des mœurs et du costume, ces « Juifs ne diffèrent nullement des Tartares.

« Les *Kaumouks*, ou *Leikses*, dit le même auteur « dans un autre endroit [2], sont mahométans. Ils se « disent descendre des anciens Assyriens. »

NOTE XX. (Pag. 25.)

On voit, par la description de Mass'oudi, que des nations qui habitaient le versant septentrional du Caucase, les Alans étaient la plus puissante. Dans le

1 *Noord en Oost Tartarye*, t. II, pag. 567. Cet ouvrage se compose de relations et de descriptions qui avaient été fournies à Witsen sur presque toutes les parties de l'Asie.

2 *Ibid.* pag. 703.

moyen âge, on les appelait *Ases*. Les Géorgiens leur donnent encore le nom d'*Ossi*, et à leur territoire celui d'*Ossethi*. Ammien Marcellin dit qu'ils furent appelés *Alans*, du nom de montagnes, *ex montium appellatione cognominati* [1], et Eustathius observe que leur nom veut dire *montagnard*, du mot *Ala*, qui, dans la langue des Sarmates signifie *montagnes* [2]; mais les Alans se nomment eux-mêmes *Ir*, ou *Iron*. Nous observerons, à cet égard, que, dans le *Schah-namé* [3], la contrée du Derbend est désignée sous le nom de *Iran*, et qu'au rapport de Reineggs [4], la partie orientale du Caucase, depuis les sources du fleuve Térek jusqu'au Derbend, était anciennement appelée *Iran*. Cette région comprend aujourd'hui une partie du pays des Ases, le pays des Tchetchenzes, et le nord du Daghestan.

Selon Procope, les Alans étaient un peuple Goth. « Peu de temps, dit-il, avant le règne d'Augustule, les « Romains avaient attiré dans leur alliance les Skirres, « les Alans et d'autres peuples Goths [5]. « Il dit encore : « Les Vandales émigrèrent des bords de la Méotide vers « le Rhin, après avoir appelé à eux les Alans, qui sont « aussi une nation gothique [6]. »

1 *Rer. Gestar.* Lib. XXXI.

2 Eustathii, *Comment.* in Dionys. Perriget. v. 305.

3 *Vie de Nouschirevan*, chap. *Guerdiden-i Kessra guird attraf.*

4 *Reisen in den Caucasus*, t. I, p. 32.

5 *Gothicæ Hist.* lib. I.

6 *Hist. Vandalicæ*, lib. I.

Les Alans sont au nombre des peuples barbares du nord qui acquirent une grande renommée par leurs invasions. Ils habitaient très-anciennement le pays situé vers les sources du Jaïk; s'étant établis par la suite au nord du Caucase, sur les rives du Tanaïs et les côtes des Palus-Méotides, ils firent, d'abord sous le règne de Tibère, puis sous le règne de Titus, deux invasions au midi du Caucase, où ils ravagèrent l'Arménie et la Médie[1]. Leur domination, qui s'étendait sur une partie du nord de l'Asie, fut renversée, dans le 4e siècle, par les Huns, qui les vainquirent et en firent un grand carnage. Les restes des Alans furent obligés de marcher sous les drapeaux des Huns, et allèrent avec eux envahir le pays d'Ermenrich[2]. Selon Ammien, qui nous a laissé une description de ces peuples, les Alans étaient nomades, et n'avaient d'autres habitations que leurs chariots. Ils combattaient à cheval, légèrement armés. Leur mœurs étaient moins grossières que celles des Huns, et l'on remarquait que leurs chefs avaient presque tous les cheveux blonds.

Dans le cinquième siècle, les Alans, joints aux Suèves et aux Vandales, entrèrent dans la Gaule, se dirigèrent vers les Pyrénées, franchirent ces monts et ravagèrent l'Espagne, que ces trois peuples se partagèrent : les Suèves s'établirent dans la Galice, les

1 Flav. Josephus, *De Antiquit.* lib. XVIII, cap. VIII. — Id. *De Bello judaïco*, lib. VII, cap. VII, edit. Havercampii. — Hegesippus, *De Hierosolymitano Excidio*, cap. LI.

2 Ammianus Marcellinus, *Rer. Gest.* lib. XXXI.

Alans dans la Lusitanie et la province de Carthagène; les Vandales dans la Bétique. Ces derniers ne tardèrent point à passer en Afrique, et conquirent la Mauritanie [1]. Il y avait un corps d'Alans dans l'armée de Gensérich en Afrique [2]. A cette même époque, des Alans se partageaient les terres du Valentinois, en France; ils se mettaient en possession des districts de la Gaule ultérieure, que le patricien Ætius leur avait donnés, expulsant les seigneurs de ces cantons, et soumettant par les armes les habitants qui ne voulaient pas leur obéir [3].

Voici quelle est l'origine des Alans, s'il faut en croire l'ancienne chronique géorgienne de Wakhtang. Lorsque les Khazares firent leur première invasion en Géorgie (on n'en indique pas l'époque), leur roi donna à son fils Ouobos les prisonniers géorgiens qu'il avait enlevés dans le Khartel-Somkhitti, ou Géorgie arménienne, avec tous les pays du Caucase, depuis l'extrémité occidentale de ces monts jusqu'au Térek. Ouobos se fixa dans ces contrées, et ses descendants sont les *Ousni*, c'est-à-dire les habitants de l'Osethie actuelle [4].

La forteresse que les auteurs arabes désignent sous le nom de *Château de la Porte des Alans*, était, sans doute, le fort de Dariel, dont on voit encore des

1 Isidori, Archiep. Hispalensis, *Hist. Vandalorum.*

2 Procopius, *Hist. Vandalicæ*, lib. I.

3 Prosperi *Chronicon.*

4 Klaproth, *Reise*, etc., t. II.

vestiges, sur la rive gauche du fleuve Térek, près de sa source. Ce château, situé presque au sommet du versant méridional du Caucase, dominait une étroite vallée, formée par de hautes montagnes très-escarpées. Selon l'Histoire de Géorgie, Dariel fut bâtie sous le règne de Mirvan (qui occupa le trône depuis l'an 167 jusqu'en 123 avant J. C.) pour servir de boulevard à la Géorgie contre les irruptions des Khazares [1].

M. Klaproth pense que Dariel est la fameuse porte Caucasienne, dont Pline l'ancien parle en ces termes: « Là, où les montagnes s'entr'ouvrent subitement, on « voit des portes garnies de poutres ferrées. Au bas, « le fleuve *Diri-Odoris* roule ses ondes, et sur un rocher « en deçà de ce fleuve, est un château nommé *Cumania*, « bâti pour défendre ce passage contre des peuples « innombrables ». Le nom *Diri-Odoris*, dit M. Klaproth, semble cacher le nom géorgien *Terghis-Mdinare*, qui signifie *la rivière de Terghi*.

On ne pouvait pas, selon l'observation de Reineggs, choisir pour une forteresse une position plus avantageuse que celle de Dariel; car mille hommes de garnison suffiraient pour disputer ce passage à cent mille. On voit encore les ruines de ses murs à près de sept cents pieds au-dessus du fleuve, ainsi qu'un bel aquéduc taillé dans le roc, et un escalier voûté qui descendait le long du rocher jusqu'au bord du Térek, pour servir sans doute à monter de l'eau au château

1 *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. Klaproth, t. I, pag. 460.

quand l'aquéduc n'en fournissait pas assez[1]. Cet escalier et une tour sont les deux monuments les mieux conservés de cette ancienne forteresse en ruine[2].

La difficulté du passage de Dariel provenait de ce que le Térek était resserré par des rochers escarpés qu'il fallait gravir; mais, il y a peu d'années, l'empereur Alexandre fit ouvrir, sur le bord de cette rivière, une route plus commode, qui forme à présent la principale voie de communication entre la Russie et la Géorgie[3].

M. Lehrberg observe avec raison que les rivières qui viennent du nord se jeter dans la mer Noire, comme le Tanaïs ou Don, le Danube et d'autres, ont probablement reçu leurs noms des Alans, ou Ases, dans la langue desquels *Don* signifie *eau* et *rivière*. Aussi s'ajoute-t-il aux noms des rivières qui coulent dans leur pays, comme *Arradon*, *Kuredon*, *Usdon*, etc.[4].

Cette circonstance vient à l'appui des témoignáges historiques, qui nous font connaître que les Alans, ou Ases, occupaient anciennement les contrées au nord de la mer Noire.

1 Reineggs *Reise*, pag. 225.

2 *Reise in die Krym und den Kaukasus*, von Engelhardt und Parrot, Berlin 1815, in-8, pag. 162.

3 *Ibid.* pag. 159 et 162.

4 *Untersuchungen* zur Erlaüterung der ælteren Geschichte Russlands. St.-Pétersb., 1816, in-4, pag. 399.

NOTE XXI. (Pag. 27.)

C'est le peuple que nous connaissons sous le nom de *Tcherkesses*, ou *Circasses*. Le pays qu'il habitait au dixième siècle est appelé *Casatchia* par Constantin Porphyrogénète, qui le place au midi du Caucase; au nord de cette chaîne était l'Alanie [1]. On voit donc que les Caschakes occupaient à peu près les mêmes régions où l'on trouve aujourd'hui les Circasses, qui sont encore appelés *Caschakes* par leurs voisins actuels, les Ossètes et les Mingréliens. Les Russes les connaissaient jadis sous le nom de *Cassogues*. Toutefois les Circasses se nomment eux-mêmes *Adighé* [2].

« Au midi de la Casatchia, dit Constantin, était la « Papaghie, et au midi de la Papaghie, la Zekhie, qui « s'étendait l'espace de 300 milles, sur la côte de la mer « Noire, depuis le fleuve Oucroukh (le Couban), qui « la séparait de Tamatarkha (Taman), jusqu'à la ri- « vière de Nicopsis, limite de l'Abasgie. » Il ajoute que les *Zekhes* possédaient des îles près de la côte, où ils se réfugiaient lorsque les Alans faisaient des invasions dans leur pays; et Mass'oudi nous apprend que les Caschakes avaient, sur le bord du Pont-Euxin, des places fortifiées où ils cherchaient un asyle contre les Alans. Les *Zekhes* et les *Caschakes* étaient deux branches de la même nation. George Intenario, qui

1 *De Adm. imp.*, cap XLII.

2 *Voyage au Caucase*, par M. Klaproth, t. II, pag. 377.

nous a donné la description du pays des Circassiens, dit qu'ils se nomment eux-mêmes *Adiges*, mais que les Grecs et les Italiens les appellent *Ziches*.

Schems-ud-din de Damas place au nord de la mer Noire un peuple chrétien nommé *Ezkesch* ازكش, qui était voisin des Alans, des Russes et des Bordjans. Plusieurs autres géographes en font aussi mention; peut-être désignent-ils les *Zekhes*.

Ne serait-ce pas du nom de *Caschak*, prononcé *Casak* par les Alans, *Cassogue* par les Russes, que vient le nom de *Cosaque*? On peut alléguer à l'appui de cette opinion que, dans le gouvernement de Penza, les Cosaques sont appelés Tscherkasses [1].

NOTE XXII. (Pag. 31.)

Il est digne de remarque que l'on trouve encore, au nord de Derbend, une peuplade arabe, nomade, composée de 800 familles qui descendent, dit-on, des colons que les khaliphes envoyèrent dans cette contrée lorsqu'ils l'eurent conquise, vers le milieu du huitième siécle [2].

NOTE XXIII. (Pag. 34.)

Tous ces titres sont turcs. *Ilk* signifie le premier, *princeps*. *Bak* est sans doute le même nom honori-

1 Gaspari etc., *Neue Erdbeschreibung*, t. XII, pag. 416.

2 Idem, *ibid.*, pag. 739.

fique que *bik*, ou *bey*. *Khacan* était le titre des souverains turcs et tatares. Les princes turcs de la Transoxane, dont il est souvent parlé dans l'histoire des Perses, y sont toujours désignés par le titre de *khacan*; mais il fut aussi adopté par les chefs d'autres nations, comme, par exemple, les rois des Avares et ceux des Boulgares. Ainsi, quoique les Khazares ne fussent pas de race turque, leur souverain prenait des titres usités chez une nation qui avait été long-temps puissante dans le nord de l'Asie.

Constantin Porphyrogénète et son continuateur parlent du *khacan* et du *bey* des Khazares [1].

NOTE XXIV. (Pag. 40.)

On serait tenté de croire que c'est un conte des voyageurs Ebn Fozlan et Ebn Haoucal, si M. Klaproth ne nous apprenait, d'après les historiens chinois, qu'un semblable usage s'observait à l'inauguration de chaque khacan des Turcs, dans des temps antérieurs à la puissance des Khazares. « Quand on proclamait « un khacan, disent ces historiens, les Grands le por- « taient sur un feutre, et lui faisaient faire neuf tours; « à chaque tour, il était salué par tout le monde. En- « suite on le mettait à cheval, et on lui jetait autour « du cou une pièce de taffetas avec laquelle on le ser- « rait si fort, qu'il était près d'expirer. On le relâchait, « et à l'instant on lui demandait combien de temps il

1 *De Adm. imp.*, cap. XLII. — Stritter, t. II, pag. 567.

« comptait régner. Le trouble de son esprit ne lui permettait pas de répondre au juste à cette demande ; « on regardait cependant sa réponse comme une prédiction sur la durée de son règne [1].

NOTE XXV. (Pag. 48.)

Les *Sissadjans* étaient la postérité de Sisag, quatrième descendant de Haïg, que les Arméniens regardent comme la souche de leur nation. Sisag alla s'établir dans le pays situé entre l'Aras et le lac de Sevan, contrée qui fut appelée *Sisagan*, et que l'on désigne aussi sous le nom de *Siounikh*. « Lorsque, au « milieu du deuxième siècle avant notre ère, dit « M. Saint-Martin [2], le premier Arsacide, Vagharschag, « monta sur le trône d'Arménie, il forma du pays « occupé par la postérité de Sisag une grande principauté qui porta le nom de *Sisagan*, et plus généralement celui de *Siounik'h*; elle formait, à cette « époque, la limite, du côté du nord-est, du pays « habité par les peuples qui parlaient la langue arménienne. Cette souveraineté fut pendant fort longtemps l'une des plus puissantes qui existèrent dans « l'Arménie. Elle fut gouvernée, jusqu'à la fin du onzième siècle, par une race de princes qui furent « d'abord soumis aux rois d'Arménie, mais qui, après

1 *Journal Asiatique*, Paris, 1826, t. VII, p. 267.
2 *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, pag. 210.

« la conquête de l'Arménie par les Persans, jouirent « presque de tous les droits de l'indépendance. — « Après la conquête de la Perse par les khaliphes, les « princes des Siouniens conservèrent leur indépen- « dance et combattirent plusieurs fois avec succès « contre les Arabes. Ce fut vers cette époque que se « forma la principauté particulière de *Sisagan*, qui « occupait la partie orientale du pays des Siouniens. « Ces deux souverainetés contractèrent souvent des « alliances avec la race royale des Pagratides. Les « princes des Siouniens entretenaient des relations « politiques et diplomatiques avec les empereurs de « Constantinople, qui, dans les actes de leur chancel- « lerie, leur donnaient, aux neuvième et dixième « siècles, le titre d'Ἀρχωντοῦ Συνῆς, princes de Syn. »

Le nom arménien de *Sisagan* est écrit *Sissadjan* par les Arabes, qui, nous l'avons déja fait observer, substituent souvent le son *dji* au *ghe* persan et arménien.

NOTE XXVI. (Pag. 50.)

Voici, selon Balazori, l'origine de la ville de *Calicala*. Arminacouss, prince arménien, qui, à la faveur des troubles de l'empire romain, s'était emparé d'une partie de l'Arménie, laissa, en mourant, une veuve nommée Cali, qui fonda la ville de Calicala. Ce nom signifie : *Bienfait de Cali.* M. Saint-Martin pense que Calicala est altéré du nom arménien *Garin-K'hagakh*, donné à la même ville que les

Grecs appelaient *Théodosiopolis*. Elle était située près d'Arzroum [1].

NOTE XXVII. (Pag. 71.)

Nous venons de rapporter ce que nous avons trouvé sur les Khazares dans les ouvrages manuscrits d'auteurs mahométans que nous avons été à même de consulter. Nous allons maintenant recueillir les notions qu'on trouve ailleurs sur ce peuple, en commençant par citer ce que l'ancienne histoire de Perse, qui nous a été conservée dans le *Schahnamé*, raconte d'une invasion des Khazares dans l'Asie mineure, à une époque très-reculée.

Gouschtasb, fils du roi de Perse Lohrasb (qui régnait environ 450 ans avant notre ère), se voyant calomnié auprès de son père, alla chercher un asyle à la cour du *Caïssar* de *Roum*, c'est-à-dire, du César, ou de l'empereur du Roum. Par ce dernier nom, Firdaoussy, de même que les autres écrivains mahométans, désigne l'Asie mineure. Le poète persan n'a pas fait attention que le règne de Lohrasb était fort antérieur aux Césars et à la domination romaine. Dans un chapitre précédent, il commet une autre erreur de ce genre; en parlant d'une époque qui devança de plusieurs siècles la naissance de Jésus-Christ, il dit que le Caïssar rassembla les évêques سقف, les patriarches بطريق et les catholicons جاثليقان.

1 *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, pag. 215, note a.

Le jeune Gouschtasb était à la cour du Caïssar, ou du souverain de l'Asie mineure, dont la résidence n'est pas indiquée autrement que par le nom de *Scharistan* شارستان, qui signifie *ville*, lorsqu'il parut sur la frontière du Roum une armée khazare خزر, conduite par le roi de cette nation, Eliass الياس, fils de Mihrass مهراس, guerrier renommé par sa valeur et ses nombreuses expéditions. Le Caïssar consulte son hôte sur le parti qu'il doit prendre. Tentera-t-il de désarmer l'ennemi, en lui prodiguant ses trésors, ou marchera-t-il à sa rencontre? Le jeune prince persan opine pour le combat, et promet la victoire. Déja les deux armées sont en présence. Dans ce moment un émissaire de l'astucieux roi des Khazares paraît devant Gouschtasb, et veut l'engager, par de brillantes promesses, à abandonner le parti du Caïssar; mais ses offres séduisantes sont repoussées avec dédain. Alors, les trompettes donnent le signal du combat. Le Caïssar avait confié le commandement de son aile droite à son fils *Sacaïl*, et lui-même conduisait l'aile gauche. Les guerriers des deux armées se confondent; l'air retentit soudain du cliquetis des armes, et des fleuves de sang coulent dans la plaine. Gouschtasb aperçoit Eliass et court à sa rencontre; les deux cavaliers se joignent, armés de lances et de flèches. Eliass veut porter un coup terrible à son ennemi; Gouschtasb l'esquive avec adresse, et frappe de sa lance la cuirasse du Khazare, qui tombe de cheval comme un homme ivre. Il le saisit par la main, et le

traîne aux pieds du Caïssar. Puis, il fond sur l'ennemi, tue, ou fait prisonniers nombre de guerriers, et, laissant aux Romains le soin d'achever la victoire, il revient auprès du Caïssar, qui embrasse étroitement le jeune héros, en rendant graces au Créateur du triomphe de ses armes [1].

Les Khazares n'étaient pas connus quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne; mais comme le peuple qui fit alors une invasion dans l'Asie mineure venait sans doute du Caucase, Firdaoussy l'a désigné par le nom de la nation qui, de son temps, dominait au nord de cette chaîne, et faisait des irruptions dans le midi de l'Asie.

C'est vraisemblablement par la même raison que l'ancienne chronique géorgienne de Vakhtang donne le nom de *Khazares* à un peuple qui, selon ce qu'elle rapporte, fit une invasion en Géorgie, avant même le règne du roi de Perse Féridoun, d'un siècle antérieur à celui de Lohrasb. Les Khazares, dit cette chronique, ayant alors franchi les deux défilés appelés *portes de Derbend et de Dariel*, dévastèrent la Géorgie et l'Arménie, et imposèrent un tribut aux habitants de la Géorgie et du Caucase. Le roi des Khazares donna même à son fils Ouobos la partie du Caucase qui est à l'occident du Térek, et à l'un de ses neveux le pays des Lekes, situé sur la côte de la mer Caspienne, au nord de Derbend; mais la Géorgie fut délivrée du

1 Règne de Lohrasb, chap. : فرستادن قیصر کشتاسب را بجنک الیاس.

joug des Khazares par Féridoun, et passa sous la domination des rois de Perse[1].

Les historiens arméniens nous apprennent que les Khazares firent une invasion en Arménie, sous le règne de Vagharsch, fils de Tigrane, lequel perdit la vie dans une bataille qu'il leur livra en l'année 198 de notre ère. Ils pénétrèrent aussi dans ce royaume au temps de Tiridate II, fils de Khosrow, qui régna de 259 à 314. Dans la première moitié du sixième siècle, lorsque Cobad, père de Nouschirévan, occupait le trône de Perse, les Huns (probablement les Khazares) franchirent le Caucase, ravagèrent l'Arménie et poussèrent leurs incursions jusque dans l'Asie mineure[2].

Les historiens de Byzance parlent des Khazares, pour la première fois, à l'occasion d'une irruption qu'ils firent, en Perse, dans l'année 626, de concert avec l'empereur Héraclius. Ils passèrent par les portes Caspiennes, et pénétrèrent dans l'Azerbaïdjan, sous les ordres de Ziebil, lieutenant-général de leur khacan. Ziebil ayant été rendre hommage à l'empereur romain, descendit de cheval dès qu'il aperçut ce monarque, et se prosterna devant lui avec toute sa suite. Héraclius honora le général khazare, en l'appelant son fils ; il lui posa même sa propre couronne sur la tête. Ziebil

1 Chronique de Vakhtang dans *Reisen in den Caucasus und nach Georgien*, von M. J. Klaproth, t. II, p. 64 à 86.

2 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. St-Martin, tome II, pag. 301, 305 et 330.

laissa à l'empereur une grande partie de son armée, et retourna dans son pays [1].

Il y eut deux alliances de famille entre les khacans des Khazares et les empereurs romains. Justinien Rhinotmète épousa, en 702, la fille du khacan, et en 731, Léon l'Isaurique fit épouser à son fils Constantin Copronyme la fille du souverain des Khazares, après qu'elle eut embrassé la foi chrétienne. De ce mariage naquit, en 750, Léon, surnommé le Khazare, qui succéda à son père [1]. Dans son traité *de l'Administration de l'empire*, Constantin Porphyrogénète blâme sévèrement ces alliances avec des rois barbares. Il recommande à son fils de ne pas suivre de semblables exemples, lui citant le terrible et immuable statut de Constantin-le-Grand, inscrit sur la table sacrée de l'église de Sainte-Sophie, lequel défend à tout empereur romain, sous peine d'anathême et d'excommunication, de contracter quelque affinité avec le chef d'une nation qui serait étrangère aux Romains par ses mœurs, et surtout d'une nation non chrétienne; les seuls Francs exceptés, avec lesquels le grand Constantin permit à ses successeurs de s'allier par le mariage, non-seulement parce qu'il tirait lui-même son origine des contrées qu'ils habitent, mais aussi en considération de l'antique noblesse et splen-

1 Nicephorus Patriarcha, Theophanes, Anastasius, Cedrenus, ap. Stritter, *Memoriæ Populor.* etc., Tom. III, p. 550.

2 *Ibid.* Tom. II, p. 565.

deur de ce peuple, et de ses étroites liaisons avec les Romains [1].

Dans ce même écrit, Constantin Porphyrogénète indique à son fils la conduite politique qu'il devra tenir pour se garantir de la puissance des Khazares. Il lui conseille de cultiver l'amitié des Gouzes et des Alans, parce que ces peuples peuvent tenir en échec les Khazares, leurs voisins, et les forcer de respecter le territoire de l'empire. « Avec l'alliance des Alans, « lui dit-il, les Romains n'ont point à craindre que les « Khazares viennent attaquer leurs possessions dans la « Chersonèse; car les Alans n'auraient qu'à s'avancer « au nord pour leur couper la communication entre « le Wolga et le Don; ensorte que les Khazares, tant « qu'ils seront menacés par les Alans, ne pourront « rien entreprendre contre les provinces romaines [2]. »

Il y avait un corps de Khazares parmi les troupes étrangères qui étaient au service des empereurs de Byzance [3].

Constantin Porphyrogénète a consigné, dans son livre *des Cérémonies de la cour de Byzance*, les titres que les empereurs romains donnaient aux souverains étrangers dans les lettres expédiées de leur chancellerie, et la valeur de la bulle d'or qu'on attachait aux différentes missives. Si cette valeur était proportionnée à

1 *De Adm. Imp.*, cap. XIII.

2 *Ibid.*, cap. II.

3 Const. Porphyr. *De Cærimoniis Aulæ Byzantinæ*, Lipsiæ 1751, in-fol., lib. II, cap. XLIV, p. 381 et cap. XLIX, p. 400.

la considération dont jouissaient les princes étrangers à la cour de Byzance, il faudrait en conclure que le khacan de Khazarie était regardé comme le plus puissant de ces princes. Les lettres que l'empereur lui adressait portaient cette suscription : *Au très-noble et très-illustre khagan de Khazarie;* et elles étaient scellées avec une bulle d'or de trois solides, tandis qu'on n'attachait qu'une bulle d'or de deux solides aux lettres impériales destinées pour le pape, le roi de France, les princes d'Alanie et d'Abasgie, les archontes ou souverains de Rossie (Russie), Chrobatie et Moravie, des Serbes, des Turcs (Hongrois) et des Patzinakes [1].

Au rapport des historiens du Bas-Empire, les Khazares occupèrent, dans le septième siècle, le pays qui venait d'être abandonné par les Boulgares. « Lorsque, disent-ils, après la mort de Crobat, roi des « Boulgares, ses cinq fils se furent séparés, chacun à « la tête de son peuple, et que les quatre puînés eurent « émigré vers l'occident, l'aîné, nommé Batbaïa (var. « Bathaia, Bathala, Basian, Baian), restant seul dans « le pays à l'est du Don, la nombreuse nation des « Khazares sortit de la Berzylie, contrée voisine de la « Sarmatie, et s'empara de tout le pays à l'est de ce « fleuve, jusqu'au Pont-Euxin. Alors Batbaïa, prince « de la première Boulgarie, fut forcé de leur payer un « tribut, et il le leur paie encore. » Cet événement est placé, sans date précise, sous le règne de Constantin III, entre les années 642 et 668. —

1 *Ibid.* lib. II, cap. XLVIII, p. 397, et seq.

Nous ignorons quelle est cette contrée que les historiens de Byzance appellent *Berzylie.* On a lu, dans le chapitre premier, que Nouschirévan, ayant fait la paix et conclu une alliance de famille avec le roi des Turcs (Khazares), au nord de Derbend, eut avec lui une entrevue à *Berssiliye* برسلية La Géographie attribuée à Moyse de Khorène nomme les *Barséliens* parmi les peuples qui habitent la Sarmatie; elle dit que l'Ethil (Volga) se divise en soixante-dix bras qui défendent la nation des *Barséliens.* On y trouve encore ce passage : « Le roi du Nord, ou le khagan, « est le prince des Khazares; la reine, ou la Khathoun, « femme du khagan, est de la nation des *Barséliens*[1]. »

Au nord du Caucase, ce n'étaient pas seulement les Boulgares qui payaient un tribut aux Khazares; l'annaliste russe Nestor nous apprend que plusieurs peuples Slaves étaient également leurs tributaires, et qu'ils s'affranchirent de cette obligation lorsqu'ils eurent été réunis sous le sceptre d'un prince russe. Oleg, successeur de Rurik, défendit en 884 aux Sévériens, et l'année suivante aux Radimitsches, de rien payer aux Khazares. Or, ces peuples habitaient le pays à l'orient du haut Dniéper, qui est arrosé par la Desna et la Soscha ; ce qui fait voir jusqu'où s'étendait, à l'ouest, la domination des Khazares. Sviatoslaw, petit-fils de Rurik, leur fit la guerre, en 965. Il les vainquit et leur prit la ville de *Belaïa-Wescha* sur le

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. St-Martin, t. II, p. 355.

Don[1]. Depuis lors, il n'est plus question des Khazares dans les Annales russes.

Il est probable que c'est de la même expédition de Sviatoslaw que parle Ebn Haoucal[2], lorsqu'il dit : « Les Russes vinrent, en 358 (969), et tuèrent les « habitants des bords de l'Itil, Khazares, Boulgares et « Bourtasses, dont ils occupèrent les pays. Les habi- « tants d'Itil (capitale des Khazares) se réfugièrent, « les uns dans la forteresse *la Porte des Portes*, les « autres dans une île de la mer Caspienne, nommée « *Siahcouyé*. A la même époque, les Russes saccagèrent « la ville de Sèmender et son territoire, qui était cou- « vert de vignes et de vergers. » Il y a, entre la date de Nestor et celle du géographe arabe, une différence de quatre années; mais le témoignage de ce dernier auteur, qui était contemporain, mérite peut-être plus de foi.

La place de *Belaïa-Wess*, que Sviatoslaw prit aux Khazares, avait été construite par des architectes grecs. A la demande du khacan et du beg des Khazares, l'empereur Théophile leur avait envoyé, en 834, des ingénieurs qui bâtirent une forteresse sur la rive du Don, pour défendre la frontière orientale de la Khazarie contre les incursions des Petchénègues, et cette place, ajoute Constantin Porphyrogénète, où les Khazares entretinrent une garnison qu'on relevait

1 Nestors *Russische Chronike*, übersezt von Scherer, Leipzig 1774, in-4°, p. 53 et 85.

2 Ms. de Leyde, p. 145.

tous les ans, reçut le nom de *Sarkel*, qui veut dire, en khazare, *l'hospice blanc*[1]. Or, *Belaïa-Wess* signifie, en russe, le *bourg blanc;* et M. Lehrberg démontre que cette forteresse devait être située à environ soixante-dix werstes de l'embouchure du Don[2].

On est étonné que la chute d'une puissance qui domina dans le nord pendant plusieurs siècles ne nous soit connue que par ce peu de mots de l'historien Cédrène : « L'empereur Basile II Porphyro-« génète envoya, en 1016, une flotte en Khazarie, « sous les ordres du duc Mongus, fils d'Andronic, qui, « avec l'assistance de Spheng, frère du souverain « russe Wolodimir, soumit cette contrée, après avoir « fait prisonnier, dans une bataille, George Tzula, roi « des Khazares[3]. » La chronique de Nestor ne parle pas de cette expédition combinée des Grecs et des Russes; on n'y trouve aucun prince du nom de Spheng; et, dans l'année 1016, c'était Sviatopolk, fils de Wolodimir, qui régnait sur la Russie; mais on voit dans ces Annales que les Russes s'étaient emparés, avant l'année 988, de Tmoutarakan ou Tamatarga (Taman), ville khazare sur la rive orientale du Bosphore cimmérien; car le grand-duc Wolodimir, faisant cette année le partage de ses états entre ses douze fils, donna à Mstislaw la principauté de Tmoutarakan.

1 *De Adm. Imp.*, cap. XLII.

2 *Untersuch.* zur Erlauterung der alteren Geschichte Russlands, pag. 441.

3 Ap. Stritter, *Mem. popul.*, t. II, p. 577.

On lit encore dans ces Annales que Mstislaw fit, en 1022, la guerre aux Cassogues (c'est-à-dire aux Caschakes, ou Circasses), qu'il soumit au tribut; et qu'en 1023, il marcha contre le grand-duc Jaroslaw, son frère, à la tête d'une armée composée de Khazares et de Cassogues[1].

Au dixième siècle, le territoire des Khazares était borné, au midi, par la mer Caspienne et les derniers rameaux du Caucase; à l'ouest, par le Don, qui le séparait du pays des Gouzes et des Patchinakes, Turcs nomades; par les Palus-Méotides et le Bosphore cimmérien, où était située la ville khazare de Phanagorie, ou Tamatarkha. Au nord, ils avaient pour voisins les Boulgares du Volga, et à l'orient, des Baschkires et des Turcs Gouzes, qui parcouraient les steppes au nord-est de la mer Caspienne.

On voit, par les relations de Jean du Plan-Carpin[2] et de Guillaume de Rubruquis[3], que la Chersonèse Taurique était appelée Khazarie, dans le treizième siècle; d'où il est naturel d'inférer que cette presqu'île avait appartenu aux Khazares; mais à quelle époque fit-elle partie de leur domaine? nous n'avons pu trouver aucun témoignage historique qui le fasse connaître : du moins est-il certain que, dans le dixième siècle, toute la Chersonèse était province romaine. Fut-ce plus tard? dans le siècle suivant, la puissance

1 Nestor, trad. de Schérer, p. 109 et 123.

2 Chap. IV.

3 Chap. I et XIV.

des Khazares cessa d'exister ; ou était-ce antérieurement ? A la vérité, Procope, qui écrivait vers l'an 530, nous apprend que les Huns possédaient tout le pays situé entre Cherson, dernière ville de l'empire romain, et Bosphore, jadis république, qui en était éloignée de vingt journées[1] ; mais ces Huns étaient-ils des Khazares ?

Nous lisons, dans la Vie des Saints, que, sous le règne de Constantin VI, qui occupa le trône depuis 780 jusqu'en 797, saint Jean de Parthenite, évêque d'un peuple Goth qui demeurait au nord de la mer Noire et relevait du khacan des Khazares, prit la fuite pour se soustraire aux mesures de rigueur dont il était menacé de la part de ce souverain, parce qu'il travaillait à détacher de son obéissance le peuple dont il était le pasteur spirituel[2]. On a cru que ces Goths habitaient la Chersonèse, et l'on en a conclu que cette presqu'île était alors sous la domination des Khazares ; mais Procope nous parle d'un peuple Goth établi, de son temps, à l'est du Bosphore cimmérien, et qui, professant la religion chrétienne, avait obtenu que l'empereur Justinien lui envoyât un évêque. Ne serait-ce pas le peuple dont il est question dans la vie de saint Jean, évêque de Gothie ?

Les Khazares sont fréquemment appelés *Turcs* par les historiens grecs et arabes. Les premiers les

1 *De Bello Persico*, lib. I, cap. XII.

2 *Acta Sanctorum*, Antverpiæ 1709, in-fol., t. V, p. 190. 26 junii.

distinguent, par le nom de *Turcs orientaux*, des Hongrois, qu'ils appelaient aussi Turcs, et dont le pays est souvent désigné, par eux, sous le nom de *Turquie:* les *Turcs orientaux qu'on appelle Khazares*, disent les historiens Théophanes et Anastase [1]. Il est vrai qu'à cette époque les peuples du midi confondaient sous le nom de *Turcs* les nations demi-barbares du nord de l'Asie; mais peut-être aussi cette dénomination fut-elle donnée aux Khazares parce que leur armée était, en grande partie, composée de Turcs. Nous avons vu que les *Larssiyés*, qui étaient, sans doute, des Turcs mahométans, composaient le noyau de leurs forces militaires; et comme leur territoire était environné de Turcs nomades, Gouzes, Petchénégues, Baschkires, etc., on peut supposer que dans leurs guerres ils avaient des corps auxiliaires de ces peuples; car la population khazare ne devait pas être nombreuse. Leur puissance détruite, le pays qu'ils possédaient fut occupé par ces mêmes Turcs, connus des Orientaux sous le nom de *Captchaks*, et sous celui de *Coumans* par les nations au nord et à l'ouest de la mer Noire. Sous le nom générique de Captchakes étaient confondus un grand nombre de tribus turques, l'une desquelles s'appelait *Alars* الارس, selon le géographe Schems-ud-din de Damas [2]; ce sont peut-

1 Ap. Stritter, *Mem. popul.* t. III, p. 550.

2 *Nokhbet-ed-dahr* etc., ms. arabe de la biblioth. de Leyde. Dans le ms. de cet ouvrage qui existe à la bibl. de Paris, ce nom est écrit *Alasch* الاش.

être les *Larssiyés*, dont il est question dans Mass'oudi. Le même géographe rapporte, d'après *Ebn-el-Ethir*, que les Khazares, un certain temps après qu'ils eurent embrassé le judaïsme, furent attaqués par une armée du Khorassan, qui s'empara de leur pays et les subjugua. Cet historien raconte aussi qu'ils se convertirent à l'islamisme, dans l'année 204 (819-20), et à l'occasion suivante : « Attaqués, dit-il, par les Turcs, « ils appelèrent à leur secours les habitants du Kho- « razm, qui leur dirent : *Vous êtes païens; vous n'avez* « *qu'à devenir musulmans, et nous vous secourrons.* « Alors les Khazares se convertirent, à l'exception de « leur roi, et furent secourus par les Khorasmiens, « qui chassèrent les Turcs. Cela fait, le roi des Khazares « embrassa aussi l'islamisme[1]. »

De même que l'on ignore comment et à quelle époque précise la monarchie khazare fut détruite, on ne sait pas encore à quelle race d'homme ils appartenaient. Ils n'étaient pas Turcs; le géographe Ebn-Haoucal, leur contemporain, dit que leur langue n'avait aucune affinité avec la langue turque. Il ne reste aucun vestige de la langue khazare, si ce n'est le nom déja cité de *Sarkel*, qui, au rapport de Constantin Porphyrogénète, signifie *hospice blanc*. Un auteur moderne anonyme observe que *sarghéli* veut dire, en hongrois, *lieu jaune*, de *sarga*, jaune, et *hély*, lieu[2].

1 *Nokhbet-ud-dahr.*

2 Uber die slawischen und rossischen Namen der 7. Wasserfalle, in den *Beitragen zur Kenntniss Russlands*, t. I, p. 410.

Cependant les Khazares n'étaient pas de la même race que les Magyares, puisque Constantin Porphyrogénète rapporte que les Cabares, qui étaient une des tribus khazares, forcés d'émigrer, à la suite d'une guerre malheureuse qu'ils avaient eu à soutenir contre d'autres tribus de la même nation, s'étaient retirés chez les Hongrois, qui occupaient alors, c'est-à-dire, à la fin du neuvième siècle, les plaines au nord de la Crimée, et qu'ils firent partie de la nation hongroise, quoique leur langue fût différente du hongrois [1]. Au reste, les Khazares et les Magyares étaient voisins, lorsque ces derniers habitaient le pays arrosé par le Don; mais, vers l'année 894, les Khazares, alliés aux Ghouzes, ayant envahi le territoire des Patchinakes, qui s'étendait du Volga au Jaïk, ces derniers, à leur tour, attaquèrent les Magyares, et les chassèrent de leur pays. Il paraît que, malgré cette séparation, le khacan des Khazares conserva quelque autorité sur ses anciens voisins, puisqu'il voulut leur donner un roi dans la personne de Lébédias, son gendre, l'un des principaux chefs des Magyares, et que, sur le refus de Lébédias, il les invita, par ses députés, à proclamer Arpad. Conformément à ses desirs, ils le proclamèrent en l'élevant sur un bouclier. Arpad fut le premier roi des Magyares, qui jusqu'alors n'avaient obéi qu'aux chefs de tribus, et il transmit le sceptre à sa postérité [2].

Selon l'historien arabe Ebn-el-Ethir, les Khazares

1 *De Adm. Imp.* Cap. XXXVII à XL.

2 *Ibid.* Cap. XXXVII.

étaient de la même race que les Géorgiens; mais le géographe Schems-ud-din de Damas, en rapportant cette assertion d'Ebn-el-Ethir, ajoute qu'elle n'est pas exacte, et que les Khazares étaient Arméniens [1]. On sait que les Géorgiens et les Arméniens se disent les descendants du patriarche *Thogorma*, qu'ils appellent *Thorgoma*. Or, il existe, en faveur de l'origine caucasienne des Khazares, un témoignage qui serait sans doute le plus authentique, s'il était certain que le document qui le renferme ne fût point supposé. C'est une lettre d'un roi des Khazares au ministre des finances d'un souverain arabe de l'Andalousie. Ce ministre, nommé Khasdaï, qui était Juif, ayant ouï dire qu'il existait dans le nord de l'Asie un prince qui professait la religion judaïque, ainsi que la plupart de ses sujets, prit la résolution de lui écrire, afin de savoir la vérité sur un fait aussi intéressant pour les Israélites, et en obtenir des renseignements au sujet de son royaume. Dans la lettre qu'il adresse au roi des Khazares, le ministre juif commence par se faire connaître. Il se dit habitant de Cortoubah (Cordoue), capitale de l'Andalousie, et serviteur d'Abd-our-Rahman (souverain de la dynastie des Ommiades, qui régna de 912 à 961), dont il lui trace la généalogie, et exalte la puissance, en lui vantant la richesse de ses États. Comme ce monarque recevait fréquemment des ambassadeurs de la part d'autres souverains, tels que le roi des Germains, le roi des

1 *Nokhbet-ud-dahr*.

Sclabes, le roi de Constantinople et d'autres, Khasdaï, s'informant toujours auprès de ces envoyés des nouvelles de ses frères les Israélites dans les pays lointains, apprit enfin, de la bouche de certains ambassadeurs du prince du Khorassan, lesquels exerçaient la profession de marchands, qu'il existait un royaume juif appelé *Cosri;* mais il ne voulut pas ajouter foi à leurs paroles, les croyant dictées par le désir de capter sa bienveillance. Toutefois, quelque temps après, des ambassadeurs de Constantinople lui apprirent qu'il y avait en effet un royaume khazare, dont le souverain, nommé Joseph, professait la religion judaïque, et d'où il arrivait, dans les ports de l'empire romain, des navires chargés de poisson, de pelleteries et d'autres marchandises. Khasdaï exprime le vif plaisir que cette nouvelle lui a fait éprouver, et annonce au roi des Khazares qu'il lui adresse cette lettre dans l'espoir d'obtenir des informations plus précises, le suppliant de satisfaire sur plusieurs points à sa juste curiosité. Comment des Israélites, lui demande-t-il, sont-ils venus s'établir dans ce pays? Quelle est l'étendue de votre royaume, le nombre de vos sujets, la force de votre armée, la quotité des impôts, l'ordre de succession, la suite de vos prédécesseurs, la langue nationale, le mode d'administrer la justice, enfin, quels sont vos voisins?

Le roi des Khazares daigna répondre à plusieurs de ces questions dans une lettre qui commence ainsi: » Joseph, roi des Togarmiens, à Raf Khasdaï, fils « d'Isaac, fils d'Esra, Espagnol, etc. Nous savions déja

« ce que tu nous as mandé de ton pays et de la famille « de ton souverain ; car nos ancêtres et les siens se « sont adressés des lettres, comme l'attestent nos « archives et les vieillards de notre pays.

« Sache que nous sommes de la postérité de Japhet, « et les descendants de son fils Thogarma. Nous lisons « dans les livres généalogiques de nos ancêtres que « Thogarma eut dix fils : *Agüor*, *Tirous*, *Ouvar*, « *Ougin*, *Bizal*, *Tarna*, *Cozar*, *Tsanour*, *Boulgar*, « et *Savir*. Nous sommes issus de Cozar. Nos premiers « ancêtres, peu nombreux, eurent à combattre des « nations puissantes ; mais Dieu leur donna le courage « et la force d'expulser ces nations de leurs territoires ; « ils les poursuivirent jusqu'à un grand fleuve appelé « *Dona*, où elles sont encore établies, non loin de « Constantinople, et les Cozares occupèrent les contrées « qu'elles avaient dû abandonner.

« Au bout de plusieurs siècles, un descendant de « Cozar, le roi Boulan, ayant vu, en songe, un ange « qui l'instruisit de l'excellence de la foi judaïque, « interrogea des docteurs chrétiens et mahométans, « pour connaître quelle est la meilleure des trois reli- « gions, et, après cet examen, il se convertit au « judaïsme, que ses sujets embrassèrent à son exemple.

« Mais ce fut l'un de ses petits-fils et successeurs, « le pieux roi Obadias, qui établit dans ce royaume « les lois et les cérémonies sacrées de notre religion, « et qui éleva chez nous des temples à la Divinité.

« Il eut pour successeur son fils Ézéchias, auquel « succéda son fils Manassès ; puis régna Énoch, frère

« d'Obadias, et après Énoch, son fils Isaac; ensuite le « trône passa, de père en fils, à Zabulon, fils d'Isaac, à Manassé, Nissi, Menachem, Benjamin, Aharon; « enfin, à moi, Joseph, qui suis fils d'Aharon : ainsi « le trône n'a été occupé que par des fils de roi; tout « étranger en est exclu. »

Joseph parle ensuite de l'étendue de son royaume, traversé par un grand fleuve, appelé *Juzzag*, sur les deux rives duquel, près de son embouchure, est située sa capitale, qui a trois parasanges de longueur et de largeur. Le palais du roi se trouve sur une île; c'est là qu'il réside en hiver; mais, au mois de mars, époque où les habitants quittent la cité pour aller passer la belle saison au milieu de leurs champs et de leurs jardins, le roi, qui a d'ailleurs deux autres résidences, part, avec ses ministres et les grands officiers de sa cour, et va jusqu'à une grande rivière nommée *Varschan* (ou Orschan), qui coule à vingt milles de sa capitale; ensuite, il parcourt tout son royaume, dont il décrit les limites; description qui n'est cependant pas très-claire.

» En suivant, dit-il, la côte (orientale) de la mer « (Caspienne), on trouve les habitants de Gargan « (Djourdjan), port de mer situé à un mois de distance « de notre royaume; ils sont mes tributaires. Vers le « midi, il y a, entre nos frontières et la Porte des Portes, « quinze nations nombreuses, qui habitent les mon- « tagnes; elles nous paient toutes un tribut, ainsi que « les habitants du pays de *Bassa* (?) et de *Tanat* (?) « jusqu'à la mer de Constantinople, à la distance de

« deux mois de chemin. A l'occident, treize peuples, « également très-nombreux, habitent les bords de la « mer de Constantinople et le pays au nord jusqu'à la « mer d'Youzag. Ces derniers demeurent dans des villes « sans murailles, et occupent tout le désert jusqu'aux « limites des *Higriens* (?). Leur pays s'étend l'espace de « quatre mois de chemin, et leur nombre égale celui « des sables de la mer; ils sont tous mes tributaires. « J'accorde aux Russes le passage, pour qu'ils entrent « dans leur territoire; ils leur font des guerres ter- « ribles, et si je le leur permettais, ils dévasteraient « tout le pays des Ismaélites jusqu'à Bagdad. »

Nous trouvons, dans cette lettre, des notions qui s'accordent avec les récits des historiens grecs et des géographes arabes. En disant que la nation qui habitait, avant les Khazares, le pays arrosé par le Volga, et qui fut chassée de son territoire par ces peuples, alla s'établir sur les bords du Danube, le roi Joseph indique assez clairement les Boulgares, dont une partie, selon les historiens de la Byzantine, émigra des bords du Volga, et l'autre, avec son prince Batbaya, fut obligée de se soumettre aux Khazares qui arrivaient de la Berzylie.

Ce que le roi Joseph dit du passage que les Russes obtenaient du roi des Khazares, pour aller faire la guerre à d'autres nations, confirmerait, s'il en était besoin, les relations arabes des deux expéditions russes dans la mer Caspienne; et le peu de détails que le roi khazare donne sur sa capitale, est conforme aux descriptions de Mass'oudi et d'Ebn Haoucal.

Ces deux lettres furent publiées en hébreu, sous le titre de *Caoul-Moubesser*, ou d'*Annonce joyeuse*, par Isaac, fils d'Abraham, fils de Jehoudah A'crisch. L'éditeur nous apprend que, dans un voyage qu'il fit, en 1562, de Constantinople en Égypte, il lui tomba entre les mains une lettre adressée par Raf Khasdaï au roi des Cozares, ainsi que la réponse de ce prince, et qu'il avait jugé utile de les rendre publiques, pour faire connaître que les Juifs, depuis leur dispersion, avaient possédé un royaume sur la terre. Le texte de ces deux lettres fut inséré, avec une traduction latine, par le savant Jean Buxtorf, dans sa préface du *Liber Cosri* (ou Livre du Khazare), qu'il fit imprimer à Bâle en 1660.

Ce dernier ouvrage, traduit de l'hébreu par Buxtorf, contient l'exposition des dogmes du judaïsme, selon les principes des rabbins, dans des dialogues supposés entre un roi khazare païen, qui, connaissant les ténèbres où il est plongé, cherche à découvrir quelle est la meilleure des religions, et un savant rabbin, qui s'efforce de lui démontrer que sa croyance est la seule véritable. Averti en songe que Dieu agréait ses vertus, mais désapprouvait les pratiques de son culte, ce prince, doué d'une ame pieuse, après avoir longtemps médité sur le meilleur mode d'adorer l'Éternel, se décide à consulter un philosophe (païen), et l'interroge sur sa croyance. Peu satisfait de ses réponses, il fait venir un chrétien, puis un mahométan; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent le convaincre; il s'adresse enfin à un docteur juif: les premières paroles du

rabbin lui inspirant de la confiance, il écoute avec attention le développement de sa doctrine, et, entraîné par la force de ses arguments, il embrasse la foi israélite, qu'il fait également adopter à son peuple.

On voit que c'est une fiction dont un docteur rabbinite a fait usage, pour exposer, sous la forme de dialogues, les articles de sa croyance, et combattre les opinions des philosophes, ainsi que les principes des Juifs caraïtes. Jehudah Hallevi, ou le Lévite, Juif espagnol du douzième siècle, qui écrivit, en langue arabe, cet ouvrage très-estimé des Juifs de sa secte, nous apprend que le rabbin qu'il met en scène conversant avec le roi khazare vivait quatre siècles avant lui, et, selon des savants israélites plus modernes, cet interlocuteur était Rabbi Isaac Sangari.

Le livre de Cosri, divisé en cinq parties, fut traduit de l'arabe en hébreu par Rabbi Jehudah-Aben-Tysbon, et de cette dernière langue en latin par Johan Buxtorf; mais cet érudit hébraïsant ne veut pas croire à l'existence du royaume juif, dont il n'est fait mention, dit-il, nulle autre part. J. P. Baratier, qui, à l'âge de onze ans, traduisit la *Relation des Voyages de Benjamin de Tudèle*, et y joignit huit dissertations pleines de recherches, dont la septième[1] contient une version française des deux lettres mentionnées, par lui faite de l'hébreu; ce jeune savant, qui, selon le témoignage de son père, parlait couramment le latin à l'âge de

1 *Voyage de Rabbi Benjamin de Tudèle*, in-12, tom., II, pag. 285 et suiv.

quatre ans et demi, qui, à six ans, lisait le grec et apprenait déja l'hébreu, traite aussi de fable tout ce que contient la lettre du roi Joseph. Selon lui, c'est une fiction de Khasdaï, qui voulut donner de la considération à ses co-religionnaires, en publiant qu'il existait un royaume juif. Basnage n'y croit pas non plus. Il dit, après avoir fait mention des mêmes lettres: « Mais il y a ceci de fâcheux, qu'on a beau chercher « ce royaume, on a beau en avoir la description faite « par le roi Joseph, on ne le trouve point. Benjamin « de Tudèle, qui voyagea partout, au douzième siècle, « pour chercher les restes de sa nation, ne découvrit « pas ce royaume si fameux. Tous ceux qui sont venus « depuis n'ont pu le déterrer. Cela seul suffit pour « faire voir qu'il est chimérique, et que c'est une ima- « gination, que l'envie d'avoir un royaume gouverné « par des Juifs a fait naître[1]. » Il fallait le témoignage des géographes arabes pour constater un fait qui paraît si peu vraisemblable. On pourrait citer, comme une preuve ultérieure de sa réalité, que les Lesghes et plusieurs autres peuplades du Caucase appellent encore aujourd'hui les Juifs du nom de *Ghyssr*, qui est leur manière de prononcer celui de Khazare[2].

1 *Hist. des Juifs*, 1707, in-12, tom. V, liv. VII, ch. I, pag. 1446.

2 Reineggs, *Réise in den Caucasus*, pag. 64.

NOTE XXVIII. (Pag. 81.)

Il y avait, au dixième siècle, deux royaumes boulgares, l'un sur le Volga, l'autre sur le Danube. Le premier est appelé *Boulgarie noire* par Constantin Porphyrogénète[1], et *Grande-Boulgarie*, par Théophanes.

Voici comment cet historien rapporte la dispersion des peuples Boulgares : Sous le règne de Constantin (642-668), Crobat, souverain de la Grande-Boulgarie, pays situé près des Palus-Méotides et arrosé par le fleuve Cuphis[2], chef aussi de la nation appelée *Catragore,* qui appartient à la même race (que les Boulgares), laissa cinq fils : l'aîné, Batbaïan, demeura dans sa patrie; le second, Cotragus, ou (Cathargus), passa le Don, et se fixa vis-à-vis de son aîné; le troisième, nommé Asparuch, s'établit entre le Dniester et l'Onglon. Le quatrième et le cinquième émigrèrent jusqu'au-delà du Danube; le quatrième passa même avec toutes ses troupes dans la Pannonie, et se soumit au khacan des Avares, qui régnait sur cette contrée[3].

Nous avons vu que, selon Ebn Haoucal, la ville de Boulgar, sur le Volga, fut saccagée par les Russes

1 *De adm. Imp.*, cap. XII.

2 Ce fleuve, suivant Théophanes, se jetait dans le Pont-Euxin, vers son extrémité (orientale), près de Nécropyles et d'un promontoire appelé *la Face du Bélier*.

3 Ap. Stritter., tom. II, pag. 504.

dans l'année 358 de l'hégire, qui commence le 24 de novembre 968. Nestor ne fait pas mention de cet événement; et cependant il rapporte que le grand-duc Sviatoslaw fit, en 964, une expédition sur les bords de l'Occa et du Volga; qu'en 965, il attaqua et vainquit les Kozares; qu'en 966, il vainquit les Wætitsches, habitants du pays arrosé par l'Oka et la Wætka, dans le gouvernement actuel de Cazan, et qu'il leur imposa un tribut; qu'en 967, il fit la guerre aux Bolgares du Danube, et s'empara de leur capitale Perejaslavl: mais, selon cet annaliste, Sviatoslaw était à Kiew dans les années 968 et 969[1]. Il n'avait donc pas assisté à l'expédition dont parle Ebn-Haoucal, ou cet auteur se sera mépris, en croyant que la capitale des Boulgares saccagée par les Russes était celle du Volga.

Le continuateur de Nestor fait mention de plusieurs guerres entre les Russes et les Boulgares, dans le cours du douzième siècle, et désigne la capitale des Boulgares sous le nom de *Briæchimow*[2].

En 1223, des troupes de Tchinguiskhan firent une invasion dans le pays des Boulgares[3], et en 1236, ce petit royaume fut subjugué par les Mongols, qui saccagèrent alors la ville de Boulgar[4].

On voit encore les ruines de cette ancienne capitale

1 Nestor, trad. de Schérer, pag. 85 et suiv.

2 Sylvestre, continuateur de Nestor, trad. de Schérer, pag. 178, 222, 229, 246 et 250.

3 *Tarikh el-Kamil*, par Ebn el-Ethir, tom. XII.

4 *Djami ut-Tevarikh*, par Raschid, règne de Coubilaï.

dans le district de Spask, du gouvernement de Cazan, à environ vingt-huit lieues au sud de la ville de Cazan, et à deux lieues de la rive orientale du Volga. Ces restes, qui consistent dans quelques bâtiments en pierre, des tours, des caves, des tombeaux, et au milieu desquels on trouve un village nommé *Bolgari*, construit des débris de ces anciens édifices, sont entourés d'un rempart qui peut avoir une lieue et demie de circonférence et d'un fossé large de dix-huit pieds[1]. Pallas, qui le premier les a décrits, ne croit pas que le cours du Volga ait pu varier au point de passer maintenant à près de deux lieues de cette ville, s'il eût jadis baigné ses murs[2]; cependant, comme le terrain intermédiaire est bas et souvent inondé par les eaux du fleuve, il paraît, au contraire, probable que la ville de Boulgar était jadis située sur sa rive[3], conformément au témoignage des géographes arabes.

Dans l'année 1722, le czar Pierre I[er], se rendant, par les fleuves Moscwa, Occa et Wolga, sur la côte occidentale de la mer Caspienne, visita avec intérêt les ruines de Bolgar. Lorsqu'il fut à Astrachan, il écrivit au gouverneur de Cazan, pour lui recommander de

1 *Die Ruinen Bulghars*, beschrieben vom Prof. Erdmann zu Kasan, in den *Neuen allg. Geogr. Ephemeriden*, B. VII, s. 397, und 408.

2 *Voyages*, tom. I, in-4°, pag. 184.

3 Gerh. Fr. Müller, *Abhandl.* von der Völkern, welche vor Alters in Russland gewohnt haben (1772), in Buschings *Magazin*, th. XVI, s. 308.

faire étayer les anciens édifices qui y restaient encore debout et de veiller à leur conservation[1]. Ce gouverneur reçut aussi l'ordre de faire copier les inscriptions tumulaires qui se trouvaient à Bolgari. On en traduisit quarante-neuf, dont quarante-six étaient en arabe, et ne contenaient qu'une sentence de l'Alcoran, le nom du mort, sa qualité et le lieu de sa naissance. De ce nombre, vingt-deux étaient de l'année 623 de l'hégire (1226); les autres, depuis l'année 619 (1222), jusqu'à 742 (1341). Les trois dernières étaient arméniennes, et portaient les dates de 557 (1162), 984 (1576), et 986 (1579)[2].

Les cuirs de Russie sont encore appelés *boulgar*, dans la Boukharie; cette ancienne dénomination indique qu'on y recevait jadis ces cuirs de la ville de Boulgar.

Au rapport de l'historien connu sous le nom de *Mounnedjim-Baschi*, lorsque les premiers pélerins boulgares, après la conversion de ce peuple au mahométisme, passèrent par Bagdad pour aller à la Mecque, quelques-uns d'entre eux, questionnés sur leur origine, dirent qu'ils descendaient d'une race croisée de Turcs et de Saclabes (Slaves), et qu'avant d'embrasser l'islamisme, ils étaient chrétiens[3].

1 *Auszug* aus dem Tagebuch des Schif-Hauptmanns, Fedor Ivanowitsch Soïmonow, etc., bey Müller, *Samlung russischer Geschichte*, t. VII, p. 212.

2 Pallas, *Voyages*, in-4°, t. I, p. 189.

3 *Tarikh* Mounedjim-Baschi, t. I, art. *Ummet Boulgar.*

Selon le *Mérassid-ul-Ittila*, abrégé du grand dictionnaire géographique de Yacout, *Boulgar* était la capitale des Saclabes.

Passons aux Bulgares du Danube. Leur émigration des contrées au nord de la mer Caspienne doit être antérieure à l'époque indiquée par Théophanes, puisque les Boulgares firent, dès l'année 501 de notre ère, une incursion dans l'Illyrique et la Thrace, et c'est la première fois qu'il est parlé de ce peuple dans l'Histoire du Bas-Empire.

En 678, sous l'empereur Pogoniate, les Bulgares, qui, peu auparavant, étaient venus s'établir dans le pays au nord du Danube, près de la rivière Onglon, ayant vaincu les Romains qui voulaient les en chasser, passèrent le Danube et occupèrent la Mysie inférieure, où ils subjuguèrent sept peuples slaves qui l'habitaient. Les Romains se virent forcés d'acheter par un tribut la paix de ces Barbares.

Depuis lors, les Bulgares firent souvent la guerre à l'Empire. Ils dévastèrent plusieurs fois la Thrace, et pénétrèrent jusqu'aux portes de Constantinople; mais ils furent convertis par les soins des empereurs de Byzance, vers l'année 867, et la religion chrétienne eut plus de force que les armes impériales pour contenir ces redoutables voisins [1].

Le souverain des Boulgares, en 578, prenait le titre de *khacan*. Deux fils du roi des Boulgares contemporain de l'empereur Constantin Porphyrogénète

1 Cedrenus, Zonaras, Nicephorus, ap. Stritter, t. II, p. 506.

s'appelaient *Conar-Tékin* et *Boulias-Tarkhan*[1]. *Tékin* et *Tarkhan* sont deux titres turcs : le premier se donnait, chez les Turcs, aux chefs de tribus ; le second, accordé comme une grande distinction, faisait jouir de certains priviléges. L'adoption de ces titres semble indiquer l'origine asiatique des Boulgares, et leur ancienne proximité de l'empire turc.

Constantin Porphyrogénète dit que les Boulgares appelaient leurs chefs *Voïlades*[2]. C'est probablement le titre slavon de *Voïvode*, altéré par une plume grecque. Les Boulgares étaient de la même race que les Slaves. « Selon tous les annalistes russes, dit Pierre « Rytschkow, et d'après la *Synopsis* de Kiew, im- « primée, les Boulgares parlaient un dialecte slave[3]. »

Mass'oudi, Ebn'Haoucal, et d'autres auteurs arabes, confondent souvent les Boulgares du Danube avec ceux du Volga.

Le nom de ce fleuve paraît identique à celui de *Bolghar*, que les Russes prononcent *Volgar*, et nous a été probablement transmis par les Russes. Ils disaient sans doute, *le fleuve des Volgars*, comme les Arabes disaient, *le fleuve des Khazares*, les uns ayant plus de relations avec les habitants du fleuve supérieur, et les autres avec les habitants du fleuve inférieur. On a vu que le nom d'*Etil* signifie *fleuve*, dans les langues turques.

1 *De Cærim. Aulæ Byzant.*

2 *Ibid.*

3 *Orenburgische Topographie*; übersezt von Ch. H. Hase, in *Buchings Magazin*, th. V.

NOTE XXIX. (Pag. 84.)

Les *Youras* des géographes arabes sont les *Youhras* des historiens russes. Ils habitaient le pays arrosé par l'Ob inférieur et ses affluents, à l'est des monts Ourals, c'est-à-dire, le cercle actuel de Verkhotourié, dans le gouvernement de Perm, et les cercles de Bérézow et de Tioumen, dans celui de Tobolsk; contrées habitées maintenant par des Vogoules, nation tchoude ou finoise, et par des Samoyèdes. Les Youhras, ou Yougres, appartenaient à la même race que les Vogouls et les Ostiaks de l'Ob[1].

Dans l'occident, au neuvième siècle, les *Magyares*, ou *Hongrois*, furent appelés *Ougres*. Ce nom ne prouverait-il pas leur affinité présumée avec les Youhras au-delà des monts Ourals. Ils avaient d'ailleurs émigré d'une contrée qui est aux pieds de ces monts.

Le territoire des Vissous était situé au nord de celui des Boulgares, et confinait à celui des Youras. Les Boulgares allaient porter leurs marchandises chez les Vissous. A cette époque, il n'y avait guère d'autres voies de communication dans ces contrées que le cours des rivières; il est donc probable que c'est par la Kama que les Boulgares se rendaient dans le pays des Vissous, ou Vischous. Or, en remontant

1 Lehrberg, *Untersuch. zur Erläuter. der alteren Geschichte Russlands*, s. 95.

la Kama jusqu'au soixantième degré de latitude, on trouve la rivière de *Vischéra*, qui s'y jette, et prend sa source dans les monts Ourals. C'est peut-être sur les bords de cette rivière que demeuraient les Vissous : alors, ils auraient été séparés par les monts Ourals des Youras.

Une ancienne chronique russe, qui donne les noms des peuples de race tchoude, ou finoise, établis dans la Permie et les contrées circonvoisines, nomme, entre autres, les *Vouitchajanes*, qui pourraient bien être les Vischous des géographes arabes [1].

NOTE XXX. (Pag. 84.)

Les *Ertsayens* étaient un peuple tchoude, qui demeurait à l'est de la rivière Oka, et au midi de la ville actuelle de Nijneï-Nowgorod, c'est-à-dire sur la rive droite du Volga, entre l'embouchure de la Kama et celle de l'Oka.

Cette même contrée est encore occupée par les *Erdsad*, qui composent avec les *Mokschad*, leurs voisins, la nation que les Russes appellent *Mordwa* [2].

NOTE XXXI. (Pag. 103.)

La plupart des peuples slaves nommés par Mass'oudi n'étaient pas soumis à la monarchie russe, ni compris par conséquent sous le nom de Russes; ce sont les

1 Lehrberg, p. 57.

2 Pallas, *Voyages*, tom. I, pag. 123.

Slaves occidentaux, Polonais, Bohêmes, Moraves, etc.

Le nom du premier peuple slave dont Mass'oudi fait mention, peut être lu *Loudoghané* et *Louz'ané*. Si la première leçon est la bonne, l'auteur arabe indique, sans doute, les Slaves établis sur les bords du Ladoga, c'est-à-dire les Novgorodiens. S'il faut lire *Louz'ané*, ne seraient-ils pas les *Luczannes*, *Loutchannes* des anciennes chroniques slaves? Nous connaissons, dit l'historien polonais Lelewel, quatre peuples de ce nom : l'un, à l'ouest de l'Oder; le second, en Bohême; le troisième, sur le bord de la Vistule; le quatrième, en Wolhinie[1]. Seraient-ce les *Lenzanenis* de Constantin Porphyrogénète, ou les *Lenczanes* de Nestor? Cet annaliste dit que les Slaves qui vinrent s'établir sur la Vistule portaient d'abord le nom de *Lenczanes*, et qu'ils prirent ensuite celui de Lechy. Dans sa carte cyclographique de la Sarmatie, pour l'année 900, le comte J. Potocki place les Dulébiens et les Luczannes entre les sources du Dniester, du Bog et du Przipiec.

Par *Volinana*, ou *Volinaya*, Mass'oudi désigne-t-il les Volhiniens, ou les *Winoules*, appelés aussi *Winithes*, ou bien les Polænes? et s'il indique ces derniers, sont-ce les Polænes qui habitaient les rives du Dniéper, et dont Kiew était le chef-lieu, ou les Polænes de la Vistule,

1 *Bemerkungen* über Matheus Cholewa. V. Anhang zü Vincent Kadlubek, ein historisch-kritischer Beytrag zur slavischen litteratur, aus dem polnischen des Grafen J. M. Ossolinski, von S. G. Linde, Warschau, 1822, in-8.

qui donnèrent leur nom à la Pologne? Le nom d'homme *Madjek* ressemble au *Meschtschech*, *Metchco*, des Slaves, qui est le même nom que Mietchislaw.

Isttabouana, dont on peut retrancher la première voyelle, que les Arabes ajoutent aux mots étrangers commençant par deux consonnes, rappellent les *Stavanni*, peuple qui, suivant l'indication de Ptolémée[1], habitait le pays au nord des sources du Boristhène. Le comte J. Potocki les place dans le district de Wilkomirski, au nord de Wilna[2].

Les *Doulabés* sont les *Doulèbes*, qui, au temps de Nestor, habitaient les bords du Bug, dont les eaux se jettent dans la mer Noire.

Le nom de *Namtchines* ressemble tellement à celui de *Nemtché*, par lequel les peuples slaves ont coutume de désigner les Allemands, qu'on peut supposer ici une erreur de la part de l'auteur arabe; il aura cru que les *Namtchines* devaient être rangés parmi les Sclabes. Mass'oudi fait mention de ce même peuple dans un autre ouvrage qui a pour titre, *Kitab-et-Tenbih vé el-Ischraf;* voici ce passage :

« Parmi les grands fleuves renommés qui se jettent « dans la mer Ponttous, est celui qu'on appelle *Tanaïs,* « lequel vient du Nord. Ses rives sont habitées par « une nombreuse population de Sclabes, et par d'au- « tres peuples enfoncés dans les régions septentrionales.

1 Lib. III, cap. 5.

2 *Hist. anc.* du Gouvernement de Podolie, in-4, Introd., pag. VI.

« Un autre de ces grands fleuves est le *Dina* et *Mo-*
« *rava*[1], nom qu'il porte aussi chez les Sclabes. Il a
« plus de trois milles de large, et coule à plusieurs
« journées au-delà de Constantinople. Sur les bords de
« ce fleuve demeurent les *Bamtchines* البامجين et les
« *Moravas*, peuples sclabes. Ces mêmes rives étaient
« habitées par les Boulgares, lorsqu'ils embrassèrent
« le christianisme. »

Parmi les noms des peuples slaves que l'histoire nous a conservés, on ne trouve pas non plus celui de *Sassines*; mais ne serait-ce pas encore une erreur de Mass'oudi, qui aura cru que les Saxons étaient un peuple slave?

Les *Khorvatines* sont les Khorvates, Khrovates, Croates, qui, selon Constantin Porphyrogénète[2], habitaient, au dixième siècle, le pays au-delà de la Turquie (Hongrie), près des frontières de la France (de l'empire des Francs); c'est-à-dire, la partie de la Pologne située immédiatement au nord des monts Carpathes, ou le palatinat actuel de Cracovie. On les

1 Il y a dans le Ms. de la Bibliothèque royale de Paris ربته et بلاوة *Rita* et *Bèlava*; بامجين *Bamtchines* et المراوة el *Moravat*. Cette dernière leçon rectifie celle de Bélava; car les Moraves habitaient les bords de la Morava, qui afflue dans le Danube. Au lieu de Rita, il faut sans doute lire دينا Dina, puisqu'il ne peut être ici question que du Danube dont le vrai nom est *Douna*.

2 *De Adm. imp.*, cap. 30 et 31.

appelait *Chrovates blancs* (Belochrovati), pour les distinguer des Chrovates de la Dalmatie. Ces derniers, s'étant séparés de leurs compatriotes, étaient venus s'établir, sous le règne de l'empereur Héraclius, dans la partie septentrionale de la Dalmatie, d'où ils chassèrent les Avares, et avaient été convertis au christianisme par les soins du même empereur, tandis que les Chrovates blancs étaient encore païens au milieu du dixième siècle. Constantin nous apprend aussi que le territoire de ce peuple était souvent ravagé par ses voisins, les Francs, les Turcs (Hongrois) et les Patchinakes.

Les *Serbines* sont les Serbes blancs, qui, selon Constantin Porphyrogénète, habitaient, au nord de la Turquie (Hongrie), dans le voisinage des Chrovates blancs, un pays appelé par eux *Boïkhi,* limitrophe de la France (de l'empire des Francs); c'est-à-dire, qu'ils occupaient la Silésie, la Bohême et la Lusace. Le nom de *Blancs* les distinguait d'une partie de la même nation, qui, s'étant réfugiée dans l'empire romain, sous le règne d'Héraclius, avait recu, en 639, la permission de s'établir dans les contrées méridionales de la Dalmatie. Ceux-ci étaient devenus chrétiens; mais au milieu du dixième siècle, les Serbes blancs étaient encore païens, et c'est d'eux, par conséquent, que parle Mass'oudi, puisqu'il en rapporte un usage païen. Les Serbes et les Chrovates, subjugués par Charlemagne, dans les années 805 et 806, étaient encore soumis à l'empereur d'Occident.

Quant aux *Turcs*, aux *Manabines*, *Khaschanines*

et *Barandjanines*, nous ignorons quels sont ces peuples, que Mass'oudi range parmi les Slaves; mais si, comme nous le présumons, ce dernier nom doit être écrit *Tourandjanines*, il désignera les *Thuringiens*, et l'auteur arabe aura compris parmi les Slaves trois peuples allemands qui, du midi au nord, bordaient la frontière de la Germanie: celui du Danube, qu'il appelle *Namtché*, les *Thuringiens*, et les *Saxons*.

Mass'oudi ne nous donne pas les noms des Slaves orientaux; il paraît les confondre sous la dénomination de *Russes*; mais Nestor nous les a conservés, ainsi que ceux des peuples tchoudes ou finois, qui, ayant été réunis avec eux sous le même sceptre, dans la seconde moitié du neuvième siècle, composèrent la monarchie russe. Avant cette époque, tous ces peuples obéissaient à des chefs particuliers, et plusieurs d'entre eux payaient un tribut au khacan des Khazares. L'arrivée d'une poignée d'étrangers au milieu de ces nations, qui vivaient ignorées dans leurs épaisses forêts, leur donna une impulsion dont les effets se firent sentir au loin. Nous nous arrêterons un instant à cette importante révolution, opérée par les *Varègues*, et nous citerons les faits déja rapportés par plusieurs auteurs, à l'appui de leur opinion, que ces Varègues étaient originaires de la Scandinavie.

Les habitants de cette vaste péninsule ne se contentaient pas, au neuvième siècle, de ravager les côtes de l'Océan; ils faisaient des expéditions navales à l'orient de la Baltique, où ils avaient imposé un tribut

aux Finois, ainsi qu'à leurs voisins, les Slaves établis sur les bords du lac Ladoga. Ces Slaves Novgorodiens ne tardèrent cependant pas à chasser les Varègues de leur territoire; mais, se voyant en proie aux discordes civiles, ils se décidèrent à les rappeler. « Ils envoyèrent, « dit Nestor, de l'autre côté de la mer, chez les *Varègues-« Russes;* car ces Varègues s'appelaient Russes, comme « d'autres se nommaient Suédois, Normands, Anglais « et Goths. Leurs députés dirent aux Russes, de la « part des Tchoudes, des Slaves, des Krivitsches: « *Notre pays est vaste et fertile; mais il y manque le « bon ordre; venez nous gouverner.* On choisit trois « frères qui vinrent avec leurs familles et une suite « nombreuse: l'aîné, Rurik, s'établit à Nowgorod; « le second, Sinéus, à Biélozéro; le troisième, Truwor, « à Isborsk. De ces Varègues le pays fut appelé *Russie.* « Les habitants actuels de Nowgorod sont d'origine « Varègue; auparavant, ils étaient Slaves. »

Ce fut en 862 que les trois frères Varègues-Russes arrivèrent sur les bords du lac Ladoga, et reçurent les soumissions des peuples tchoudes et slaves de cette contrée. Ils étendirent promptement leur domination à l'orient et au midi; le nom national de ces étrangers devint commun aux peuples réunis sous leur empire, et le nouvel état, fondé par Rurik, agrandi par ses successeurs, fut appelé *Rossie*, véritable prononciation de ce nom, qui est même indiquée par les historiens du Bas-Empire, et par l'Arabe Yacout, dans son dictionnaire géographique.

On serait plus étonné de ne trouver dans les an-

ciennes chroniques de la Scandinavie aucune mention de ces Varègues, qui avaient fondé un grand empire, s'il n'était constaté que les plus anciens de ces monuments sont de plusieurs siècles postérieurs à l'époque en question. Un pareil laps de temps, sans le secours de l'écriture, avait bien pu effacer, chez les Scandinaves, le souvenir d'événements qui s'étaient passés dans des pays lointains, quoiqu'ils fussent glorieux pour les Varègues; mais, existait-il alors, dans la Scandinavie, un peuple appelé *Rosse?* Nous n'en connaissons point d'autres qui aient pu porter ce nom que les habitants du *Roslagen*, province située au nord de Stockholm, sur la partie de la côte la plus rapprochée de la Finlande, avec laquelle elle communique par les îles d'Aland. Il est donc probable que ce fut du *Roslagen* que se firent les premières communications entre la Suède et la Finlande; ce qui explique pourquoi les Finois donnent aux Suédois le nom de *Ruotsilaïni*, et à la Suède le nom de *Ruotsima;* les terminaisons *laïni* et *ma* signifiant, en finois, *peuple* et *pays.*

On trouve cependant un témoignage de l'existence, au neuvième siècle, d'un peuple scandinave nommé *Rosse*, et il a été fréquemment cité par les auteurs modernes qui ont fait des recherches sur l'origine des fondateurs de l'empire russe. Les *Annales Rerum Francorum*, depuis la mort de Charles Martel jusqu'à l'année 882, dont l'antique manuscrit fut trouvé dans le couvent de Saint-Bertin, rapportent que l'empereur Louis-le-Pieux reçut, en 839, à Ingelheim, des am-

bassadeurs de l'empereur romain Théophile, avec des lettres où ce monarque lui exprimait le désir de resserrer les liens d'amitié qui subsistaient entre les deux empires, et lui faisait part des victoires qu'il venait de remporter sur ses ennemis. Il lui recommandait en même temps plusieurs individus qu'il avait fait partir avec ses ambassadeurs et qui, se disant *Rosses* de nation, assuraient avoir été envoyés par leur roi, nommé *Chacan*, pour porter à Théophile des paroles d'amitié. Cet empereur priait Louis-le-Pieux de faciliter leur retour dans leur patrie, par les pays de sa domination, afin qu'ils pussent éviter les territoires des nations barbares et féroces qu'ils avaient traversés avec beaucoup de dangers, en se rendant à Constantinople. Louis ayant pris des informations sur ces individus et appris qu'ils étaient Suédois, soupçonna qu'ils avaient été envoyés pour examiner secrètement ce qui se passait dans les états des deux empereurs, et donna l'ordre de les détenir jusqu'à ce qu'on pût connaître le vrai but de leur voyage. Il manda à Théophile qu'il avait accueilli ces étrangers à sa recommandation, et que s'il était constaté qu'ils fussent venus dans de bonnes intentions, il leur fournirait les moyens de retourner dans leur patrie, à moins que la route ne fût trop périlleuse, et que, dans ce cas, il les ferait reconduire à la cour de Théophile[1].

Il a été observé avec raison que le nom de *Chacan*

1 *Annales Francorum Bertiniani*, ap. Duchêne, tom. III, pag. 195.

ne doit être pris ici que pour le nom propre scandinave de *Hakan*. A l'époque en question, la Suède était divisée en petits états; il est probable que l'un d'eux s'appelait *Rosse*, quoique nous ne puissions maintenant trouver ce nom que dans celui de *Roslagen*. Mais, n'existerait-il pas encore d'autres indices de l'origine scandinave des fondateurs de l'empire russe? Il est reconnu, qu'au défaut de témoignages historiques, c'est à sa langue qu'on peut, le plus sûrement, distinguer à quelle race d'hommes un peuple appartenait. Or, les noms des officiers et des seigneurs varégues qui nous ont été conservés par les Annales russes sont les mêmes que ceux qui étaient usités parmi les Scandinaves, comme, par exemple, Rurik, Trouvor, et les noms de la plupart des députés d'Oleg et d'Igor qui signèrent les traités de paix conclus entre ces souverains russes et les empereurs de Byzance, dans les années 906, 911 et 945. Ces traités commencent ainsi : Nous, Rosses de naissance, Karl, Inegeld, Farlaff, Weremund, Roulaw, Goudi, Roald, Lidoulfast, Stemid, etc. « Parmi les cinquante noms « des députés et marchands russes qui signèrent le « traité de 945, il n'y en a, dit M. Karamsin [1], que « deux ou trois de slaves; tous les autres sont « normands. »

Nous pouvons d'ailleurs reconnaître la langue des Varègues-Rosses par quelques mots que Constantin Porphyrogénète nous en a conservés. Cet empereur a

1 *Ist. Gossoud. Ross.*, t. I, p. 150.

consigné, dans le neuvième chapitre de son précieux Traité *de l'Administration de l'Empire*, les noms des principales cataractes du Dniéper, en langue slave et en langue russe.

« La première, dit-il, est appelée dans ces deux langues *Essoupi*, qui signifie *ne pas dormir.* » En suédois, on dirait, aujourd'hui, *ej sofva.*

La seconde était appelée par les Rosses *Oulvorssi*, c'est-à-dire, *île de la Cataracte. Holmfors*, en suédois, signifie *Cataracte de l'île.*

La troisième, dit Constantin, se nomme, en slave, *Guélandri*, c'est-à-dire, *son de la Cataracte*, et il omet ici le nom rosse; mais il s'est probablement mépris, en rapportant le nom rosse au lieu du nom slave; car *Gællande*, participe de *gælla*, signifie *résonnant* en suédois, et Lehrberg nous apprend qu'aujourd'hui la même cataracte est appelée, en slavon, *Svonezkoï*, mot formé de *Svon*, qui signifie *Son* [1].

La quatrième était appelée par les Rosses *Æifar*, parce que les pélicans faisaient leurs nids dans les rochers de cette cataracte. Le même mot, écrit *Ooijevaar*, et prononcé *Ouyefar*, signifie en hollandais, *cigogne*. On voit que les Varègues, ne trouvant pas, dans leur idiome, le nom du pélican, y ont substitué celui d'un autre oiseau aquatique.

La cinquième cataracte était appelée *Barouforos* par

1 *Beschreibung* des untern Dniepers und seiner Wasserfälle, p. 359.

les Russes, et *Volniprakh* par les Slaves. Constantin dit que ces deux mots signifient *grand lac;* mais nous croyons qu'il se trompe : car *Volniprakh* veut dire, en slavon, *Cataracte des Vagues.* Or *Baroufors* a la même signification dans les langues germaines; *Baar* veut dire *vagues* en hollandais, et *fors* veut dire cataracte en suédois. Cette cinquième cataracte, selon Lehrberg, est encore appelée *Wolnyi*[1].

La sixième recevait des Rosses le nom de *Léanti,* c'est-à-dire, *jaillissante*, *bouillonnante.* *Qvællande*, *Wællande*, participes des verbes suédois *quælla*, *wælla*, ont la même signification : ce qui ferait croire que la première syllabe a été omise.

Enfin, la septième était appelée par les Rosses, *Strouboun*, qui signifiait *petite Cataracte;* en suédois *Strœmmen* est un torrent; c'est-à-dire, un courant d'eau moins rapide que la cataracte.

On voit que les sept noms, en langue rosse, des cataractes du Dniéper, se retrouvent dans les langues germaines actuelles, avec quelques légères modifications dont on ne doit pas être étonné, puisqu'il y a près de mille ans que ces noms scandinaves ont été écrits par une plume grecque.

Les lois russes, qui furent rédigées au milieu du onzième siècle, sous le règne du grand-duc Yaroslaw, trahissent également leur origine scandinave; on s'aperçoit qu'elles furent tracées d'après les coutumes introduites par les Varègues[2].

1 *Beschreibung*, etc., p. 368.

2 Karamsin, *Ist. Gossoud. Ross.*, tom. II, chap. 3.

On reconnaît d'ailleurs, à leurs premières entreprises, de quelle race étaient ces Varègues-Rosses. A peine ont-ils établi leur domination sur les peuples slaves, que, fidèles à leurs habitudes normandes, ils se mettent à la tête de leurs nouveaux tributaires, et vont, par le Dniéper et la mer Noire, braver l'empire romain jusque sous les murs de Byzance. Dès l'année 866, deux chefs varègues, Ascold et Dir, princes de Kiew, parurent dans le Bosphore avec deux cents navires. Depuis cette époque, les Russes dominèrent sur la mer Noire, et nous voyons qu'ils firent même deux expéditions dans la mer Caspienne.

L'ouvrage souvent cité de Constantin Porphyrogénète fournit une nouvelle preuve que les *Varègues-Rosses* étaient des étrangers qui dominaient sur les Slaves. « Au commencement du mois de novembre, « dit cet empereur[1], les princes russes sortent de « Kiavo (Kiew), avec toute la nation russe, et se « rendent dans les cantons des Berbianes, Drougou« bites, Krivitches, Serbes et autres Slaves, tributaires « des Russes. Ils y demeurent l'hiver; et au printemps, « lorsque la glace a disparu, ils descendent le Dniéper « jusqu'à Kiavo. — Lesdits peuples slaves, ajoute-t-il, « construisent des barques, qu'ils conduisent à Kiew, « pour les vendre aux Russes. » On voit que les Russes composaient une nation à part; c'était la maison, la garde, le noyau des troupes du souverain, descendant de Rurik.

1 *De Adm. imp.*, cap. 9.

Un historien estimé, G. F. Müller, observe que si l'auteur incertain de la vie de l'empereur romain Lacapène, et Syméon Logothète, dans un fragment publié par Bandouri[1], rapportent que les Russes passent pour avoir la même origine que les Francs, c'est que, sous le nom de Russes, ils entendaient les Varègues, ou hommes du nord, qui étaient, en effet, ainsi que les Francs, de race germaine, et parlaient anciennement la même langue. Après avoir cité un passage de Nestor, qui prouve que les Varègues introduisirent le nom de *Russes*, il en rapporte un autre de la *Stepennaïa*, dans la Vie de la grande-duchesse Olga, où il est dit : *C'est des Varègues que nous avons été appelés du nom de Russes*[2].

Nous n'avons fait que rapporter sommairement les preuves recueillies par des auteurs estimés, en faveur de l'opinion que les Varègues, fondateurs de l'empire russe, et le nom même de *Russe*, sont venus de la Scandinavie. Au nombre de ces auteurs, sont T. S. Bayer, Gerh.-Fr. Müller, Thunmann, A.-L. Schlœzer, Lehrberg, Karamsin, Siestrencewicz de Bohusz; mais plusieurs historiens, tels que Lomonossow, Tatitschew, Schtcherbatow, Ewers, sont d'un avis contraire.

M. Ewers enseigne que les Warègues-Russes étaient

1 *Imper. Orient.* Tom. II, p. 33 et 967.

2 *Origines gentis et nominis Russorum*, discours académique tenu à Pétersbourg en 1749, dans Joh. Christ. Gatterer, *Allgem. Hist. Bibliothek*, Halle, 1768, V. Band, s. 335.

un peuple khazare, qui habitait, au dixième siècle, la côte au nord-ouest de la mer Noire; mais le célèbre professeur de l'université de Dorpt ne nous a point paru heureux dans le choix de ses preuves et de ses arguments [1].

Nous allons maintenant citer, de divers manuscrits orientaux, quelques passages sur les Russes et les Slaves, qui n'ont pu trouver place dans le texte.

Ebn Haoucal dit [2] qu'il y a trois peuples russes : « L'un est voisin des Boulgares, et son roi réside dans « une ville nommée *Couyaba* (Kiew), qui est plus « grande que Boulgar. Un autre, plus puissant, se « nomme *Slaviyé* الصلاويه et son roi s'appelle [3]. . . . « Le troisième s'appelle *Ertsanié* الارثانيه et son roi « réside à Ertsa. »

On voit que Ebn Haoucal désigne ici les Boulgares du Danube, et qu'il comprend parmi les Russes un peuple finois, les *Ertsayens*.

Le géographe Schérif-el-Idrissy, dit, dans son *Nouzhet-ul-Mouschtak*, au rapport du géographe Schems-uddin-Mohammed de Damas, qu'il y avait, de son temps, c'est-à-dire, au douzième siècle, quatre

1 On peut voir Joh.-Phil.-Gust. Ewers, *Vom Ursprunge des russischen Staats* 1808, in-12. — Idem, *Geschichte der Russen*, Dorpat, 1816, in-8. — *Uber die Wohnsitze der ältesten Russen*, Sendschreiben an den Staatsrath Gustaw Ewers, Dorpat, 1825, in-4.

2 Ms. de Leyde, p. 146.

3 Le nom manque dans le manuscrit.

nations saclabes : les *Slaves* صلاويه, les *Brasses* براصيه, les *Krakes* كراكيه (var. كراكزيه) et les *Ertsanes* ارثانيه ; que chacune de ces nations tirait son nom du pays qu'elle habite, excepté les *Ertsanes ;* que ceux-ci demeurent dans des forêts, près de l'Océan (septentrional), comme des bêtes fauves, et qu'ils mangent tous les étrangers qu'ils trouvent sur leur territoire [1].

« Le pays des *Rosses*, dit Yacout [2], est voisin de « celui des Sclabes et des Turcs. Ils ont un langage « particulier, et un culte religieux qui ne leur est « commun avec aucune autre nation. *Moucadessy* rap- « porte qu'ils habitent une île malsaine, où ils sont à « l'abri de toute attaque. Leur population est d'environ » cent mille ames. Ils n'ont ni moissons, ni troupeaux. « Les Sclabes font des incursions dans leur pays et les « pillent. »

« La ville de *Roussia* روسيه, dit Scherif-el-Idrissy [3], « est située à vingt-sept milles de Mattarkha (Taman), « près d'un grand fleuve qui vient du mont *Coucaya.* » قوقايه. Dans un autre endroit [4], le même auteur place le mont Coucaya au nord de la place forte *Babun* بابون dans le pays des Boulgares (probablement du Danube),

1. *Nokhbet-ed-dahr*, etc.

2 Art. *Rous*, dans le Dict. géograph. intitulé : *Ma'djem-ul-Boldan*, trad. de M. Fræhn, dans son ouvrage *Uber die Russen*, etc.

3 *V.* 6ᵉ partie du VIᵉ climat.

4 6ᵉ partie du VIIᵉ climat.

et ajoute qu'au-delà de ces monts, le pays est inhabité, à cause de la rigueur du froid.

« Les Russes, dit le géographe Schems-ud-din, de « Damas, tirent leur nom de la ville de Roussia روسيا, « sur la côte septentrionale de la *mer des Russes* (la mer « Noire). On dit qu'ils descendent de Rous, fils de « Turc, fils de Toudj طوج. Ils habitent plusieurs îles « de la mer Méotide, et possèdent des vaisseaux de « guerre avec lesquels ils combattent les Khazares. Ils « entrent alors dans un autre golfe (ou détroit خليج), « lequel communique à la mer des Khazares, et font « des incursions dans leur pays. Autrefois, ils étaient « païens مجوسية; mais ils ont embrassé le christia- « nisme.

« La mer des Russes, ou la mer de Soudac, est une « mer ténébreuse, souvent agitée par de violentes tem- « pêtes, qui la rendent très-dangereuse; les vaisseaux « y sont subitement engloutis. On ne la traverse que « pour aller chercher des peaux de zibelines et de « castors, ou bien des esclaves qu'on amène du pays « des Turcs, jusqu'à sa côte (septentrionale). Les « Russes et les pirates infestent continuellement cette « mer, où l'on trouve sept îles habitées par un peuple « nommé *Russe*, qui est chrétien. On y voit des villes, « des champs, des vergers et des pâturages. Il y a, sur « les bords de cette mer, un grand nombre d'hyènes « et d'ours.

« Quant aux Saclabes, les uns croient qu'ils des-

« cendent de Saclab, fils de Litta ليطي, fils de Younan, « fils de Yafeth ; les autres, qu'ils sont de la postérité « de Saclab, fils de Madaï, fils de Yafeth. Ils habitent « le nord, et avant qu'ils eussent été subjugués par les « Romains, ils occupaient tout le pays situé du nord « au midi, entre la mer de Roum (Méditerranée) et « l'Océan ; c'est pourquoi l'on trouve des captifs sa- « clabes en Andalousie et dans le Khorassan ; car ils « eurent des guerres avec les Turcs et avec les Romains, « et ces derniers s'emparèrent de la plus grande partie « de leur pays, qui est situé sur la côte de la mer de « Roum et contient des villes et des forteresses. »

C'est à cause du grand nombre de Slaves (Sclaves, Esclavons) qui furent réduits à la captivité, dans leurs *guerres avec les empereurs francs*, au neuvième siècle, que l'on employa dès-lors, dans plusieurs idiomes de l'Europe, le nom de cette nation, pour désigner les esclaves en général.

« Selon Abou O'baïd-al-Bécri, les Saclabes forment « une nation si puissante et redoutable, que, sans leur « division en un grand nombre de branches et de « tribus, aucun peuple au monde ne pourrait leur « tenir tête. Ceux d'entre eux qui habitent Constan- « tinople se trouvent bien du froid et meurent dans « les grandes chaleurs.

« Les Russes ont pour voisins les Alans et les « Bordjans, qu'on dit frères, ainsi que les Ezkesches : « ces peuples sont chrétiens [1].

1 *Nokhbet-ed-Dahr.*

« Le pays des Saclabes, dit le géographe Cazvini[1], « est situé dans la partie occidentale du sixième et du « septième climats, dans les régions les plus élevées « des montagnes du Roum, et près du pays des Kha- « zares. Selon Ebn-el-Kulli, Roum, Saclab, Ermen et « Frendj, étaient tous quatre fils de Litta ليطى, fils « de Kéloukhim كلوخيم, fils de Yafeth, fils de Nouh. « Ces quatre frères s'établirent dans différentes contrées « qui prirent leurs noms. Les Saclabes se divisent en « un grand nombre de branches : ils ont les cheveux « blonds, la carnation rouge, et des corps très-robustes. »

Le même géographe fait mention des trois villes suivantes, dans le pays des Saclabes.

« *Schouschitt* شوشيط, château fort, où l'on trouve « une source d'eau salée, quoiqu'il n'y ait pas du tout « de sel dans cette contrée. Lorsqu'on en a besoin, on « prend de l'eau de cette source, on en remplit des « chaudières, que l'on place dans des vases de pierre, « sous lesquels on allume un grand feu ; le liquide se « condense et se trouble ; on le laisse refroidir, et il « dépose un sel blanc ; c'est ainsi qu'on se procure du « sel blanc dans tout le pays des Saclabes. »

Vattarbourouna واطر بورونه château fort, voisin de celui de *Schouschitt*. Il s'y trouve une source d'eau singulière ; on l'appelle *la source de miel*, parce qu'au premier instant elle a le goût du miel ; mais ensuite elle est astringente, qualité qu'elle reçoit des arbres qui l'entourent.

1 *Assar-ul-Bilad*, art. Saclab.

Maschaca مشقة (On lit à la marge du manuscrit de Leyde ces mots écrits d'une autre main : le vrai nom est Mascou مُسْقُو), grande ville près de la mer, au milieu de forêts impénétrables à une armée. « Le souverain de cette ville s'appelle *Maschaca;* c'est « de lui qu'elle a reçu son nom. Elle abonde en miel, « en viandes et en poisson. Les troupes du roi « ne consistent qu'en infanterie, parce que dans ce « pays on n'élève pas de chevaux. Ce roi distri- « bue toutes ses villes à ses guerriers pour leur servir « d'apanages, et, dans le besoin, il leur fournit les « chevaux (l'auteur oublie ce qu'il vient de dire de la « cavalerie), les selles, les brides, les armes et tout ce « qu'il leur faut. Quiconque devient père, soit d'une « fille ou d'un fils, reçoit une pension du roi. Lorsque « ce fils a atteint l'âge de puberté, on le marie; le roi « se fait donner par le père du jeune homme la dot « convenue, et la remet au père de la future; car, chez « eux, la dot se donne d'avance. Ainsi, celui qui a « deux ou trois filles devient riche; celui, au contraire, « qui a deux ou trois fils, devient pauvre. Les mariages « se font au gré du roi, et non à la volonté des parents, « ou des enfants. Le roi fournit à toutes leurs dépenses; « en général, il traite ses sujets avec la tendresse d'un « père. Ces Saclabes sont très-jaloux de leurs femmes, « en quoi ils diffèrent des autres Turcs. »

L'auteur du *Modjmel-et-Tévarikh vê el-Cassas* مجمل التواريخ و القصص (manuscrit persan de la Bibliothèque royale de Paris), dit que les rois des

Saclabes prennent les titres de (—————) سويت et de (—————) سرنج. Dans le Djihan-Nouma, (impr. p. 372), ces noms sont écrits سرتبا et سونج, et il est dit que le premier est le titre que les Saclabes donnent à leur chef; que le second, est le titre de ses ministres.

Voici comment l'historien arabe Ebn-el-Ethir rapporte la conversion des Russes au christianisme. « Les « deux fils de Romanous (Romain II), Basile et « Constantin (Basile II et Constantin IX), souverains « de Constantinople, demandèrent au roi des Russes « du secours contre leurs ennemis, et lui donnèrent « leur sœur en mariage; mais elle ne voulut pas se « livrer à un prince qui n'était pas de sa religion; alors « il se fit chrétien : c'est ainsi que la foi chrétienne fut « introduite parmi les Russes. Lorsqu'il eut embrassé « le christianisme, elle se donna à lui; ce fut dans « l'année 375 (985–6 [1]) »

Les historiens du Bas-Empire ne font mention qu'accidentellement, et même en parenthèse, du mariage de Wladimir, grand duc de Russie, avec la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin Porphyrogenète, à l'occasion dont parle Ebn-el-Ethir. Bar« das Phocas s'étant révolté contre ces princes, envoya « une partie de son armée, sous les ordres du patrice « Delphina, à Chrysopolis, sur le Bosphore, vis-à-vis de « Byzance. L'empereur, après avoir vainement exhorté

1 *Tarikh el Kamil*, citation de Schems-ud-din de Damas, dans son *Nokhbet-ed-Dahr*.

« ce général à se retirer de Chrysopolis, à ne point « rester campé devant la capitale, ayant équipé des « vaisseaux pendant la nuit, y mit des Russes (car il « en avait obtenu du secours, parce qu'il avait donné « sa sœur Anne en mariage à leur prince Wladimir) « et passant avec eux le détroit, sans être aperçu de « l'ennemi, il l'attaqua et n'eut pas de peine à le « vaincre [1]. » Le mariage fut en effet suivi de l'introduction du christianisme en Russie, par le zèle d'Anne et de Wladimir, qui s'était converti à l'arrivée de son épouse.

Sous le règne de Romain et de Constantin, associés à l'empire, il y avait au service impérial des vaisseaux russes, montés par des Russes [2]. On comptait six cent vingt-neuf Russes dans une armée navale qui fut envoyée contre la Crète sous le même règne, en 949 [3].

NOTE XXXII. (Pag. 108.)

Mass'oudi, qui nous fait connaître cette étonnante expédition des Russes, ne se rappelle pas précisément en quelle année elle eut lieu; mais il dit que ce fut après l'année 300 de l'hégire (912-3). Une circonstance peut nous rapprocher de la date de cet évènement. Notre auteur fait mention du gouverneur de l'A-

1 Cedrenus et Zonaras, ap. Stritter, *Mémor. Populor.*, etc., t. II, p. 1009.

2 Const. *de Cerim*, lib. II, cap. 44, p. 381.

3 Id. *Ibid.*, p. 384.

zerbaïdjan, qu'il nomme le fils d'Abou-el-Sadj. Celui qu'il désigne est Aboul-Cassim Youssouf, fils d'Abou-el-Sadj, qui avait reçu, en 296 (908-9), du khaliphe El-Moctédir-b-Illah, le gouvernement de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, à charge de payer annuellement au fisc la somme de cent vingt mille dinars. Il occupait, depuis dix ans, ce poste important, lorsqu'il se mit en état de rébellion. Attaqué, vaincu et fait prisonnier en moharrem 307 (juin 919) par l'eunuque Mouniss, premier ministre du khaliphe, il fut promené dans les rues de Bagdad, monté sur un chameau et la tête couverte d'un bonnet garni de queues de renards. Youssouf demeura en prison jusqu'à l'année 310 (922). Il en sortit par l'intercession de l'eunuque Mouniss et fut présenté au khaliphe, qui lui rendit ses bonnes graces, le fit revêtir d'une robe d'honneur, et lui conféra la préfecture des provinces de Raï, Cazvin, Ebher, Zendjan et Azerbaïdjan, pour lesquelles il s'engagea à payer annuellement au trésor la somme de cinq cent mille dinars, et de fournir des vivres aux troupes qui y étaient cantonnées. Youssouf partit de Bagdad pour l'Azerbaïdjan, au mois de djemadi-ul-akhir (octobre) de la même année.

En 314 (926-7), ce gouverneur fut mandé à Bagdad, et placé à la tête d'une armée que le khaliphe envoyait à Vassitt, pour arrêter les progrès du fameux hérésiarque Abou Taher-el-Carmatti. Il resta en observation à Vassitt jusqu'à la fin de ramazan 315 (fin de novembre 927); alors, par ordre du khaliphe, il se porta en diligence sur Coufah, menacée par les

Carmattes; mais il ne put sauver cette ville, qui fut prise la veille de son arrivée. Il livra bataille à Abou-Taher, le 9 schewal (7 décembre), et fut complètement défait par ce rebelle, qui n'avait pourtant que sept cents cavaliers et huit cents fantassins. Youssouf fut blessé dans cette action et fait prisonnier avec un grand nombre des siens. Abou-Taher le fit soigner; mais, peu de temps après, ayant remporté une nouvelle victoire sur une armée du khaliphe encore plus nombreuse, et apprenant que Youssouf et ses autres prisonniers, persuadés qu'il serait battu, s'étaient tenus prêts à s'échapper, il les fit tous mourir.

D'après ces circonstances de la vie de Youssouf ben Abou-el-Sadj, rapportées dans le huitième volume des *Annales mahométanes*, par Ebn-el-Ethir (ms. arabe de la bibl. d'Upsal), l'expédition des Russes dans la mer Caspienne ayant eu lieu après l'année 300 (912-3) et lorsque Youssouf était gouverneur de l'Azerbaïdjan, doit être placée, soit entre 912 et 919, ou entre 922 et 927, c'est-à-dire, sous le règne d'Igor, fils de Rurik, de ce même prince qui parut, en 941, devant Byzance avec une flotte nombreuse, et ravagea les environs du Bosphore.

Après avoir raconté la malheureuse issue de cette expédition, Mass'oudi finit par ces mots: « Depuis « cette époque, les Russes ne sont plus revenus dans « la mer Caspienne. » Il écrivait en 332 (943-4), et c'est dans la même année qu'Ebn-el-Ethir place l'apparition des Russes dans le Kour, et la prise de Barda'a par ces étrangers, sans avoir fait mention de leurs

premières courses sur les rives de la mer Caspienne.

Au reste Mass'oudi annonce qu'il n'a fait ce récit que pour réfuter l'opinion de ceux qui soutiennent que la mer Noire communique, par les Méotides, à la mer Caspienne : « Car, si cela était, dit-il, les Russes, « maîtres de la mer Pontous, auraient pu entrer direc- « tement dans la mer des Khazares. Or, il est certain « que cette mer ne communique à aucune autre; c'est « une petite mer close. Quant à ce que nous venons « de rapporter de l'expédition navale des Russes, c'est « un événement bien connu de tous les peuples de ces « parages ; elle eut lieu après l'année 300; mais sa date « précise m'a échappé. Peut-être ceux qui disent que « la mer des Khazares communique au détroit de « Constantinople, la confondent-ils avec la mer Pon- « tous et Maïttous, qui est la mer des Boulgares et des « Russes; mais Dieu sait mieux que nous ce qui en est.

Les Russes étaient les maîtres de la mer Noire sans y avoir ni port ni côte.

« Le territoire des Patzinatkes, dit Constantin Por- « phyrogenète, s'étend depuis la rive du Bas-Danube, « vis-à-vis de Distra, jusqu'à Sarkel (sur le Don), « ville des Khazares. Il est arrosé par beaucoup de ri- « vières, dont deux grands fleuves : le Dniester et le « Dniéper. Les rives du haut Dniéper sont habitées par « les Russes, qui descendent ce fleuve pour se rendre « dans les provinces romaines. La Patzinakie embrasse « toute la Russie. »

1 *De Adm. imp.*, cap. 42.

D'après le traité conclu entre Igor et les Grecs, comme l'observe M. Karamsin, l'embouchure du Dniéper était hors des limites de la Russie. « Il est pro-« bable, ajoute cet historien, que nos possessions n'al-« laient que jusqu'aux cataractes [1]. » Mais comme les Russes dominaient dans la mer Noire, Mass'oudi en aura conclu naturellement qu'ils possédaient une partie de sa côte. « La mer Pontous, dit cet auteur « (chap. 15), est la mer des Russes; aucune autre « nation n'y navigue. Ils habitent une partie de ses « côtes.

« La mer *Pontous*, dit-il plus loin, est la mer des « Boulgares et des Russes, ainsi que des Betchénis, « des Batchenakes et des Baschcardes, trois nations « turques qui habitent près de cette mer. » Il est probable que sous le nom de *Baschcardes*, Mass'oudi désigne les Magyares ou Hongrois. Nestor, qui écrivit ses annales au commencement du douzième siècle, dit aussi que la mer de Pont est appelée la *mer des Russes;* mais à cette époque les Russes possédaient sur cette mer la ville de Cherson, que Wolodimir avait prise aux Grecs en 988, et Tamatarkha, qu'ils avaient enlevée précédemment aux Khazares.

Nous apprenons de Constantin Porphyrogenète comment les Russes préparaient leurs expéditions navales, et entraient dans la mer Noire. « Les barques, « dit cet empereur, qui arrivent de l'extrémité de la « Russie à Constantinople, partent de Nemogard

1 *Ist. Goss. Ross.*, t. I, p. 479, note 493.

« (Nowgorod), où réside Sphendosthlabos (Swiatos-« law), fils d'Igor, prince de Russie. Il en vient « aussi du château de Milinisc (probablement Smo-« lensk), de Teliutz (Ljubetsch), Tzernigog (Tcher-« nigow) et Busegrad (Wyschgorod). Toutes ces em-« barcations descendent le Dniéper et se réunissent « devant le château de Kioava (Kiew), appelé *Sam-« batas*. Mais les Sclaves nommés Crivètes (Kri-« vitsches), leurs tributaires, les *Lenzanènes*, et les « autres Sclaves, construisent dans leurs montagnes « des canots qu'ils lancent dans les rivières voisines, « lorsque la chaleur de l'air a fait fondre la glace. Ils « les conduisent dans le Dniéper, et se rendent par ce « fleuve à Kiow, où ils les vendent aux Russes. Les « Russes n'achètent que les barques; des débris des « vieux bateaux, ils fabriquent eux-mêmes les rames, « les chevilles et les autres pièces nécessaires; ils les « pourvoient de tout ce qu'il faut pour le service; et « au mois de juin ils descendent le Dniéper jusqu'au « chateau de Bitetzebe (Wititschew) qui leur appar-« tient. Ils s'y arrêtent deux ou trois jours, et lorsque « toutes les barques sont réunies, ils continuent à « descendre le fleuve. » Quoique Constantin désigne les barques russes par le nom de *monoxyla* (canots), il est difficile de croire que les Russes se hasardassent dans la mer Noire sur de pareilles embarcations.

L'empereur décrit ensuite comment ils passaient les sept cataractes du Dniéper. On sait que ces obstacles à la navigation sont causés par des bancs de rochers qui barrent le fleuve, les uns, dans une partie de sa lar-

geur, les autres, totalement. Arrivés à la première cataracte, les Russes mettaient pied à terre et conduisaient, avec de grandes perches, leurs barques le long du rivage. Ils franchissaient de la même manière la seconde et la troisième cataractes; mais la quatrième offrait plus de difficultés; il fallait décharger les barques pour les traîner sur terre ou les porter sur les épaules. On conduisait les esclaves enchaînés, et après avoir marché l'espace de six mille pas, on se rembarquait. Les Russes passaient, en longeant la rive, les trois dernières cataractes. Pendant tout ce trajet d'environ quinze lieues, ils étaient souvent obligés d'en venir aux mains avec les Patchinakes. Ils s'arrêtaient quelques jours, à l'embouchure du fleuve, pour équiper leurs navires avant d'entrer dans la mer Noire [1].

Constantin dit ailleurs que les Russes partent du Dniéper pour se rendre sur les côtes de la Boulgarie noire, de la Khazarie et de la Syrie [2].

Nous avons vu que, pour faire leur expédition dans la mer Caspienne, les Russes entrèrent dans la mer d'Asow par le Bosphore cimmérien, détroit gardé par des troupes khazares qui étaient probablement en garnison dans la forteresse de Tamatarkha, sur sa rive orientale. De là mer d'Asow ils auront remonté le Don jusqu'au point où il s'approche le plus du Volga, et transportant leurs barques légères à travers la chaîne

1 *De adm. imp.*, cap. 9.

2 *Ibid.* cap. 42.

de montagnes peu élevées qui sépare les deux fleuves, ils les auront lancées dans le Volga.

On voit encore aujourd'hui des barques franchir l'espace entre ce dernier fleuve et le Don. Le fer des mines de l'Oural est chargé sur la Kama, dans des barques qui descendent le Wolga jusqu'au bourg de Dubowka, sur la rive droite de ce fleuve, où elles arrivent, d'ordinaire, à la fin de l'automne. Comme le lit du Wolga est peu profond, ces bateaux doivent être plats; mais il sont longs et larges, et l'on y charge de 12 à 15,000 pouds de fer. A Dubowka, les barques sont défaites et placées avec le fer sur des traîneaux qui les transportent, en hiver, l'espace de 40 wersts (8 à 9 lieues), jusqu'à la rivière d'Ilavla, où l'on construit avec les mêmes matériaux des barques plus profondes, qui entrent dans le Don et vont aborder à Taganrok[1].

Dans son récit de l'expédition navale des Russes, Mass'oudi désigne les environs de Bacou sous le nom de *côte de naphte*. Plus loin il dit qu'il y a dans ce canton des sources de naphte blanc et autres, et que, s'il ne se trompe, il n'en existe nulle autre part au monde : « Dans ce pays de naphte, ajoute-t-il, sur la « côte de Schirwan, il y a un foyer volcanique, d'où « les flammes s'élèvent à une très-grande hauteur. » En effet, le canton de Bacou est renommé pour ses sources de naphte blanc et noir; mais on y observe

1 Pl. Krug, *Chronologie der Byzantier*, Saint-Pétersbourg, in-8, 1810, s. 209.

un autre phénomène : il s'échappe du sol, en plusieurs endroits, un gaz inflammable qui est mis à profit par les habitants, et entre autres par des Guèbres, aux yeux desquels cette terre est sacrée à cause du feu qu'elle recèle. Des tuyaux plantés dans le sol servent de conducteur au gaz, qu'on allume soit pour s'éclairer, soit pour faire chauffer les aliments, et qu'on emploie même pour calciner la chaux [1]. Au rapport d'un voyageur moderne, on voit quelquefois, dans les environs de Bacou, des flammes légères, d'une teinte bleue pâle, qui semblent couvrir toute la contrée; elles paraissent surtout en automne, après la pluie, dans des nuits chaudes et obscures [2].

NOTE XXXIII. (Pag. 115.)

Les Russes demeurèrent plus d'une année dans l'Arran, puisqu'ils y débarquèrent en 332 (943-4), et qu'ils n'en partirent qu'à l'époque de la mort de Touzoun, qui arriva le 23 de moharrem 334 (5 septembre 945). On serait étonné que ces guerriers, qui devaient être peu nombreux, eussent pu se maintenir si longtemps sur le territoire mahométan, si l'on ne savait que déja l'empire des khaliphes était livré aux convulsions de l'anarchie. La cour de Bagdad, qui ne disposait plus, immédiatement, que des ressources de l'Irac

1 Lerch, *Tagebuch von einer Reise*, im Büschings *Magazin*, th. III, s. 12, und. 22.

2 Reineggs, *Reisen*, p. 155.

Areb, devait employer ses forces peu imposantes à réduire, soit des armées d'hérétiques, soit des gouverneurs rebelles ; et d'ailleurs le souverain des Musulmans se trouvait dans la dépendance de ses milices, composées, en grande partie, d'esclaves turcs, dont les chefs disposaient à leur gré du trône khaliphal. Il y eut, pendant le séjour même des Russes à Barda'a, une révolution dans Bagdad. Le khaliphe Mottaki, redoutant les desseins du turc Abou-l-Véfa Touzoun, généralissime de ses troupes et ministre tout-puissant, résolut de profiter de l'absence momentanée de ce chef militaire, qui était allé à Vassitt, pour se soustraire à sa domination, en quittant la capitale. Ayant mandé à Nassir-ud-Devlet, fils de Hamdan, gouverneur de Moussoul, d'envoyer un corps de troupes aux portes de Bagdad, pour favoriser son évasion, il sortit de cette résidence avec son harem et ses officiers, et arriva à Moussoul dans le mois de Rabi-ul-Akhir de l'année 332, (décembre 943).

L'année précédente, Nassir-ud-Devlet commandait dans Bagdad, et il avait fait épouser sa fille au fils de Mottaki ; mais un soulèvement des milices turques contre son autorité l'ayant forcé de quitter cette capitale, il avait été remplacé par le turc Touzoun.

Les deux chefs rivaux se disputèrent alors la personne du khaliphe. Touzoun marcha contre Nassir-ud-Devlet, le battit en deux rencontres et s'empara de Moussoul, où il leva une contribution de cent mille dinars. Découragé par ces revers, Mottaki manda à Touzoun qu'il reviendrait à Bagdad, si ce général lui garantis-

sait la sûreté de sa personne. Touzoun convoqua une nombreuse assemblée, composée de cadhis, de princes de la maison d'Abbas et de la maison d'Ali, ainsi que de personnes notables de tous les ordres de l'état, et jura, en leur présence, soumission et fidélité à Mottaki; serment solennel qui fut certifié par les signatures de tous les témoins.

Alors Mottaki partit de Rokka pour Bagdad, malgré les conseils de Nassir-ud-Devlet et ceux d'Akschid, gouverneur de l'Égypte, qui s'était rendu auprès de lui, et l'invitait à passer dans ce pays. Cependant le khaliphe se méfiant encore de Touzoun, s'arrêta dans la ville de Hit, et lui dépêcha un de ses officiers, pour lui demander la confirmation de sa promesse par un nouveau serment. Touzoun jura une seconde fois, et sortit de Bagdad, le 20 de moharrem 333 (13 sept. 944), pour aller au-devant de son souverain. L'ayant rencontré à Sindiyah, il descendit de cheval, se prosterna et dit au khaliphe : *En vous rendant hommage, j'accomplis mon serment.* Il conduisit ce prince à son camp, manda aussitôt de Bagdad Mostekefi, cousin de Mottaki, lui prêta foi et hommage, et fit sur-le-champ crever les yeux à Mottaki. On rapporte que lorsque le khaliphe subit cette opération dans le pavillon où on l'avait fait descendre, il jeta des cris, arrachés par la douleur, et que ses femmes poussant des gémissements, Touzoun, pour étouffer leurs plaintes, fit sonner les instruments militaires autour de la tente. Ensuite il y entra et dépouilla le prince aveugle des insignes impériales; il lui ôta son man-

teau, son sceptre et son cachet qu'il remit au nouveau khaliphe.

Le règne de Mostekefi ne fut pas long. Au bout d'un an, Touzoun étant mort, Ahmed, fils de Bouyah, qui était déja maître d'une grande partie de la Perse, et se trouvait à Ahvaz, s'approcha de Bagdad avec des forces imposantes. Alors la milice turque, qui avait perdu son chef, évacua la capitale et se retira dans le gouvernement de Moussoul. Le prince déilémite entra dans Bagdad, et rendit hommage au khaliphe, qu'il allait gouverner. Mostekefi combla de graces son nouveau tuteur : il le fit revêtir d'une robe précieuse, lui offrit un collier et des bracelets, lui donna un étendard, voulut que son nom fût gravé sur la nouvelle monnaie, le chargea de présider, en sa place, à la prière publique, et lui conféra le surnom de *Moïzz-ud-Devlet.*

Cependant Nassir-ud-Devlet, gouverneur de Moussoul, renforcé par les Turcs, qui, en évacuant Bagdad, d'où ils l'avaient chassé deux ans auparavant, étaient allés se ranger sous ses drapeaux, marcha sur la capitale, pour en disputer la possession au prince déilémite. Les deux compétiteurs se livrèrent plusieurs combats sous les murs de la ville, qui finit par avoir deux maîtres : Ahmed, ayant Mostekefi en son pouvoir, passa dans la partie de Bagdad qui était à l'occident du Tigre, et le quartier oriental de cette cité fut occupé, pendant quelque temps, par Nassir-ud-Devlet.

Le prince déilémite résolut alors de détrôner Mos-

tekefi, qu'il accusait d'entretenir des intelligences avec son ennemi. Il se présenta, un jour, devant ce souverain, baisa la terre et s'assit sur un siége qu'on lui avança; peu après il entra deux officiers de sa suite qui firent mine de vouloir baiser les mains du khaliphe. Ce prince les leur ayant tendues, ils les saisirent et le tirèrent à bas de son trône; puis, ils lui otèrent son turban, le lui passèrent autour du cou, et l'emmenèrent à l'hôtel de leur chef. Au même instant le palais du khaliphe fut livré au pillage des soldats déilémites. Ahmed fit venir Fazel, cousin de Mostekefi, lequel se tenait caché dans Bagdad, pour se soustraire aux poursuites de ce prince qui, le sachant protégé par Ahmed, voulait s'en défaire, et le proclama khaliphe sous le nom d'El-Motti'. Le nouveau souverain fit aussitôt crever les yeux à son prédécesseur; c'était le troisième khaliphe vivant qui avait été déposé et privé de la vue.

Vaincu dans un dernier combat, et obligé d'évacuer Bagdad, Nassir-ud-Devlet était retourné à Moussoul. Par sa retraite, Ahmed resta le maître de la capitale, où il exerça jusqu'à sa mort, en 356 (967), une autorité souveraine.

Quant à Mohammed, fils de Moussafir, surnommé *El-Merzéban*, c'est-à-dire, le *commandant de la frontière*, qui était, à cette époque, gouverneur pour le khaliphe de l'Azerbaïdjan et de l'Arran, il mourut en 346 (957-8) [1].

1 *Tarikh-el-Kamil*, par Ebn-el-Ethir, tom. VIII. — *Rihan-ul-Sçhébab fi Mératib-el-Adab*, par Mohammed, fils d'Ibrahim.

NOTE XXXIV. (Pag. 121.)

Les Turcs *Batchenakes*, appelés *Patzinakes* par les historiens Byzantins, et *Pétchéniéguis* par les Russes, habitaient anciennement les bords du fleuve Jaïk, au nord de la mer Caspienne. « Ils se nommaient « jadis *Cancar*, » dit Constantin Porphyrogénète; ce nom ressemble à celui des *Cancalis*, peuple turc que l'on trouve établi dans les mêmes contrées au douzième siècle. Selon l'auteur impérial, ces Patzinakes en furent expulsés, vers l'année 894, par leurs voisins les Khazares, alliés aux Turcs-Gouzes, et ces derniers occupèrent leur territoire. Les Patzinakes émigrèrent dans la direction de l'ouest, et s'emparèrent à leur tour du pays des Madjares, voisin de celui des Khazares, appelé *Lébédias* du nom du premier voivode des Madjares, et arrosé par le fleuve *Khidmas*, nommé aussi *Khingilous*, qui est sans doute l'Ingul, l'un des affluents du Bog. Repoussés vers l'ouest, les Madjares s'établirent dans une contrée que l'on appelait, du fleuve qui la traverse, Etel et Couzou, ou peut-être Etel-Ouzou; on croit que c'est la Moldavie. Quelques années après, les Madjares, qui venaient d'élire Arpad, leur premier roi, furent une seconde fois attaqués par les Patzinakes. Chassés de leurs nouvelles demeures, ils passèrent dans le pays que leurs descendants occupent encore, et que nous appelons Hongrie [1].

1 Const. Porph. *De Adm. imp.*, cap. 37 et 38.

Au dixième siècle, les Batchenakes ou Patchenakes possédaient les plaines au nord de la mer Noire, depuis le Don jusqu'à l'embouchure du Danube. « Leur territoire, dit l'empereur Constantin Porphyr., s'étend depuis la rive du Bas-Danube, en face « de Distra, jusqu'à Sarkel, ville des Khazares (sur « le Don); pays arrosé par plusieurs fleuves, dont « deux, le Dniester et le Dniéper, sont très-considé- « rables. Les rives du Haut-Dniéper sont habitées par « les Russes, qui descendent ce fleuve pour se rendre « dans les provinces romaines. La Patzinakie borde « toute la Russie, et s'étend jusqu'au Sarat et au Bu- « rat (les rivières Szereth et Pruth) [1]. »

Les Patzinakes avaient pour voisins, à l'est, les Gouzes, les Alans et les Khazares; au nord, les Mordouins et les Russes; à l'ouest, les Hongrois et les Boulgares du Danube; au midi, les habitants de la Chersonèse. Ces nomades s'étaient rendus redoutables à tous ces peuples par leurs courses dévastatrices. Aussi l'empereur Constantin Porphyr. recommande à son fils : « d'entretenir soigneusement la paix avec les Pat- « zinakes, de rechercher même leur alliance et de « leur envoyer chaque année des présents, parce que « si on les avait pour ennemis, ils pourraient ravager « le territoire de Cherson (c'est-à-dire la Crimée [2]). « Tant que l'empereur romain, dit-il ailleurs, sera » sûr de l'amitié des Patzinakes, il n'aura rien à

1 *Ibid.*, cap. 42.
2 *Ibid.*, cap. 8.

« craindre ni des Russes, ni des Hongrois, ni des « Boulgares; car si ces nations marchaient contre « l'empire, les Patzinakes, soit en vertu de leur alliance « avec nous, soit par l'effet de nos lettres et de nos « dons, pourraient aisément envahir et dévaster leur « pays, traîner en captivité leurs femmes et leurs en- « fants [1]. »

Au temps de Constantin Porphyr., la nation Patzinake était divisée en huit tribus [2], dont cet empereur nous a conservé les noms. Il désigne aussi les six villes qu'elle possédait; les noms de ces villes se terminent en *cat*, comme la plupart des noms de ville dans le Turkestan et la Transoxane. Quatre tribus Patzinakes demeuraient à l'est du Dniéper; les quatre autres, à l'ouest de ce fleuve [3].

Nous apprenons du même auteur que les Patzinakes les plus voisins de Cherson colportaient en Russie, en Khazarie, en Zéchie, les productions de la Chersonèse, et surtout des étoffes de soie et de laine. Ils vendaient aux Russes des chevaux, des bœufs et des moutons. « Les Russes, dit Constantin, étant « voisins des Patzinakes, sont exposés à leurs incur- « sions; c'est pourquoi ils cherchent à conserver la paix « avec eux. Ces nomades, ajoute-t-il, sont aussi très- « redoutés des Turcs (Hongrois), qu'ils ont souvent « vaincus, et presque exterminés [4]. »

1 *Ibid.*, cap. 4 et 5.
2 Selon Cédrène il y en avait treize.
3 *De Adm. imp.*, cap. 37.
4 *Ibid.*, cap. 2, 3 et 6.

Ce fut en 915 que les Pétchénègues parurent pour la première fois sur la frontière de la Russie, et depuis lors ils y firent de fréquentes invasions [1]. L'empire romain fut aussi, à diverses reprises, exposé aux ravages de ces nomades. Nous voyons dans Mass'oudi, que vers l'année 932, les Batchenakes, les Baschcardes et deux autres peuples turcs s'avancèrent jusqu'à Constantinople. Il nous paraît certain que, sous le nom de Baschcardes, Mass'oudi désigne les Madjares ou Hongrois. Ebn Haoucal dit (p. 146) : « Il y a « deux nations Baschkhartes بشخرت ; l'une habite à « l'extrémité de l'occident (il faut lire de l'orient), « derrière les Boulgares, auxquels elle est soumise ; « l'autre, plus nombreuse, est voisine des Batche- « nakes ; de race turque comme ces derniers, elle « demeure aussi près de l'empire romain. » Les Hongrois sont évidemment désignés sous le nom de *Baschcardes*, par les géographes Yacout et Cazvini, ainsi que par les historiens des Mongols, Alaï-ed-Din, de Djouvéin, et Raschid-ed-din, de Hémédan, qui dans leurs relations de la conquête de la Hongrie, en 1241, par Batou, donnent à ce pays le nom de *Baschcardie*. Enfin, les missionnaires qui parcoururent le nord de l'Asie dans le treizième siècle semblent considérer les Madjares et les Baschcardes comme appartenant à une même nation. Jean du Plan Carpin dit (chap. IV) : qu'il y a immédiatement au nord, après la Russie, les *Morduins* et *Bilères*, c'est-à-dire la grande *Bulga-*

1 Nestor, trad. de Schérer, p. 66 et passim.

rie, les *Bastarques*, qui est la grande *Hongrie*, etc.; et Guillaume de Rubruquis nous apprend (ch. XXIII): « Que la grande rivière Jagag (Jaïk) vient du septen- « trion et du pays de *Pascatir;* que le langage de ceux « de *Pascatir* et des Hongrois est le même; que c'est « de ce pays de *Pascatir* que sortirent autrefois les « Huns, qui, depuis, furent appelés *Hongrois* [1]. »

On voit qu'il y avait deux Baschguirdies comme deux Bulgaries; que les contrées d'où étaient sortis les Magyares et les Boulgares du Danube étaient nommées *Grande-Baschguirdie*, et *Grande-Hongrie*, et que les Magyares sont originaires du pays où le Jaïk prend sa source, pays qui est encore habité par des Baschkires; mais si les Baschkires sont un peuple turc, comme leur langue semblerait le prouver, ils ne peuvent pas avoir la même origine que les Magyares, dont l'idiome est tout-à-fait différent; et néanmoins ces derniers sont nommés Turcs par les Grecs-Byzantins. On voit que c'est la destinée de ce peuple de n'être pas appelé de son vrai nom.

L'histoire du Bas-Empire nous fournit une nouvelle preuve de l'identité des Baschcardes et des Magyares. En effet, non dans l'année 932, comme le rapporte Mass'oudi, mais en 934, les Turcs ou Hongrois firent une invasion dans l'Empire, ravagèrent la Thrace, et vinrent poser leur camp sous les murs de Constantinople. L'empereur prodigua l'or pour obtenir la paix

1 *Collection de Voyages en Asie*, publiée par Pierre Bergeron. La Haye, 1735, in-4.

de ces Barbares, et racheter ses sujets captifs. Ils rentrèrent dans l'Empire en 943, et dictèrent encore une paix qui ne dura que cinq ans [1]. Ainsi l'auteur arabe et les historiens de Byzance parlent de la même expédition, faite par les Hongrois unis aux Batchenakes et à d'autres peuples turcs. Par le nom de *Vélender*, Mass'oudi a peut-être voulu désigner la ville d'Andrinople.

En terminant son récit de l'expédition des quatre peuples turcs jusqu'aux portes de Constantinople, Mass'oudi ajoute : « Ces Turcs ont, de notre temps, « poussé leurs incursions jusqu'aux frontières de l'An- « dalousie, de la France et de la Galice. » Il veut sans doute parler de l'irruption des Hongrois, en 914, sous le règne de l'empereur Conrad, dans la Saxe et dans les contrées qui bordent le Rhin, en Lorraine et en France; pays qu'ils mirent à feu et à sang.

Alliés avec les Hongrois, les Russes et les Boulgares, les Patzinakes firent, en 970, la guerre à l'empire romain. Dans le cours du onzième siècle, ils y entrèrent plusieurs fois, et y commirent de grands ravages. Ils furent vaincus, en 1096, par l'empereur Alexis Comnène, qui leur fit éprouver une perte considérable. Ils continuèrent cependant leurs incursions dans le douzième siècle; mais, après l'année 1197, l'histoire byzantine n'en fait plus mention. D'autres peuples turcs, les Coumans ou Captchakes, étaient devenus puissants dans les contrées au nord de la

1 Voy. Stritter, *Mem. Populor.*, t. III, p. 617.

mer Noire et de la mer Caspienne. Nous les voyons remplacer les Khazares, les Gouzes et les Petchénègues, sans savoir ni quand ni comment cette révolution s'opéra. Il nous est seulement connu que lorsqu'ils furent subjugués par les Mongols, dans l'année 1237, leur territoire s'étendait du Jaïk au Danube.

Il est fait mention de l'autre peuple turc appelé *Betchena*, parmi les tribus Ogouzes qui étaient en Perse, dans le douzième siècle, sous la domination des Seldjoukides.

NOTE XXXV. (Pag. 18.)

Ptolémée (liv. III, chap. 5) nomme les *Burgiones*, qui, suivant son indication, auraient habité au nord des monts Carpathes, non loin des sources de la Vistule; c'est-à-dire, ou dans la Galicie, ou dans le grand-duché de Varsovie.

Il est fait trois fois mention du pays de *Bordjan*, dans les Éléments astronomiques d'Alfargani. Dans la description du sixième climat, il est placé à l'ouest de Constantinople; dans le septième et le huitième climat, à l'est du pays des Saclabes; indications qui, on le voit, sont assez vagues.

Selon Scherif-el-Idrissy, le *Bordjan* était sur la côte septentrionale de la mer Noire, à l'ouest de la Russie, près de l'embouchure du Dniéper, et ce géographe nomme plusieurs villes qui y étaient situées, comme

Zancra, *Bistéris*, *Roussou-Castro*, *Megali-Thermæ*, *Anou-Castro*, *Goulouni*, *Baschéga*, *Akli*, *Islibious*.

Cazvini dit, dans sa géographie qui a pour titre : *Assar-al-Bilad*, etc., septième climat : « *Bordjan*, pays « de forêts, dans les régions du nord, où le plus court « jour n'est que de quatre heures, où la plus longue nuit « en dure vingt, *et vice versa*. Ses habitants sont païens. « Ils font la guerre aux Saclabes. Ils ressemblent aux « Francs, dans la plupart des choses, et ont de l'apti- « tude pour les arts industriels, ainsi que pour la na- « vigation. »

Voici ce qu'en dit Abou-l-Fétha (*Tacvim-el-Boldan*, manuscrit de la Bibliothèque de Leyde) : « *Borschans*, « appelés aussi *Bordjans ;* selon Ebn-Saïd, *Borschan* est « le chef-lieu d'une nation appelée *Bordjan*. Elle était « anciennement puissante et renommée; mais elle fut « subjuguée par les Allemands, qui l'exterminèrent, au « point qu'il n'en reste pas un seul individu. »

« Les Russes, dit le géographe Schems-ud-din de « Damas (*Nokhbet ud Dahr*, Bab. IX, Fassl. 4), sont « voisins des Alans et des *Bordjans* (deux peuples que « l'on dit frères), ainsi que des *Ezkesches ;* tous ces « peuples sont chrétiens. »

On trouve dans la Chronologie mahométane de Zehébi, qu'en 193 de l'hégire (808-9), l'empereur romain fut tué dans une bataille contre les *Bordjans*. Il veut sans doute parler de la catastrophe de Nicéphore, quoique ce fût en 811 que cet empereur périt, avec une grande partie de son armée, dans une bataille contre les Boulgares. Le même fait se trouve rapporté

dans le *Tacvim-ut-Tévarikh*, de Katib Tchéléby, mais sous l'année 191, et en ces termes: « Le *Tacafour* du « Roum est tué dans une bataille contre les *Bordjans*. » *Tacavor* est le titre de roi en arménien, et il s'emploie souvent, par les auteurs mahométans, pour désigner les rois chrétiens; mais il est possible que, dans les manuscrits arabes que Katib Tchéléby aura compilés, il y ait eu *Nikefor*, qui, à un point près, s'écrit de même.

Ces passages historiques, joints aux indications géographiques, nous font croire que les *Bordjans* sont les Boulgares du Danube.

NOTE XXXVI. (Pag. 128.)

Dans un précis d'histoire universelle écrit en persan, au commencement du quatorzième siècle, sous le titre de *Raouzat-Ouli-ul-Elbab*, par Abou-Souleïman Daoud, de Bénakét, ouvrage dont nous avons donné une courte notice à l'article XIX de notre préface, on trouve une description de l'Europe, que l'on a d'autant plus raison de croire extraite du troisième volume du *Djami-et-Tévarikh*, par le Khodjia Raschid-ed-din, que Daoud de Bénakét annonce lui-même qu'il a puisé principalement dans cet ouvrage les matériaux de son abrégé. Comme ce troisième volume ne se trouve probablement pas en Europe, nous allons traduire la description de Daoud contenue dans le second chapitre (Bab) de la sixième section (Cassm), de son

Raouzat, sous ce titre : *Du pays des Francs* (Efrendj), *de ses mers et de ses îles.*

« Le pays des Francs est vaste et situé au nord-ouest « du monde habité. Il est borné au midi par la mer des « Romains (Méditerranée), qui s'étend de l'est à l'ouest, « depuis Tandja طنجه (Tanger) jusqu'en Syrie ; au nord, « par le pays des Russes, celui des Turcs et d'autres ; « à l'est, par le pays de Younan (Ionie, Grèce) ; à l'ouest, « par l'Océan occidental.

« Cette région est divisée en trois parties : la première, « à l'orient, est le pays d'*Alamania* الامانيه ; la se- « conde, au centre, le pays d'*Afranssa* افرنسه ; la « troisième, le pays d'*Andalous* اندلس. La capitale « du pays des Francs, فرنكستان est *Roumia* روميه ; « elle fut fondée par *Satournous* ستورنـــــوس, que la « Bible désigne sous le nom de Nemrod. Il avait un « fils indigne, qui, craignant d'avoir un frère, se saisit « de son père et le priva de la virilité. Satournous prit « le parti de se soustraire, par la fuite, à de nouvelles « violences de la part de son fils ; il passa dans le pays « de *Roumia*, et y fonda la ville de ce nom, où cha- « cun de ses officiers fit bâtir une maison proportionnée « à son rang. Lorsque *Romoulous* روملوس fut roi, « il éleva un mur autour de cette ville, à laquelle il « donna son propre nom ; mais les étrangers l'appellent « *Harouma* هرومه. Elle devint le chef-lieu de la con- « trée et la métropole des pays francs فرنج. Elle a, de « circuit, environ vingt fersenks, et ses murs sont

« flanqués de trois cent soixante tours. C'est dans le « mois grec d'*Ayar* ايار رومى (mois de mai) de « l'an 4480 de l'ère d'Adam, que fut construit le mur « de cette ville.

« Après Romoulous, sept rois de sa postérité ré- « gnèrent successivement dans l'espace de deux cent « quarante ans. De leur temps vivait le *sage Socrate* سقراط حكيم.

« Après le septième descendant de Romoulous, « chaque année l'on installait un autre souverain, qui « était déposé au bout d'un an. Cet ordre de choses « avait duré quatre cent quatre-vingts ans, lorsque « *Djoulious* جليوس (Jules) parut; depuis son avène- « ment au trône, les souverains se succédèrent de père « en fils. Djoulious, après avoir vécu cinquante-six ans, « laissa le trône à *Agostous* اغسطوس, qui fut con- « temporain de *Cristous* كرسطوس. Les Caïssars rési- « dèrent long-temps à Rome. Cette ville est à présent « le siége des papes بابان, qui sont les vicaires du « Messie. Elle est aujourd'hui très-florissante.

« Le pays des Francs commence en face de la côte « du Magréb (Afrique occidentale), là où les deux con- « tinents sont si rapprochés qu'ils ne laissent à la mer « que cinq fersenks de largeur; détroit que nous ap- « pelons *Zokak* (en arabe), et qui a vingt fersenks de « long. Cette terre des Francs, c'est l'*Isbania* اسبانيا, « dont l'étendue en longueur est d'un mois de chemin,

« et qui contient beaucoup de villes florissantes, sa-
« voir *Balenssia* بلنسيه, *Murcia* مرسيه, *Diania* ديانيه,
« (Dénia), *Schattéba* شاطبه, (Xativa, aujourd'hui
« San Felipe), *Tolaïttila* طليطله (Tolède), *Ischbilia*
« اشبليا (Séville), *Corttoba* قرطبه (Cordoue), ainsi
« que plusieurs îles, telles que *Ibissa* ابسا *Mayorca*
« ميوركه et *Sikiliya* صقليه Tous ces pays furent
« conquis par les Musulmans, dans les premiers temps
« de l'islamisme, et appartinrent aux souverains du
« *Magréb;* mais, en 660 (1262), le *rei Calattounia*
« رى كلطونيه, (le roi de Catalogne) les prit aux
« Musulmans, et ils paient maintenant leur tribut au
« *rey d'Isbania.* Pour empêcher que les Musulmans
« qui habitaient l'île de Sikilia ne s'unissent avec les
« Africains, on les transporta dans la ville de Nou-
« tchéra نوجره qui est au centre du pays des
« Francs, et l'on envoya des chrétiens dans cette île;
« mais lorsque les Musulmans eurent pris la ville
« d'*A'ka* (Saint-Jean-d'Acre) et détruit les églises dans
« le pays d'Iran, sous le règne du sultan Gazan, fils
« d'Ergoun, les Francs tuèrent, par représailles, ces
« Musulmans, qui étaient au nombre de près de deux
« cent mille [1]. La plupart des habitants de Tolaïttila

1 L'auteur dit dans le chapitre des empereurs d'Allemagne, dont il donne la suite jusqu'à Adalberttous ادالبرطوس qui régnait de son temps (il écrivait en 1317) que Tofloss طفلس

« (Tolède) sont des Israélites, descendants de Yahouda,
« fils de Yacoub. »

(Adolphe), prédécesseur de ce prince, avait fait tuer près de 200,000 Musulmans dans la ville de *Noutchira* نوجيرة Voici le fait comme il est rapporté par les historiens italiens : En 1243, les Sarrasins de Sicile s'étant de nouveau révoltés contre l'empereur Frédéric II, quoiqu'ils en eussent été bien traités, furent attaqués par Riccard, comte de Caserte, et forcés dans les deux villes de Jeta et d'Entella, situées sur de hautes montagnes, et qui furent incontinent rasées. Pour être plus sûr de l'obéissance de ces mahométans, qui pouvait être regardée comme précaire tant qu'ils auraient la facilité de tirer des renforts de la côte d'Afrique, l'empereur les fit transporter en terre-ferme, dans la province de Capitanata, où il leur donna la ville de Nuceria ou Lucéra, sur la frontière de la Puglia, après l'avoir fait évacuer par les habitants chrétiens; dès-lors cette ville fut appelée Nuceria des Sarrasins. (Voyez Thomæ Fazelli, ordinis prædicatorum, *De rebus siculis*, Francof. ad Mænum, 1579, in-fol., p. 438, et *Annali d'Italia*, compilati da Lodovico Ant. Muratori, Milano, 1744, tom. VII, in-4, pag. 177.) Un annaliste italien, Giovanni Villani (Cronic., lib. VI, cap. 14) rapporte que cette colonie de Sarrasins était composée de vingt mille hommes en état de porter les armes, avec leurs familles; mais Muratori observe que ce nombre paraît exagéré, vu l'étendue de la ville de Nucera. Il y avait près de soixante ans que ces Sarrasins y étaient établis, lorsqu'il plut, en 1301, au roi de Naples, Charles II d'Anjou, de purifier son royaume de *cette peste humaine*, et *de les offrir en holocauste à Dieu*, comme dit un religieux qui a écrit l'histoire de Naples :

« An. 1301, Carolus, postquam filio justa persolvit, Sara-
« cenos, qui sexagesimum jam annum Luceriam occupaverant,

« A l'extrémité de l'occident, et au nord de la pointe « de l'Afrique, est un pays long d'un mois de chemin, « dont le souverain, puissant et renommé, s'appelle « *reï Portougala* ری برتکال. Il possède de grandes « richesses et une armée innombrable. Ce prince et le « *reï d'Isbania* se livrent fréquemment des batailles. « Vis-à-vis de ce royaume, il y a, au milieu de l'Océan, « deux îles : l'une, nommée *Ibernia* ابرنيا, a cela de « particulier qu'il s'y trouve des reptiles venimeux, « mais point de souris. Ses habitants deviennent très- « vieux. Ils ont le visage rouge, une haute taille, des « corps robustes, et beaucoup de bravoure. Il y a dans

« ejicere statuit, ut ea hominum fæce, qua plurimi inficieban- « tur, regnum purgaret, ratus, maximum pro filio sacrificium « Deo facturum, si sceleratos homines expulisset. Hanc vero « curam Joanni Pipino demandavit, qui Luceriam profectus, « edictum promulgavit, ut si Saraceni suscipere baptismum nol- « lent, liceret eos à quolibet, tanquam majestatis reos, interfi- « ci : qui vero ipsorum Christo nomen dare vellet, liceret ei sua « bona possidere, Italiamque incolere. Quo edicto promulgato, « major Saracenorum pars solum vertit ; reliqui fidem susce- « pere, quam tamen ad speciem profitebantur. At, quoniam « tegi mendacium diu nequit, ad unum omnes brevi interiere, « quodque armis consequi Carolus primus non potuit, pietate « secundus obtinuit, quam maximum regnorum munimentum « esse sæpius comprobatum. » Voyez Nicolai Parthenii Gian- nettasii Neapolitani, *Hist. Neapolitana*, Neapoli, 1713, in-4.

L'empereur Adolphe de Nassau n'eut aucune part à cette exécution, car il avait été tué plusieurs années auparavant.

« ce pays une source remarquable; si l'on y enfonce « un bâton, sa surface est pétrifiée au bout d'une « semaine.

« L'autre île, plus grande, s'appelle *Inglater* انكلترّ. « Elle a des montagnes riches en mines d'or, d'argent, « de cuivre, d'étain et de fer. Les arbres fruitiers y « abondent. On y voit, entre autres choses remar- « quables, un arbre qui, au lieu de fruits, produit des « oiseaux. Il y croît des gousses grosses comme des « pommes; chacune renferme un oiseau qui est sus- « pendu à la branche par le bec. Lorsque le fruit est « mûr, l'oiseau perce de son bec la gousse et en sort. « On le garde pendant dix ans; il devient aussi grand « qu'un canard, et c'est principalement de sa chair que « se nourrissent les habitants de ce pays. Il y a, dans « les deux îles, des moutons dont la laine sert à tisser « le drap et l'écarlate. Le souverain de ces deux îles « s'appelle *Skottland* سقوطلاند; il paie un tribut « au roi d'Angleterre.

« Un autre pays très-vaste et renommé, qui tient « de plusieurs côtés au continent, mais dont une partie « est baignée par la mer, touche à l'Alamania, et son « souverain s'appelle *reï da Frans* ريدا فرانس. L'An- « gleterre, roi des îles, lui paie un tribut.

« L'Alamania appartient au Caïssar, qui reçoit l'hom- « mage et le tribut du reï da Frans, ainsi que de douze « autres souverains puissants.

« Près de l'Alamania est le pays d'*Abouimiya* ابويميا « (Bohême) dont le souverain, nommé *Saki* ساقى

« relève du Caïssar; il a cent mille hommes de cavalerie.

« Ce pays est voisin d'un autre royaume, dont le « souverain puissant est appelé *Polonia* بولونيا. Ce « roi mourut, il y a quelques années, et Saki s'empara « de son royaume, qu'il conserve encore de nos jours. « On y trouve des montagnes riches en pierres pré- « cieuses.

« Près du pays de Polonia est l'île de Svétia سوتيه « (Suède), sur les côtes de laquelle la mer jette de « l'ambre rouge et blanc.

« Près de là est une autre île dont le souverain « s'appelle *Gotlanda*, كوتلانده, du nom de l'île « même. Une troisième île voisine s'appelle *Norviga* « نورويكه, et son roi porte aussi le même nom. On « raconte que cette île se prolonge jusqu'au-dessous « du pôle, en sorte que le pôle est à son zénith. Ses « montagnes sont éternellement couvertes de neige, « et l'on y trouve du cristal. Tous les animaux de ce « pays sont blancs, par l'effet du froid excessif qui y « règne; on en tire des faucons blancs. On dit que les « hommes y ont, même dans leur enfance, les che- « veux, les cils et les sourcils blancs. Leur plus long « jour, à l'époque où le soleil entre dans le capricorne, « est de deux heures, et il y a vingt-deux heures de « crépuscule, où il fait assez clair pour qu'on puisse « lire une écriture fine. Lorsque le soleil arrive au « cancer, c'est l'opposé. Quant à l'opinion populaire,

« qu'il existe une région de ténèbres, les gens dignes « de foi, natifs de cette île, disent qu'elle est couverte « d'un bout à l'autre d'un éternel brouillard, en sorte « qu'il y fait toujours obscur; c'est pourquoi on l'ap- « pelle *le pays ténébreux*. On y trouve peu d'animaux; « les hommes y sont très-grands et corpulents; mais « ils vieillissent vite.

« En face de l'Afrique et à côté de l'Isbania, est « un pays appelé *Caltalounia* كتلونيه, dont le roi « se nomme *rei Caltalounia*. On extrait des montagnes « de ce pays, du vif-argent, de l'or, de l'argent et du « cuivre. Il y a là trois villes: *Falenssia*, *Murcia* et « *Mayorca*. Ses habitants sont très-braves; c'est au « point qu'ils regardent comme honteux de mourir « naturellement, et qu'ils tiennent à honneur d'être « tués.

« A l'orient de la Caltalounia, est un pays nommé « *Barouna* برونا, qui est très-cultivé, et au-delà, « également vers l'orient, près du pays du *reï da* « *Frans*, une autre contrée nommée *Doulouza* دلوزة « (Toulouse). Plus haut il y a une grande ville nommée « *Baris* برس (Paris), très-peuplée, et dont les habi- « tants sont singulièrement portés à l'étude des sciences. « On dit qu'elle renferme près de cent mille étudiants. « Entre *Baris* et la *Caltalonia*, il y a un pays nommé « *ré de Nafara* رد نفرة (roi de Navarre), dont le « souverain est ami de celui du *Magréb*.

« Ce pays est voisin d'une contrée maritime floris-

« sante, qui se nomme *Djenova* جنوه (Gênes). Son
« souverain possède deux cents galères قترقه, cha-
« cune montée par trois cents hommes de guerre.
« C'est dans ce port que s'embarquent tous les mar-
« chands francs qui vont en Égypte, en Syrie, en
« Afrique, dans le Roum et à Tébriz.

« Il y a, au-dessus de ce pays, également vers
« l'orient, un désert qui s'étend à environ quarante
« fersenks; il est entouré de vingt-deux villes floris-
« santes, qui n'obéissent pas à un prince héréditaire;
« mais les principaux habitants élisent chaque année
« pour souverain un homme vertueux, et à la fin de
« l'année, on publie que quiconque a éprouvé des in-
« justices est libre de porter plainte. Les plaignants se
« présentent, et absolvent leur prince des injustices
« qui pouvaient lui être imputées; ensuite on installe
« un autre chef.

« Ce pays est voisin d'un autre appelé *zou Mantoulia*
« زو مانتوليه, (Mantoue), lequel touche au pays de
« *Marké-zou-Terfisch* ماركه ذو ترفيش (Marquisat de
« Trévise). Au-dessus de ces deux contrées, qui pro-
« duisent de grands chevaux que nous appelons *tubi-*
« *tschak* توبجاق, il y a un grand royaume, dont le
« souverain, nommé *Battrik Makalia* بطريق ماكليا,
« possède beaucoup de troupes. On y trouve du
« cristal pur.

« Au nord de cette contrée est le pays de Lonbardia

« لنبرديه, et celui de *Hetlandia* هتلانديه (pour « Milandia).

« Il y a près du pays de *Battrik* une vaste contrée « qui touche au pays de *Kerem* قرم (Crimée) et de « *Boulgar*. Nocaï, descendant de Djoudji, fils de « Tchinguiz-Kan, fait souvent des incursions dans ce « pays, appelé *Madjaristan* ماجرستان (Hongrie).

« Au midi de la Lombardie est le pays de *Harke-* « *dancouna* هركدنكونا (Marche d'Ancône), où réside « le pape. Ce pays a la mer au midi, et fait face au « *Kiblah* (c'est-à-dire à la Mecque).

« A l'est du pays de Roumia (Rome), est le pays « de *Canpania* كنبانيه, et, au-dessus, celui de *Carlou* « كارلو (Calabre), qui s'étend l'espace d'un mois de « chemin. Il est baigné par la mer de deux côtés, à l'ouest « et au nord. On en exporte du corail rouge. Près de « ce pays, du côté de l'Afrique, il y a une grande île, « nommée *Sikiliah*, où l'on trouve du corail et beaucoup « de mines, et dont le roi, nommé *Ridjal* ريجال « (Roger), reçoit un tribut du souverain de Tounis en « Afrique. Ridjal a donné sa fille au fils du *roi d'Ara-* « *gon* ري داركون, et lui a fait présent de la Sikiliah, « qui a près de deux cents fersenks d'étendue[1]. Cette

1 C'est la révolution qui eut lieu, en 1282, par les Vêpres siciliennes. Pierre III, roi d'Aragon, époux de Constance, fille de Mainfroi, et petite-fille de l'empereur Frédéric II de Ho-

« île offre beaucoup de choses remarquables, entre « autres, une montagne qui lance toujours du feu. On « raconte, qu'aux époques de la conjonction et de « l'opposition du soleil et de la lune, on peut aper- « cevoir la flamme à la distance de plusieurs fersenks. « Ce feu fait bouillir l'eau d'une grande rivière qui « coule au pied de la montagne. De Tounis jusqu'en « Sicile, on compte cinquante milles par mer.

« Entre *l'Alamania* et la *Norviga* est le pays « d'*Adoussia* آدوسيا, dont les montagnes sont « pleines de métaux, et entre l'Alamania et le « *reï da Frans*, il y a un pays nommé Ben- « der بندر (peut-être Flandre), qui a pour capi- « tale et résidence royale la ville d'Ariss ارس. « (peut-être Arras). A cinq fersenks de cette ville, on « trouve une plaine déserte où s'élève une église très- « grande et célèbre qu'on appelle *Joannes* ايوانس « Il y a dans cette église beaucoup de monde et des « mets très-rares. Chaque année, par l'ordre de la « Providence, lorsque le soleil arrive au premier degré « du capricorne, les airs au-dessus de cette plaine se « remplissent d'étourneaux مرغ سار qui, tenant chacun « dans leur bec une baie d'olive, les déposent dans

henstaufen, devint maître de la Sicile, dont il dépouilla la maison d'Anjou. L'auteur persan désigne le roi de Sicile sous le nom de *Ridjal*, parceque le premier roi de Sicile s'appelait *Roger*.

« l'église et aux environs. On les voit pendant trois « jours et trois nuits, après lesquels ils disparaissent. « On dit qu'il n'y a pas d'oliviers à cent fersenks de « cet endroit, et que personne ne sait d'où les oiseaux « apportent ces olives. Or, les habitants les rassem- « blent, et s'en servent, soit pour apprêter leurs « mets, soit pour en brûler l'huile dans leur église.

« Les Francs ont tracé la carte de l'hémisphère oc- « cidental, et ils l'appellent *Babmondou* باب مندو « (mappemonde). Ils parlent vingt-cinq langues diffé- « rentes. Chaque nation a la sienne, et n'en comprend « pas d'autres. Elles n'ont en commun que l'alphabet « et les chiffres. »

Dans un autre chapitre, l'auteur décrit les différents degrés de souveraineté chez les Francs.

« La première dignité parmi les Francs est celle de « *pape*, nom qui veut dire *père*. Ils le considèrent comme « le vicaire du Messie. La seconde dignité est celle de « *Caïssar;* en langue française, le *Caïssar* est appelé « *Empereur* آن برور, ce qui signifie sultan des sultans. « La troisième dignité est celle de *reï da Frans*, ou « de padischah des padischahs. L'empereur n'est pas « un monarque héréditaire; il est élu pour son mérite, « parmi un certain nombre de personnes notables, et « puis élevé au trône; au lieu que le *reï da Frans* hé- « rite de ses ancêtres le pouvoir souverain. L'empe- « reur actuel est très-puissant et renommé. Douze « padischahs lui obéissent, et chaque padischah com-

« mande a trois *meliks* (princes). Le quatrième degré « est celui de *reï*.

« La dignité de pape est très-éminente ; car toutes « les fois qu'il s'agit de faire un Caïssar, sept personnes « des plus considérables, chargées de l'élire, tiennent « conseil; savoir : trois marquis مرجيسا, trois grands offi- « ciers et un padischah. Ils choisissent d'abord, parmi « les seigneurs francs, environ dix personnages, et ils « élisent celui qui est le plus pieux, le plus vertueux, « tempérant, habile, ferme et majestueux, en un mot, « celui qui est doué des plus belles qualités, et ils lui « mettent sur la tête une couronne d'argent, dans « l'empire d'Alamania, qui, selon l'opinion des Francs, « comprend un tiers du monde habité. De là, ils se « rendent en Lonbardja, où ils lui placent sur la tête « une couronne d'acier; puis ils vont à Rome la grande, « qui est la ville du pape, et le pape lui pose une cou- « ronne d'or sur la tête. Alors le nouvel empereur se « jette à terre; le pape lui met le pied sur la tête et sur « le cou, et lui marche sur le corps ; ensuite l'empe- « reur monte à cheval, et il est proclamé *Caïssar*. Les « souverains des Francs et tous les peuples francs lui « sont soumis ; ses commandements sont respectés sur « terre et sur mer dans tous les pays francs. »

NOTE XXXVII. (Pag. 145.)

C'est dans les livres sacrés, ou dans les traditions des Hébreux, que Mahomet aura puisé ses notions

des *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*. Il est fait mention de Gog et Magog dans les prophéties d'Ézéchiel et dans l'Apocalypse de saint Jean. Ezéchiel (chap. 38 et 39) prophétise qu'à la fin des temps Dieu suscitera Gog, maître du pays de Magog et souverain des seigneurs de Mesech et de Thubal; que ce prince, à la tête d'une innombrable cavalerie, où seront les Perses, les Éthiopiens et les Libyens, Gomer avec ses troupes, la maison de Thogorma du nord, et plusieurs autres peuples, viendra des limites du septentrion fondre comme un ouragan sur le pays d'Israël, pour le piller et exterminer ceux qui, étant revenus habiter ses montagnes long-temps désertes, se croyaient désormais en sûreté dans leurs villes sans portes ni remparts. « Mais, dit le Seigneur, je t'attirerai, ô Gog! « des extrémités du nord, vers les montagnes d'Israël, « et te laisserai entrer dans mon pays, afin que les « païens apprennent à me connaître. Alors il y aura « un grand tremblement de terre dans le pays d'Israël; « les montagnes seront renversées; les murs s'écrou- « leront. Je te punirai, ô Gog! par la peste et par le « sang; je lancerai sur toi et sur ton armée une pluie « de pierres, de feu et de soufre. Tu seras défait sur « les monts d'Israël; je te livrerai en proie aux oiseaux « et aux bêtes féroces; Gog et ses troupes seront ense- « velis dans Israël. J'enverrai le feu sur Magog et sur « ceux qui se croient en sûreté dans les îles. C'est « ainsi que je me ferai connaître, respecter et glorifier « par la multitude des païens, qui apprendront que je « suis le Seigneur. »

Et dans l'Apocalypse (chap. 20, v. 8): « Satan sortira « pour tromper les nations qui habitent aux quatre « coins de la terre, Gog et Magog, afin de les réunir « au combat; nations innombrables comme le sable de « la mer. Elles traverseront la terre, et environneront « le camp des saints et la ville chérie; mais le feu du « ciel les consumera. »

Mahomet, qui altérait les noms et les faits pour cacher les sources étrangères où il les avait puisés, convertit les noms de Gog et Magog en Yadjoudje et Madjoudje, et les commentateurs du Cour'an se sont plu à représenter sous des formes monstrueuses les Barbares qu'ils croyaient prédestinés à envahir la terre peu avant la fin du monde. Ils placent les Yadjoudjes et Madjoudjes au-delà du fameux rempart, dans le nord de l'Asie, et d'après des autorités aussi respectées, tous les géographes mahométans font mention de ces peuples fabuleux dans la description du septième climat, qui comprend la zone la plus septentrionale du globe. On crut d'abord que les Yadjoudjes étaient derrière le Caucase; mais, à mesure que les connaissances géographiques s'étendirent, on les recula vers le nord, et ils furent enfin placés sur les côtes de la mer Ténébreuse, c'est-à-dire de la mer Glaciale.

C'était une opinion anciennement répandue en Asie, que le grand Alexandre avait élevé un mur à travers le Caucase, pour empêcher les Barbares du nord de pénétrer en Perse. Il en est fait mention par

deux historiens juifs, Ægésippe et Josephe[1], qui vivaient dans le premier siècle de notre ère. Sans doute que les murs et les tours qui défendent les principaux défilés du Caucase ont donné lieu à ce récit exagéré; et, comme on avait coutume d'attribuer à quelque monarque célèbre les monuments dont on ignorait l'origine, on imagina qu'Alexandre avait élevé cet immense rempart; mais le prophète arabe, voulant donner à cet ancien conte une source céleste, trouva peut-être le nom d'Alexandre trop vulgaire, et lui substitua celui de *Bicorne*, qui fait sans doute allusion aux deux cornes d'Ammon figurées sur les monnaies de ce conquérant.

On sait toutefois qu'Alexandre n'a jamais été dans le Caucase. L'opinion contraire dérive probablement d'une erreur de Quinte-Curce, qui transporte tout d'un coup son héros des monts Parapamisades, près de Hérat, au mont Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire, ajoutant qu'Alexandre mit dix-sept jours à franchir le Caucase, où se trouvait le rocher auquel Prométhée fut attaché, et que le héros macédonien fonda auprès de cette chaîne de montagnes une ville qui fut appelée Alexandrie[2]; mais ailleurs, il dit que l'Inde est arrosée par beaucoup de fleuves célèbres, qui prennent leurs sources dans le mont

1 Ægesippi, *De Hierosolymitano Excidio*, cap. 51. — Flav. Josephi, *De Bello Judaïco*, lib. VII, cap. 7.

2 Lib. VII, cap. 3.

Caucase[1]; ainsi Quinte-Curce entend sous ce nom, les monts Himalaya et Hindoukesch. Arrien[2] et Strabon[3], qui signalent cette méprise, la supposent volontaire. Ils soupçonnent que l'historien, pour ajouter un nouveau rayon à la gloire de son héros, avait voulu faire croire que, dans le cours de ses conquêtes, il avait aussi franchi le Caucase. On sait, au reste, que les anciens appelaient Caucase toutes les chaînes de l'Asie, qu'ils distinguaient néanmoins par des noms particuliers[4].

L'expédition de Sélam prouve qu'on ne savait pas, au neuvième siècle, où était le fameux rempart élevé contre les Yadjoudjes et Madjoudjes. Son itinéraire nous conduit bien au-delà du Caucase. Des bords du Volga, Sélam s'achemina vers le pays des Baschcartes (Baschkires), c'est-à-dire, vers le Jaïk supérieur; de là, il passa dans le pays des Edkesches, qui était situé au nord de celui des Gouzes; or, les Gouzes habitaient les steppes qui s'étendent au nord de la mer Caspienne et du lac Aral. D'après cette relation, qui indique soixante-trois jours de marche, Sélam dut arriver aux monts Ourals. Une partie de cette chaîne, qui sépare la Russie de la Sibérie, abonde en mines de fer, de plomb et de cuivre. L'aspect de quelqu'une de ces montagnes aura pu faire croire à Sélam qu'il

1 Lib. VIII, cap. 9.
2 Lib. V.
3 Lib. V et XI.
4 Voyez Arrien, Pline l'Ancien, Jornandès, etc.

avait enfin découvert le rempart de Zoulcarnaïn, décrit dans le Cour'an, et il aura imaginé tous les détails qui se trouvent dans son récit. Peut-être avait-il vu le défilé des monts Ourals que les anciennes chroniques russes désignent sous le nom de *Portes de Fer*.

Le célèbre poète persan Firdaoussy, qui florissait à la fin du dixième siècle, fait construire à Alexandre la fameuse muraille contre les Yadjoudjes, et l'on voit qu'il a suivi les traditions recueillies et amplifiées par les commentateurs du Cour'an. Voici une traduction libre de ce morceau du Schahnamé, qui se trouve sous le titre : *Reften-i Jskender bé Bakhter u Besten-i Sedd-i Yadjoudje.*

« Dans son expédition en Orient, Alexandre approche d'une jolie ville, dont les habitants sortent à sa rencontre. Accueillis avec bonté et questionnés sur leur pays : « O grand roi, dirent-ils, dans ces mon-
« tagnes que notre sort est à plaindre ! Les *Yadjoudjes*
« et *Madjoudjes* viennent nous molester jusque dans
« nos murs. Ces êtres ressemblent à des singes; ils ont
« le visage et la langue noirs, leurs yeux sont rouges
« comme le sang, leurs dents longues comme des dé-
« fenses; ils ont le corps velu et livide, la poitrine, le
« nez et les oreilles de l'éléphant. Lorsqu'ils sont cou-
« chés, une de leurs oreilles leur sert de matelas, et
« l'autre de couverture. Chacune de leurs femmes met
« au monde mille enfants mâles. Qui pourrait con-
« naître leur nombre? Infatigables comme le chameau,
« ils égalent à la course l'onagre. Ils se nourrissent de
« dragons que la mer, lorsqu'elle est agitée au prin-

« temps par les tempêtes, vomit sur le rivage, et qui, « enlevés par les vents impétueux, sont jetés dans leurs « montagnes ; mais ils deviennent maigres par un froid « rigoureux, et alors leur voix est aussi faible que celle « de la colombe, tandis qu'au printemps ils rugissent » comme des lions. O grand monarque! délivrez-nous « de ces affreux ennemis, et nous vous bénirons, et « votre gloire sera éternelle. » Alexandre médita quelques instants, et leur dit : « Avec l'aide de Dieu, je vous « délivrerai de ces maux. » — « O Seigneur, s'écrièrent-« ils, que la fortune te soit toujours propice ! tout « ce que nous possédons est à toi; nous te serons « à jamais dévoués. » Suivi d'une foule de savants, Alexandre va examiner la montagne. Par ses ordres, des forgerons sont amenés. On apporte du cuivre, du fer et du plomb, une immense quantité de chaux, de pierres et de bois. Les maîtres maçons et forgerons mettent la main à l'œuvre. Un mur large de cent coudées s'élève entre les deux pans de la montagne entr'ouverte ; pour le construire, on met alternativement une couche de fer et une couche de plomb, sur lesquelles on verse du cuivre et du soufre fondus. Ce mur était creux depuis sa base jusqu'à son sommet aussi élevé que la montagne. On remplit ce vide de naphte, d'huile et de charbon ; puis on alluma ces matières, et par l'ordre d'Alexandre, cent mille forgerons, armés de soufflets, attisèrent le feu jusqu'à ce que les métaux fussent fondus en une seule masse. Ce mur célèbre d'Alexandre préserva le monde de la méchanceté des Yadjoudjes. »

Firdaoussy vient de rapporter les fictions des Arabes mahométans ; mais, dans la vie de Kessra-Nouschi-révan, il attribue à ce monarque, d'après l'histoire de Perse, la fondation de Derbend. Voici la traduction de ce chapitre, intitulé : *Guerdiden Kessra guird attraf.*

« Le Cosroës Nouschirévan parcourait ses états, à la tête de son armée, pour s'instruire, par ses yeux, de l'état de ses peuples, et rendre la justice. Partout, sur son passage, il faisait proclamer que quiconque avait à se plaindre pouvait s'adresser au monarque. Suivant les rives de la mer Caspienne, il passa par Gourgan, Sari, Amol, et parvint à une haute montagne, du sommet de laquelle il aperçut un pays couvert de forêts. Comme il admirait cette belle contrée en adorant l'auteur de la nature, des habitants lui dirent : « O monarque ! nous serions heureux si les « Turcs n'entraient pas dans notre pays ; mais, sans « cesse exposés à leurs incursions, nous n'osons pas « lever la tête ; ils enlèvent et les hommes et les trou-« peaux. Si les cultivateurs, si les commerçants pou-« vaient se livrer en sûreté à leurs travaux, l'abondance « régnerait en ces lieux ; car il n'en est point au monde « de plus fertile. Protége-nous, grand roi, et nous « serons délivrés de nos maux. » Le schah rendit graces à Dieu de ce qu'il avait pu entendre les plaintes de ces infortunés, et dit à son ministre : « Le créateur n'ap-« prouve pas que nous soyons joyeux tandis que nos « peuples souffrent. Ne laissons pas ruiner cette belle « contrée, couverte de jardins, de pavillons et d'eaux

« courantes, riche en troupeaux et en bêtes fauves. Ne « permettons pas que la ville d'*Iran* soit pillée. »

« Il ordonne à son ministre de faire venir de l'Inde, du Roum et d'autres contrées, des architectes et des maçons habiles pour construire un mur qui empêche l'ennemi de venir ravager l'Iran. Le mur fut élevé, et muni d'une grande porte de fer. Le monarque y plaça des gardiens, et, poursuivant sa route, il se dirigea des bords de la mer vers le pays des Alans, auxquels il envoya un de ses officiers pour demander leur soumission. A l'arrivée de son ambassadeur, les guerriers alans s'assemblent. Cette cavalerie, toujours prête à faire des incursions, était la terreur de la ville d'Iran. Elle n'y laissait ni vêtements, ni argent, ni or; elle enlevait hommes, enfants et troupeaux. Cependant, lorsque les chefs des Alans eurent entendu le message de Cosroës, ils partirent avec des offrandes, avec de la terre et de l'eau. Ils se présentèrent devant le pavillon du monarque, et lui rendirent hommage en répandant l'or à ses pieds, et témoignant avec des larmes de sang leur repentir de leur conduite passée. Cosroës ordonna qu'on bâtît promptement une ville défendue par de hautes murailles, afin que l'ennemi ne pût pas y pénétrer; et, quittant ces lieux, il prit avec son armée la route de l'Inde. »

On est surpris de retrouver dans la mythologie scandinave quelque chose des fictions arabes sur les Yadjoudjes et Madjoudjes. « Dans le Nord, dit M. Gust. Geyer (auteur d'une Histoire de Suède, dont le premier volume a récemment paru), « est l'habitation

« souterraine de *Hel*, la demeure des *Nains* et des « *Svertalphes*. Dans le Nord demeurent les Rimthourses, « ou les géants des frimas, les mauvais esprits, « ennemis des dieux et des hommes. Un mur, qu'ils « menacent sans cesse de percer, les sépare de la partie « centrale de la terre, où est situé Asgard, séjour des « Dieux. » Cette cosmographie, ajoute le savant professeur d'Upsal, appartient proprement à l'ancien Iran et à l'Asie centrale [1].

NOTE XXXVIII. (Pag. 148.)

Ce furent les Turcs *Gouzes*, ou *Ogouzes*, qui, sous la conduite des petits-fils de Seldjouc, conquirent, dans la première moitié du onzième siècle, la Perse et l'Asie mineure, où ils furent communément désignés par le nom de *Turcmans*, et, trois siècles plus tard, leurs descendants fondèrent la monarchie othomane, dont les souverains sont issus du chef d'une petite tribu de Turcmans qui, à l'époque de l'invasion de Tchinguiz-Khan en Perse, émigra du Khorassan vers l'Asie mineure.

1 *Svea Rikes Hafder*, Upsala, 1825, tom. I, p. 401.

FIN.